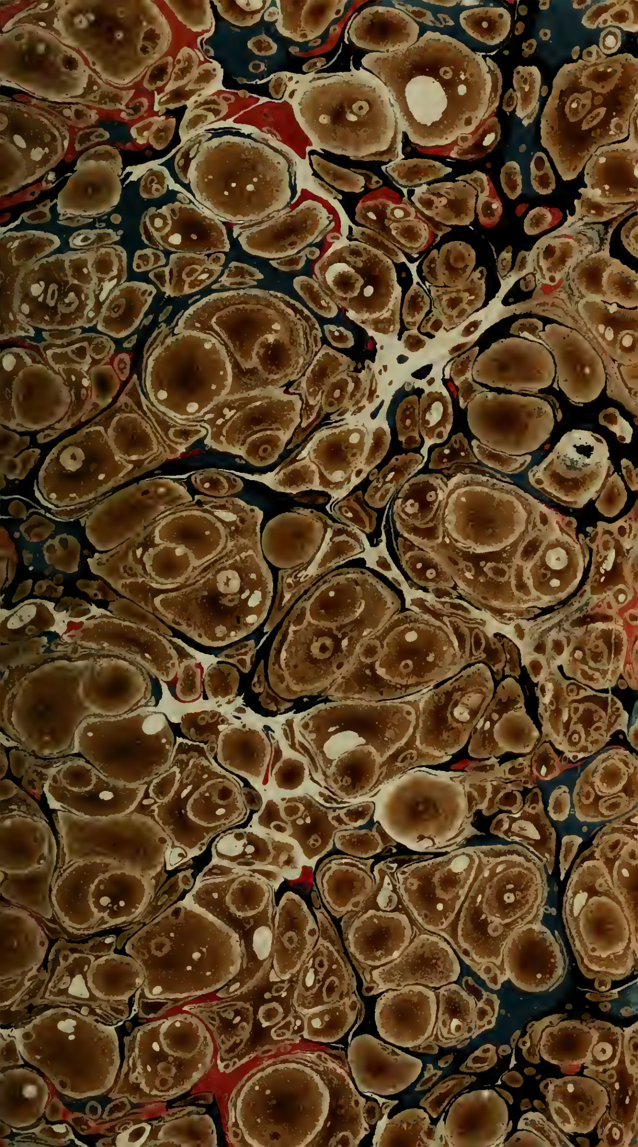
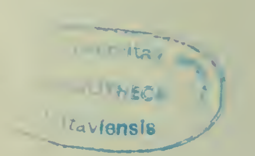

U d'/of OTTAWA
39003002137072





LA
FOLIE ESPAGNOLE.

TOME III.

IMPRIMERIE DE Madame PORTHMANN,
Rue du Hasard-Richelieu, 8.

LA FOLIE ESPAGNOLE,

PAR PIGAULT-LEBRUN.

CINQUIÈME ÉDITION.

Honni soit qui mal y pense.

TOME TROISIÈME.



PARIS,

GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES ŒUVRES DE PIGAULT-LEBRUN ET DE PAUL DE KOCK.

Rue Mazarine, 34.

1837.

LA FOLIE ESPAGNOLE.

Le comte et la comtesse d'Aran avaient perdu l'envie de donner un frère ou une sœur au fugitif Mendoce. Ils n'avaient qu'un désir, de le revoir et de lui pardonner; qu'un espoir, que la division de la troupe de Cerdagne, qui courait l'Aragon, pourrait enfin le ramener. Il était écrit là-haut que son retour ne serait pas si prochain, et qu'il s'opérerait d'une toute autre manière.

Nous l'avons laissé courant avec Trufaldin, l'un habillé en ange, et l'autre en diable. Mendoce sautant les halliers, les buissons, pour éviter les épines; Trufaldin, qu'on avait mis dans une peau de sanglier, pas-

sait partout, et allait aussi vite que Mendoce, qui se piquait de temps en temps, et qui s'arrêtait pour se frotter les jambes. Il était sans armes; Trufaldin était dans la vigueur de l'âge; il sentait la possibilité d'arrêter seul un jeune homme qui n'avait pas encore toute sa force; mais ce jeune homme était brave, Trufaldin était poltron, et il se contentait de se retourner, et d'écouter si les hommes d'armes venaient ou ne venaient pas.

Après quelques heures de course, Mendoce, excédé de fatigue, s'arrêta et s'assit. Il repassait dans sa tête les événements de la nuit, et ne comprenait rien à la brusque apparition de son père. Gonzalve ne l'avait pas mis sur la liste des invités; il ne lui en avait jamais parlé; jamais son père ne lui avait dit qu'il connût Gonzalve; il était donc clair qu'il

n'était pas attendu chez le châtelain; il était donc évident qu'il n'y était venu que pour le faire transporter dans sa chienne de tour. Mais comment avait-il su qu'il trouverait son fils dans ce château? Mendoce n'avait été rencontré par personne qui pût instruire son père : toutes réflexions faites, le jeune homme jugea que Trufaldin avait profité d'un séjour de plusieurs semaines pour dépêcher quelqu'un au château d'Aran. Il était fort aise que cette aventure l'eût débarrassé de Silvia, mais il regrettait la dame du lieu, dont il se croyait aimé, qu'il avait vu s'évanouir, et qu'il ne soupçonnait pas capable de l'avoir oublié cette nuit même dans les bras du premier consolateur; il ne se doutait pas non plus que le premier minois piquant lui ferait oublier Séphora : ce que c'est que nous!

Quoi qu'il en soit, Mendoce, plein d'amour, à ce qu'il croyait, furieux contre Trufaldin, qui s'était assis près de lui, dédaignant d'entrer en explication avec le traître, lui assène un coup de poing terrible sur l'oreille. Une des pointes du bois de cerf, auquel il ne pensait plus, lui entre dans la main, et le rend plus furieux encore. Il se jette sur Trufaldin stupéfait, étourdi et tremblant; une force surnaturelle l'arrache de ses mains : Trufaldin ne court plus, il vole; Mendoce craint qu'il n'aille encore le trahir et le livrer, et il vole sur ses pas. L'œil sans cesse fixé sur lui, pour ne pas le perdre dans l'obscurité, Mendoce le voit d'une taille, d'une grosseur prodigieuse, et il lui semble qu'il a quatre pieds. « Oh! oh! dit-il en courant, le diable, pour le punir de l'avoir joué, lui aurait-il en effet donné sa figure? Mais eussé-

je affaire au diable lui-même, je n'en démordrai pas, et je déchirerai avec mes dents et mes ongles l'animal que j'ai devant moi. »

Il continue à courir, et tout-à-coup il voit le monstre s'abîmer dans les entrailles de la terre. « Je te suivrai jusqu'en enfer ! s'écrie Mendoce ; les comtes d'Aran ne connaissent pas la frayeur. » Il fait quelques pas encore, et il roule, non pas en enfer, mais sur une vieille femme, sur Trufaldin, et sur une mule qui vient de manquer des quatre pieds.

La vieille avait été vendre quelques denrées à Longarès, et elle revenait de nuit pour traire ses vaches au point du jour. Elle approchait avec sécurité du lieu où Mendoce assis réfléchissait. Elle s'était trouvée presqu'en face de lui, lorsqu'il gourma Trufaldin ; Trufaldin, en voulant esquiver les coups, avait ga-

gné les bords du chemin ; la vieille, effrayée de l'apparition subite d'un ange qui battait un diable, avait piqué vivement sa mule ; la mule, en passant devant Trufaldin, avait accroché le bois de cerf dans ses sangles, et avait traîné le diable après elle ; cédant au poids qui la tirait de côté et qui détruisait l'équilibre, elle s'était laissée aller à terre.

Mendoce était naturellement bon. Ce tableau, si différent de celui qu'il attendait, dissipa sa colère ; il éclata de rire. Trufaldin se rassura ; il avoua sa perfidie, que le motif rendait bien excusable ; il jura par tous les saints du paradis, par son âme, par celle de Mendoce, qu'il se bornerait désormais à le servir fidèlement ; Mendoce pardonna, et s'approcha de la vieille : « Mon bon ange gardien, lui dit-elle à genoux, renvoyez le diable en enfer, et ordonnez

à ma mule de se relever. » Mendoce se remit à rire, conta ensuite à la vieille les raisons du déguisement.

Et comme on ne peut pas toujours rire, quand on est à peu près nu, sans argent, que la nuit est fraîche, et qu'on n'a pas de gîte, Mendoce interrogea la vieille sur la localité et ses moyens. Pour toute fortune, elle avait deux vaches; pour tout mobilier, un grabat; pour toute société, une orpheline dont elle était l'ayeule. Mendoce s'enquit aussitôt de l'âge, de la taille, de la figure de l'orpheline. Elle était au plus jolie, faite au tour, et âgée de huit ans. Mendoce qui devenait déjà infidèle à Séphora, répliqua à la vieille qu'il n'entendait pas la déranger, mais qu'elle lui indiquerait sans doute quelque château voisin où on exerçait l'hospitalité.

« Hélas! mon bon seigneur, il n'y a pas, dit la vieille, de château dans

ce canton; mais au bout de cette percée, à un quart de route, vous trouverez un joli manoir nouvellement bâti, et dont la maîtresse est tout-à-fait avenante. — Trufaldin, gagnons le manoir. — Mais, reprit la vieille, le maître est un peu brutal. — Je le mettrai à la raison. — Et vous n'avez pas d'armes. — Ah! c'est vrai : Trufaldin, tu te présenteras, et nous lui ferons peur, puisque nous ne pouvons le battre. — Ma foi, seigneur, présentez-vous vous-même : s'il y a des coups à recevoir, ils vous reviennent de droit, à vous qui êtes le plus brave. — Marchez devant, sans observations, monsieur le faquin, ou vous allez recevoir par derrière les coups que vous craignez par-devant. »

Avec quelques mots énergiques, on faisait de Trufaldin ce qu'on voulait. Il prit le devant; la vieille releva sa mule, lui remonta sur le dos, et s'é-

loigna des originaux qui lui avaient d'abord fait tant de peur, et dont la présence continuait à l'intriguer. Elle alla traire ses vaches, et Mendoce et Trufaldin arrivèrent avec le crépuscule à une porte de chêne doublée en fer, et ouvrant sur la cour de la maison, qu'entourait un ruisseau d'eau vive qui servait à la fois de fortification et d'étang.

« Si nous frappons à la porte, dit Mendoce, on ne nous ouvrira point, dans l'état où nous voilà. — Eh bien! seigneur, tournons d'un autre côté. — Non pas, s'il vous, plaît la maîtresse est jolie. — Il y a de jolies femmes partout. — Je veux voir celle-ci. — Mais pourquoi chercher des difficultés.... — Elles ajoutent un charme au plaisir : allons, on t'a cousu dans une peau de sanglier, descends le fossé, je te sauterai sur les épaules, et nous passerons à l'autre bord. —

Ce malheureux goût pour les aventures ne sera donc jamais satisfait! — Oh! que de raisons! monsieur, portez-moi, et passez. »

Trufaldin obéit. Au milieu du fossé il trouve une fouêne qui servait à piquer des anguilles : « Voilà une arme, dit Mendoce, qui doit mettre à la raison le mari le plus brutal. » Il relève les trois pointes de la fouêne, en appuie le manche contre son épaule, et ressemblerait à Neptune armé de son trident, s'il était vieux et laid comme le dieu, s'il portait une couronne, et si son joli corps était drapé, au lieu d'être nu.

Les voix de nos voyageurs avaient pénétré jusque dans la maison; la maîtresse était seule; elle n'avait rien distingué du colloque; mais, surprise d'entendre des hommes à pareille heure, lorsque l'humeur connue de son mari les éloignait, même

en plein jour, elle descendit dans une première enceinte fermée par une grille de fer, et cria *qui vive !* à travers les barreaux.

A ce cri, que Trufaldin crut sorti du plus mâle des poumons, il se jeta la face contre terre. Mendoce se retint au manche de sa fouêne, monta sur les reins de son écuyer, et, se plaçant en héros de théâtre, il répondit qu'il s'appelait *saint Michel*, qu'il venait une seconde fois de terrasser le démon, qui rôdait sans cesse autour de cette maison, sur laquelle lui archange veillait, qu'il priait la maîtresse d'ouvrir la grille, afin qu'il jetât l'esprit immonde dans sa mare, parce que la bouse de vache a une vertu particulière, ignorée en Europe, et très-connue sur les bords du Gange.

La dame ne savait pas ce que c'est que le Gange, et elle trouvait que

saint Michel pouvait fort bien jeter son diable dans un puits qui était dans la première cour. Trufaldin, qui ne voulait pas jouer Satan jusqu'au bout, se dérobait de dessous les pieds de Mendoce, et courait sur ses genoux et sur ses mains. Mendoce répondait à la maîtresse du logis ; la maîtresse lui répliquait ; plus le colloque se prolongeait, plus les idées superstitieuses s'éloignaient, et moins saint Michel espérait que la grille s'ouvrirait. Il allait essayer de la faire sauter avec son trident, quand Trufaldin poussa un cri à épouvanter tous les loups de la forêt. Mendoce se retourne, et voit un homme vigoureux qui brisait à grands coups de fléau les épaules de son écuyer, et qui disait en grinçant des dents : « Je vais arranger saint Michel comme le Diable, et leur apprendrai à tous deux à venir faire des contes bleus à ma

femme quand je n'y suis pas. — Hélas! disait le diable en faisant des grimaces vraiment diaboliques, jamais je ne fais de mal à personne, et je suis battu par tout le monde.» Comme il finissait ce mot, son redoutable adversaire tombe sur lui de toute la pesanteur de son corps, en poussant un profond soupir. Mendoce, qui trouvait fort mauvais qu'un autre que lui battît son écuyer, venait, sans autre formalité, d'enfoncer sa fouêne dans le flanc du batteur, sans réfléchir que sur les bords du Gange comme en Europe, chacun est maître chez soi, et que celui qui viole un domicile doit s'estimer heureux, dans tous les pays du monde, d'en être quitte pour quelques coups de bâton. Quoi qu'il en soit, l'homme au fléau se mourait, et bien que le tragique n'appartienne pas à cet ouvrage, vous conviendrez qu'on ne fait pas un roman de chevalerie sans tuer quelqu'un, et

il vaut mieux que ce soit un fripon qu'un autre.

Mendoce se repentait amèrement de sa vivacité. Oter la vie à un homme lui paraissait un acte horrible quand la nécessité y forçait ; c'était un crime irrémissible quand on le commettait de sang-froid ou par un simple mouvement d'orgueil. Il sentait des larmes qui allaient s'échapper, lorsque la dame du logis ouvrit la grille avec vivacité, courut à son mari en sanglotant, le jugea mort, le retourna avec son pied pour s'en assurer tout-à-fait, et, jetant ses bras au cou de Mendoce, elle lui couvrit le visage de baisers, en lui disant avec effusion : « Ah ! de quel homme tu m'as délivrée ! »

Mendoce regardait cette femme, la bouche béante, les bras tombants, et à chaque baiser son étonnement redoublait. Allons, dit-il, j'ai fait une

bonne œuvre, à la bonne heure, mais ma foi, je ne m'en serais pas douté.» Il relève Trufaldin, et la dame dit qu'elle va le coucher dans son propre lit, et lui bassiner tout le corps avec de l'eau-de-vie camphrée : autre stupéfaction de la part de Mendoce. Trufaldin, qui était rancuneux et qui ne craignait pas le défunt, le prit par les deux jambes, et le porta sur le bord du puits; la dame l'aida à l'y jeter, et Mendoce ne concevait pas que la haine conjugale pût aller jusque là. « Que diable! disait-il, il y a des cocus partout, mais accabler de caresses le meurtrier de son mari, aider à le jeter dans un puits, c'est un peu fort : à quel monstre ai-je donc affaire? »

Il avait pris Trufaldin sous un bras, pour l'aider à marcher, et la jeune femme s'empresse de le soutenir sous l'autre. « Ah! mon Dieu! ah! mon

Dieu ! répétait-elle à chaque pas, de quel homme je suis délivrée. »

Mendoce, dont la conscience se calmait par ces exclamations réitérées, revenait à son caractère, et cherchait à démêler, autant que le permettait la faiblesse du jour, les traits de cette femme que la vieille avait dit être si jolie. Il crut trouver quelques rapports entre ce visage et celui de certaine fillette...... Pour la taille, il était difficile de la juger, la dame était grosse, très-grosse, et cet état n'est pas avantageux.

En entrant dans la maison, la lumière d'une lampe, qui brûlait encore, termina les incertitudes de Mendoce. « Hé ! c'est toi, ma chère enfant ! — Ciel ! juste ciel ! c'est le gentil chevalier de l'ermitage! — Hé! par quelle aventure !..... — Par quel heureux hasard ?....... — Depuis quand mariée ? — Depuis quand

changé en saint Michel ? — Mais, ce mari que j'ai tué...... — N'empêchera plus que je sois au seul homme que j'aie jamais aimé. — Mais enfin, quel était-il ? — L'ermite. — L'ermite ! Oh, le coquin, je lui devais bien cela : embrassons-nous, ma chère petite, je t'assure que je ne t'ai pas oubliée un instant. — Ah, mon Dieu ! ni moi non plus. » Ils disaient aussi vrai l'un que l'autre.

« Allons, dit Trufaldin, au moins dans ce cas-ci n'y a-t-il pas d'adultère ; c'est même une œuvre pie que de consoler les veuves : mais ne pourriez-vous remettre les consolations après mon pansement, car je souffre comme un damné. — Il a raison, dit la petite. Laisse-moi un moment, mon ami : la maison, de l'or, des provisions et le temps, tout est à nous. »

Elle allume un grand feu, elle fait chauffer des restaurants, et Mendoce

et Trufaldin se restaurent. Elle couvre le blessé de compresses d'eau-de-vie, elle bassine un bon lit, et elle aide l'écuyer, qui avait à peine la force d'y monter. En allant et en venant, en servant, en caressant Mendoce, elle lui contait l'histoire du frère Pacôme.

Ce drôle avait servi en qualité de soldat dans la seconde croisade. Il avait contracté en Syrie l'habitude de la bonne chère et de la licence. De retour en Espagne, il trouva très-dur de travailler beaucoup, de manger peu, de dormir moins encore, et il se fit voleur. Il avait une bande nombreuse, à la tête de laquelle il faisait un butin considérable; mais ce métier, qui paraît si avantageux dans un pays sans police, avait pourtant ses inconvénients. Les seigneurs du pays armèrent contre Pacôme; il était obligé de se battre tous les jours.

Tantôt vainqueur, tantôt vaincu, il n'était plus occupé qu'à se défendre.

Il jugea qu'il ferait bien de jouir des douceurs de la vie, et, pour cela, il commença par voler ses camarades, les abandonna ensuite, et chercha les moyens de se dérober à toutes les recherches. Il trouva l'ermitage habité alors par un honnête homme; car on n'en disait ni bien ni mal. Il lui proposa d'un ton hypocrite de faire son salut avec lui. L'autre ermite était vieux; il avait besoin de quelqu'un qui pût aller à la quête, et faire le gros ouvrage de la maison : il admit Pacôme, et il mourut le troisième jour, probablement parce le genre de vie que comptait mener le nouveau venu demandait qu'il fût seul.

Vous savez comment, en paraissant vivre dans l'abstinence, il se procurait jusqu'au superflu; comment,

en affectant la chasteté, il s'était fait un joli sérail ; voici ce que vous ne savez pas.

Lorsque, pour la seconde fois, il eut dévalisé Mendoce et passé la rivière à la nage, il se trouva dans un canton qu'il ne connaissait pas, et il fallait qu'il déposât son or quelque part. Il était bien décidé à ne pas retourner à son ermitage ; mais il connaissait à l'autre rive des grottes, des chênes creux, où il avait souvent fait des dépôts quand il exerçait la charge de capitaine. Il repassa donc la rivière ; quand Mendoce fut éloigné, il se jeta dans le bois, et rencontra la petite, que le poids de sa dot empêchait d'aller bien lestement.

Il la battit d'abord à outrance, parce qu'il prétendit qu'elle l'avait volé. Il la traîna par une oreille de caverne en caverne, et, lorsqu'il voulait dormir, il lui attachait les

deux jambes, et lui liait les mains derrière le dos, et la menaçait de lui ôter la vie, si elle faisait le moindre effort pour s'échapper. Débarrassé de son masque de dévot, il se livrait à sa férocité naturelle. Il était brutal lors même qu'il faisait le mari, ce qui arrivait très-fréquemment, et c'étaient les moments les moins malheureux de la petite.

En allant et venant avec elle, il avait rencontré la maisonnette agréable que venait de faire bâtir un prébendier de Longarès. Le terrain relevait du seigneur Gonzalve, qui, moyennant un léger tribut annuel, promit au prébendier sûreté et protection. La maison plut à Pacôme, et il proposa au propriétaire de la lui vendre. Le propriétaire répondit qu'il l'avait fait bâtir pour son usage, et qu'il n'entendait pas s'en défaire. Pacôme eut envie de le tuer pour

terminer la contestation; mais il pensa qu'il ne fallait point se brouiller avec un seigneur dont il aurait besoin à son tour, s'il s'établissait sur des terres de sa relevance. Il jugea qu'un prébendier devait avoir quelque vice capital et il espionna celui-ci. Il ne découvrit rien, et il envoya la petite elle-même le tenter, avec l'ordre de lui donner toutes sortes de facilités. La petite accepta volontiers une mission qui lui donnerait quelque relâche. Elle espérait même trouver les moyens de s'échapper; mais Pacôme rôdait sans cesse autour de la maison : ce n'est pas qu'il aimât encore la petite, mais il trouvait du plaisir à la tyranniser.

Cette petite avait souvent envie de d'avertir le pauvre prébendier de ce qu'on machinait contre lui; mais il y allait de sa vie, et la crainte lui glaçait la langue. Douce, bonne, elle

caressait son hôte, qui était paisible et aimant. Ce qui devait arriver arriva : ils finirent par coucher ensemble.

Pacôme était convenu avec elle d'un signal extérieur quand ils en seraient là. La petite ne le donna pas la première, la seconde, la troisième nuit; mais le jour qui suivit, elle aperçut de sa fenêtre le redoutable Pacôme, qui lui faisait des gestes furieux, et le soir, elle attacha, en pleurant, son fichu blanc en dehors de la maison, et descendit ouvrir le verrou d'en bas, quand le prébendier fut endormi.

Pacôme avait employé utilement ces trois ou quatre jours. Lorsque la petite le croyait caché sous un mur, derrière un arbre, il rassemblait des témoins aussi honnêtes gens que lui, et un tabellion qui l'avait deux fois tiré d'affaire, en percevant pour

épices la moitié des effets volés. Ils entrèrent à petit bruit, et ils entourèrent le lit du prébendier avant qu'il fût éveillé. Le tabellion le tira par la barbe, et lui dit avec dignité qu'il avait été informé de ses désordres, auxquels il refusait d'ajouter foi, et que sa visite n'avait eu pour but que de le justifier aux yeux de ses accusateurs; mais qu'une jeune femme dans son lit était une preuve sans réplique, et qu'il ne pouvait se dispenser de faire son devoir. Il commença un procès-verbal, qu'il allait, disait-il, envoyer à l'évêque de Sarragosse.

Pacôme intercéda vivement pour le prébendier : « Il ne faut pas, disait-il, que cet ecclésiastique perde sa prébende et sa liberté, parce qu'il a été faible; on assure d'ailleurs qu'il n'est pas coutumier du fait : il ne faut pas non plus que le scandale qu'il cause reste sans punition; le

châtiment le plus chrétien, parce qu'il sera le plus utile, c'est de lui ôter une maison qui lui procure la facilité de pécher. Je lui en ai offert un bon prix; j'en vais donner moitié qui sera partagée en vacations entre le seigneur tabellion et ses gens : le contrat qu'on va faire portera quittance du total, et tout sera dit. »

Il est dur de payer aussi cher les bontés d'une jolie fille; mais il est cruel d'expier quelques jolies nuits dans la misère et la captivité. Le prébendier apprécia les sollicitations de Pacôme à leur juste valeur; mais il se crut trop heureux de s'en débarrasser en lui abandonnant sa maison. Il signa le contrat, fut éveiller son vieux domestique, monta sur sa mule, et retourna à Longarès, dégoûté pour jamais de la manie de bâtir.

Le fripon de Pacôme s'établit aus-

sitôt dans son nouveau domaine, et paya le prix convenu à ses fidèles amis. Satisfait de la docilité de la petite, il voulut lui donner la marque la plus flatteuse de sa satisfaction, le don de sa main. La vérité, qu'il ne disait pas, c'est qu'il voulait s'attacher une femme dont il venait d'éprouver l'adresse, et qu'il comptait employer souvent à l'avenir. La petite n'osa le refuser, en partie par timidité, un peu par l'espoir d'un sort avantageux, du moins du côté de la fortune, et par l'idée assez vraisemblable que l'opulence pourrait faire de son mari, comme de tant d'autres que nous connaissons, un homme à peu près honnête.

Le mariage fait, elle vit qu'elle s'était trompée sous tous les rapports. Les prodigalités de Pacôme le réduisaient sans cesse aux expédients ; il jurait, il battait alors, et menaçait

souvent de faire plus : c'était un enfer anticipé que la vie de la petite.

Une des grandes ressources de son mari était d'exercer l'hospitalité et de dévaliser ses hôtes sans qu'ils pussent se plaindre, car il avait grand soin de se maintenir dans les bonnes grâces du seigneur Gonzalve, qu'il achetait à la vérité un peu cher; il avait triplé, quadruplé le tribut que lui payait le prébendier, mais il savait s'en dédommager.

Un étranger, égaré ou surpris par la nuit, se présentait-il chez lui, la petite était obligée de lui faire les yeux doux. Cent coups de fouet si elle y manquait, cinquante si le voyageur ne se prenait pas dans ses filets, et jamais Pacôme ne manquait à sa parole. Grande chère et bon vin achevaient ce que les œillades de madame avaient commencé. Pacôme alors feignait d'être dans l'ivresse, il

gagnait en chancelant une chambre voisine, se jetait sur une couchette, et ronflait bientôt à tout faire trembler; l'état présumé du mari faisait naître la confiance du voyageur, il devenait entreprenant, la petite se montrait facile, et au moment le plus intéressant Pacôme arrivait, sa longue épée à la main, et paraissait prêt à percer d'un même coup l'ingrat qui outrageait la sainte hospitalité et la perfide qui le déshonorait. Ce coquin avait un extérieur imposant et une voix forte; il ne manquait pas d'esprit, et il avait arrangé un protocole tel, qu'un seigneur ne se serait pas exprimé autrement. Il intimidait le pauvre voyageur, qui se trouvait trop heureux de composer avec le mari outragé, de se retirer sain et sauf en lui laissant son argent, et il gardait le silence sur le tout, parce qu'on ne se vante jamais

d'une aventure galante dont on a été la dupe.

La petite était née sensible, et l'éducation n'avait pas éloigné d'elle la faiblesse, compagne ordinaire de la sensibilité. Toujours prête à céder à son cœur, elle détestait la vie crapuleuse où l'abus de la force la réduisait. Si du moins elle avait eu quelque domestique à qui elle pût se confier, et qui fût disposé à la tirer de cet insupportable esclavage! mais Pacôme avait trop d'intérêt à n'avoir pas de témoins de ses actions, pour vouloir être servi par d'autres que sa femme; ce service était pénible; il était exigé avec la plus impérieuse dureté, et tel était l'état de cette malheureuse, qu'elle avait souvent pensé à se détruire, quand Mendoce vint la délivrer de son scélérat de mari.

Rien ne s'oublie aussi aisément

que le mal passé. La petite se voyait une veuve très-opulente pour son état; l'avenir ne lui promettait que des jouissances, et le présent lui offrait un joli homme à qui elle avait souvent été infidèle, mais qui avait fait une forte impression sur son cœur. Elle lui proposa tout bonnement de l'épouser et de partager avec lui ce qu'elle avait. Mendoce s'était promis de ne jamais se marier que pour un mois; il rit beaucoup de la proposition de la petite veuve, l'épousa sur-le-champ, l'épousa plusieurs fois encore dans un lit bien chaud qu'elle consentit à partager avec lui, mais sans notaire et sans prêtre. Il protestait à la petite que cette manière valait mieux que l'autre, et la petite convenait qu'au moins les résultats étaient les mêmes.

« Ah ça, dit-il en s'éveillant, comment vais-je m'habiller, car je suis

las de jouer à l'ange et à l'archange ? — Mon cher petit, tu choisiras au magasin. — Ah ! tu as un magasin ? — Complet : magistrats, guerriers, marchands, tout a passé ici... — Et y a laissé quelque chose ? voyons ton magasin. »

Il était amplement fourni. En tournant et retournant tout, Mendoce reconnut deux ou trois de ses habits, autant de soutanelles à Trufaldin, qui erraient dans les ballots que portaient les mules qu'avait si bien gardées le frère Pacôme : « Ma foi, dit-il, c'est une vraie trouvaille, et personne ne dira que nous nous sommes habillés à la friperie. » L'ange Gabriel reprend la tournure d'un élégant et riche seigneur ; la petite le regarde, essuie furtivement une larme, et lui dit : « J'ai eu tort de te proposer de m'épouser tout à fait ; mais si je ne suis pas digne de ton nom, je mé-

rite ton cœur : donne-le moi. Reste ici ; tu partiras quand tu seras fatigué de ta petite ; mais elle fera tout pour te plaire longtemps, car elle sent que son bonheur la quittera avec toi. »

Mendoce était léger, inconsidéré, fou, mais il avait le cœur bon. Ce langage, simple et vrai comme la nature dont il était l'organe, fit sur lui une forte impression ; il promit à sa petite plus qu'on ne peut tenir à vingt ans, et sa petite le crut, parce qu'elle désirait qu'il fût sincère.

Trufaldin, qui n'avait rien de mieux à faire que de réfléchir dans son lit, et que la peur rendait prévoyant, les interrompit pour leur demander ce qu'ils comptaient faire de feu frère Pacôme, qui gisait dans le puits, et que le premier venu pouvait reconnaître : «Que m'importe ce drôle? disait Mendoce. — Et à moi?

ajoutait la petite. — Que diable, reprenait Trufaldin, soyez donc conséquent une fois dans votre vie. Vous avez tué un fripon, c'est fort bien; mais vous n'ignorez pas qu'il est défendu de se faire justice soi-même. — Et quand on ne nous la fait pas? — Il faut souffrir. — Je ne souffre rien. — Il n'est pas question ici de faire l'aimable; il faut tirer Pacôme du puits, l'enterrer de votre mieux, puisque je suis hors d'état de vous y aider, et dire à ceux qui viendront le demander, qu'il est disparu, et qu'il a abandonné sa pauvre petite femme. Sans cela, partons à l'instant, et je vous suivrai comme je pourrai, ou bien il faudra vous suivre en prison, dont votre père vous tirerait sans doute; mais il n'est pas agréable d'avoir un procès criminel sur le corps, quand on peut se l'épargner. — Allons, tais-toi, bavard;

nous allons suivre ton conseil pour t'engager au silence. — Bavard! bavard! on bavarde toujours quand on vous parle raison. »

La petite prend un croc et une corde; Mendoce la suit, et essaie à repêcher le défunt. Il y mettait toutes ses forces, mais il était maladroit comme un seigneur. La petite secondait ses efforts, et elle fit tant, que le fils de Pacôme, de Mendoce, ou de tel autre, incommodé de cet exercice, demanda à sortir d'une manière si positive, que madame sa mère jeta les hauts cris, et rentra en tenant son petit ventre à deux mains. Mendoce jeta sur Pacôme quelques paquets d'osier, destinés probablement à attacher des treilles qui grimpaient le long des murs, et qu'il était assez naturel d'humecter. Il courut après la petite, embarrassé comme un jeune homme qui ne connaît de l'amour

que la partie agréable, et qui jusqu'alors s'était fort peu inquiété des suites de ses plaisirs : « Ah, mon Dieu! disait-il en courant çà et là, ah, mon Dieu! pas de matrone, et où aller en chercher une? Trufaldin, entends-tu quelque chose à cela? — Oui, sans doute, je sais qu'il faut rendre douloureusement ce qu'on a pris avec volupté, d'après l'arrêt de Dieu, qui prononça que, puisqu'Eve avait mangé une pomme, les femmes enfanteraient avec douleur. — Et comment enfantaient-elles auparavant, butor? — Avec délices, seigneur. — Il faut que leur construction ait diablement changé. Mais ce n'est pas de cela dont il s'agit; il faut aider cette chère enfant : lève-toi, et viens ici. — Hé! je ne saurais me remuer. — En ce cas, je vais faire la sage-femme. —

— Ah, mon Dieu! mon Dieu! que je voudrais voir cela! »

Mendoce retrousse ses manches, et se met à genoux devant sa petite, qui l'effrayait par ses cris. Faites ceci, faites cela, lui disait-elle, et Mendoce éperdu faisait tout le contraire. Il avait les mains partout, il suait sang et eau, et il allait probablement tuer l'enfant et la mère, lorsqu'il aperçut quinze à vingt cavaliers dans la cour, dont probablement Pacôme avait laissé la porte ouverte en rentrant. Il les prend pour des compagnons du défunt. Il laisse sa petite crier, saute sur une hache, et s'avance bravement au-devant de cette troupe, en criant: « *Vinci aut mori*, » reste précieux du latin que lui avait appris Trufaldin. « — *Vinci aut mori* est excellent à la guerre, lui répond un homme qu'il

reconnaît pour le frater du château de son père, *nunc est bibendum.*»

Mendoce sentit d'abord que c'était lui qu'on cherchait, et il ne concevait pas que le frater ne le reconnût point. Il y avait de bonnes raisons pour cela. En faisant la sage-femme, en portant ses mains partout, il les avait aussi portées à son visage couvert de sueur, et il avait plutôt l'air d'un boucher, que du fils du seigneur propriétaire d'un cinquième de la Catalogne.

« *Nunc est bibendum*, répète le frater. — Il s'agit bien de boire, répliqua Mendoce, persuadé qu'il n'était pas connu, par un prodige qui le confondait, aidez-moi, si vous pouvez, à sortir du plus grand embarras où je me sois jamais trouvé. — Qu'est-ce que c'est? — Ma femme accouche... — Ah! et vous avez voulu faire un métier auquel vous n'entendez rien; je croyais que vous ve-

niez d'égorger un bœuf : voyons votre femme.—Le seigneur est homme de l'art? — Chirurgien-major des villes et villages et du comte d'Aran. — Ah! comment se porte ce cher comte? — Mal : il a un libertin de fils qui le mettra au tombeau; mais voyons votre femme. — Et croyez-vous que le fils ait des torts? Un père qui veut l'enfermer... — Qui vous a dit cela? — La renommée. — Et ce fils n'a pas passé par ici?—Je ne crois pas. — Nous le cherchons partout, avec les hommes d'armes du comte de Cerdagne, et malheur à lui si nous le rencontrons. — Prenez garde, frater, qu'il ne vous châtie lui-même.— Oh! je suis en force, nous sommes vingt contre un; mais voyons votre femme. »

Mendoce ne se souciait pas trop que le frater entrât, parce qu'il ne pouvait manquer de reconnaître Tru-

faldin, que le mal tenait cloué dans son lit. D'un autre côté, il sentait le besoin qu'avait la petite d'un secours urgent, et il trouvait plaisant de faire accoucher sa maîtresse par le chirurgien de son père. Il pesait le pour et le contre, et l'accoucheur était déjà en position, et commençait son office. Mendoce, intrigué, prit une couverture, la jeta sur le lit de Trufaldin, et dit bien près du traversin : *Si tu remues ou si tu parles, tu es mort.*

Trufaldin avait eu d'abord une forte démangeaison de se faire reconnaître, et de rendre son maître à sa famille ; mais il avait fait des serments affreux, et on ne perd pas son âme pour obliger les hommes. Il sentait que les cavaliers le forceraient à parler s'il se laissait voir par eux ; rompre le silence lui paraissait impossible ; s'exposer à être battu.....

Il l'avait été autant que mortel puisse l'être sans en mourir. Il s'était tiré de son lit, comme il avait pu, et s'était allé blottir dans une grande armoire qui servait de garde-manger.

Nunc est bibendum, redit le frater, en recevant un enfant gros et gras, qui ne se sentait nullement des chagrins de madame sa mère. Mendoce, enchanté de voir la petite délivrée, conduisit l'accoucheur au garde-manger, lorsqu'une seconde troupe parut dans la cour : c'était l'intendant de Gonzalve, qui cherchait à réparer le vide que la dernière fête avait fait à sa caisse, qui faisait une tournée chez ses redevables, dans une litière bonne et commode, et qui faisait escorter d'une manière imposante ses sacoches, qu'on portait devant lui.

Mendoce, que tout intéresse ou intrigue, s'arrête, regarde; le frater ouvre l'armoire, et voit quelque

chose de velu derrière une moitié de cochon; il examine de plus près, distingue une figure humaine, et s'écrie : « Le voilà! le voilà! — Qui donc? repremnent ses hommes d'armes. — Trufaldin, celui qui accompagne notre jeune maître, et il va nous dire où il est. » Mendoce rougit, Trufaldin mit le doigt sur sa bouche, pour indiquer qu'il ne pouvait rompre le silence; le chef des hommes d'armes, impatient, s'avance vers lui, la masse levée; Mendoce se jette en avant avec sa hache, et jure qu'il ne souffrira pas qu'on porte la main sur un homme qu'il a reçu chez lui, et qu'il a trouvé dans la forêt, moulu des coups que lui a donnés son maître en le quittant.

Ce conte assez vraisemblable, d'après la violence connue du jeune d'Aran, l'air naturel du conteur, en imposèrent aux cavaliers, qui al-

laient s'en retourner, en se contentant de ramener Trufaldin, quand l'intendant de Gonzalve entra dans la maison, entendit des cris d'enfant, et félicita la petite. Il ne fallut qu'un mot pour mettre le frater sur la voie; il conta le plus prolixement qu'il pût, que le mari de la jolie petite femme avait failli la tuer par un zèle mal entendu; qu'heureusement lui, chirurgien, était arrivé assez à propos pour prévenir un malheur. Vint ensuite l'énumération des bévues du mari et des difficultés étonnantes que l'art avait surmontées. « Tout cela est fort bien, reprend l'intendant, et je vous fais mon compliment; mais je n'ai pas de temps à perdre : voyons, où est le mari? — Hé! parbleu, le voilà, dit le frater en lui montrant Mendoce. —Cette figure barbouillée, lui! Pacôme est plus grand que lui de toute la paume de ma main. »

Mendoce sentait bien qu'il était inutile de chercher à en faire accroire à l'intendant, et qu'il fallait enfin prendre la route de la tour du Nord. Il se mit à siffler un petit air en homme décidé, qui a fait ce qu'il a pu pour éviter la prison, mais qui a le courage de la braver.

Pendant qu'il sifflait au milieu des hommes d'armes qui formaient un cercle exact autour de lui, l'intendant interrogeait la petite, qui mentait, comme de raison, et le frater s'approchait de son jeune seigneur, un bassin d'eau claire à la main. « J'ai eu l'honneur, lui dit-il respectueusement, de faire l'accoucheur à votre sollicitation, permettez que je fasse maintenant le barbier : je ne vous épilerai pas la moustache, puisque vous n'en avez pas encore, mais je m'assurerai, du moins, si la jolie figure que je soupçonne sous cette

marqueterie rouge, y est en effet. — Allons, soit, dit Mendoce en riant, viens, mon cher Domingo, viens me débarbouiller. »

Le frater saute de joie en s'entendant nommer, et ne doute plus de rien. Il persuade à Mendoce, en le décrassant, que son père lui pardonnera bientôt, que sa mère le fléchira sans doute, mais qu'à tout événement il fallait qu'il marchât avec ses hommes, dont il serait traité avec le respect qui lui était dû, s'il n'était pas récalcitrant. Ces gens-là, disait Mendoce en lui-même, ne peuvent avoir l'ordre de me tuer; si je les attaque, ils fuiront devant moi..... Oui, mais je suis à pied, et ils sont à cheval; ils me suivront, me harcèleront, ils ne me laisseront pas un instant de relâche, ils finiront par me forcer comme un lièvre, et ils m'emporteront : « Allons, allons, dit-il

tout haut, faites mon paquet, celui de Trufaldin, et partons pour la tour du Nord, puisque définitivement il faut en essayer. »

Trufaldin finissait de s'habiller à l'aide de son intendant qui l'avait reconnu, et ils se félicitaient ensemble d'un dénouement qui allait rendre monsieur l'aumônier à la vie douce pour laquelle la nature l'avait formé. La petite, bien fâchée de perdre son joli seigneur, sentait pourtant que les prérogatives du veuvage et son enfant pouvaient consoler de bien des pertes. Cette scène, qui aurait pu être orageuse, allait se terminer avec simplicité, résignation et bonhomie, lorsqu'un homme de l'escorte de l'intendant entra en criant : « Au meurtre! au meurtre! en voulant faire boire nos chevaux, nous avons tiré Pacôme du puits. »

A ces mots, le tableau change en

un clin d'œil. Mendoce pâlit, Trufaldin trembla, et la petite se mit à pleurer. L'intendant, assez bon diable, ne condamnait encore personne; mais le chef de son escorte, homme madré et considéré de Gonzalve, s'érigea aussitôt en juge, et interrogea sévèrement la veuve. Mendoce, trop généreux pour la laisser sous le soupçon d'un crime dont elle était innocente, prit la parole, s'accusa avec fermeté, fournit en preuves contre lui-même l'habit mouillé encore, avec lequel Trufaldin avait passé le fossé, la fouêne, dont le manche couvert d'une humidité verdâtre, n'avait pu être trouvée que dans l'eau, les dents de cette fouêne faisant autant de blessures au flanc du défunt, le fléau avec lequel Pacôme avait éreinté Trufaldin, qui douze heures auparavant se portait à merveille, et jouait les saints Mystères au château

même de Gonzalve ; enfin il conclut que la petite veuve n'avait pu être d'intelligence avec eux, qui avaient passé un mois chez le châtelain, et que le seul tort qu'on pût leur reprocher, c'était d'être entrés par un autre chemin que la porte, et qu'au reste Pacôme, dont il cita les hauts faits, avait bien mérité sa triste fin.

L'officier, après avoir réfléchi, pesé, commenté chaque phrase et vérifié chaque fait, proclama la petite veuve innocente, et il ajouta que le seigneur Gonzalve ne souffrait pas qu'on tuât impunément des vassaux qui lui payaient soixante marcs d'argent par an, que ce seigneur avait sans doute beaucoup d'amitié pour Mendoce, mais que son devoir, à lui, était de le conduire provisoirement dans les prisons de sa juridiction..... « Dans tes prisons, faquin ! interrompit fièrement Mendoce. — Qui osera

l'y conduire, reprit plus haut encore l'officier de Cerdagne, et faire un tel affront au nom d'Aran? — Ce sera moi. — Toi! — Il ira. — Il n'ira point! — Il ira! vous dis-je. — Par saint Jacques, tu en as menti! » Un vigoureux soufflet est la dernière réplique de l'officier de Gonzalve, et celui de Cerdagne tire aussitôt l'épée.

« Amis, dit-il à ses hommes d'armes, nous devons rendre ce jeune seigneur à son père, et vous devez venger l'affront que votre chef a reçu. En avant, marche. »

Les deux troupes se choquent, se battent d'abord dans la maison, se poussent et se développent dans la cour. Ceux qui ont le temps de saisir leurs chevaux, sautent dessus, les autres combattent à pied; on se charge avec ne égale fureur.

Mendoce était bien loin de vouloir du mal à Gonzalve et même à ses

gens. Il se jeta dans la mêlée, il parla, il cria, il proposa des voies d'accommodement; peine inutile. L'officier de Cerdagne était brave comme son seigneur, et incapable de pardonner un soufflet; l'autre n'était pas homme à se laisser tuer sans se défendre, et tout ce que Mendoce gagna à vouloir arranger des gens décidés à se battre, ce fut un coup de poitrail de cheval, qui le jeta à dix pas.

Il prit de l'humeur à son tour, et se rangea du parti de ceux qui appartenaient à l'intime ami de son père, et qui voulaient lui sauver la honte d'être emprisonné comme un criminel. Sans casque, sans cuirasse, sans la plus légère cotte de mailles, il se jette au milieu des hommes d'armes couverts de fer, et joue de sa hache en déterminé. Joignant la ruse à la valeur, il se glissait entre les chevaux, leur coupait les jarrets, et

échappait aisément à ceux qui combattaient à pied, et que le poids de leur armure empêchait de courir aussi lestement que lui.

L'affaire fut longtemps à se décider. Ces armures complètes rendaient les guerriers presqu'invulnérables; il était plus facile de les assommer que de les blesser. Cependant les troupes de Cerdagne, exercées, aguerries, devaient l'emporter sur celles du pacifique Gonzalve, et ce fut ce qui arriva. Mendoce s'était emparé d'un cheval qui errait çà et là, sans cavalier, et il acheva de fixer la victoire. Quand il la vit certaine, et qu'il crut pouvoir quitter le combat sans honte, il prit un parti fort simple; il fit une volte de côté; enfila au grand galop la porte de la cour, et se jeta dans le bois en s'écriant : « Ma foi, me voilà encore une fois revenu de la tour du Nord. »

Sa fuite fait cesser à l'instant la bataille, dont il était l'unique cause. Ceux des deux partis qui se portaient bien, se mettent à l'instant à sa poursuite, les uns pour le ramener chez son père, les autres pour le conduire dans les prisons de Gonzalve. Leurs prétentions réciproques, trop clairement énoncées en galopant, amenèrent, à la lisière du bois, une seconde rixe très-favorable au fugitif. Il suivit un sentier battu, de toute la prestesse de son cheval, ne s'occupa plus de ce qui se passait derrière lui et fort peu de l'avenir : il avait bien déjeuné, et n'était pas homme à s'inquiéter, tant qu'il n'avait besoin de rien.

Quand les combattants eurent brisé bien des épées et bien des lances, et qu'ils eurent épuisé leurs forces, il fallut qu'ils s'arrêtassent. Ils convinrent qu'ils s'étaient tous comportés en

braves gens, et que, puisque Mendoce s'était échappé, ce qu'ils pouvaient faire de mieux c'était de s'aller refaire chez eux, et ils en avaient besoin : il n'en était aucun qui ne fût couvert de contusions, beaucoup étaient blessés, heureusement il n'y avait pas de morts. Le frater fit les premiers pansements du mieux qu'il pût, et on se sépara bons amis, en apparence, et sans avoir rien gagné que des coups, ce qui arrive communément à la fin de toutes les guerres. L'intendant seul perdit à celle-ci : il ne retrouva pas sa litière.

La troupe de Cerdagne trouva, en arrivant au château, les trois autres corps rentrés. La longueur, l'inutilité des recherches, les fatigues continuelles avaient dégoûté jusqu'à Cerdagne lui-même ; la mauvaise saison approchait, les chemins devenaient impraticables ; il licencia son monde

jusqu'au printemps, selon l'usage du siècle, où les vassaux ne devaient de service que pendant un temps limité.

Cerdagne fut rendre compte du triste succès de son entreprise. Il raconta à d'Aran comment on avait trouvé son fils près du château de Gonzalve, comment il s'était échappé de nouveau; il jugea, de son séjour dans ce canton, qu'il était retenu par quelqu'amourette. Il espérait qu'un autre moyen, qu'il avait imaginé, réussirait mieux que le premier; le comte d'Aran n'y comptait guère, et la réserve de la comtesse ne permettait pas qu'on s'ouvrît à elle sur cette dernière ressource. Cerdagne prévoyait que dans tous les cas Mendoce resterait aux environs de Longarès jusqu'à la belle saison, puisqu'il était à peu près nu et sans argent, et il conclut qu'au pis-aller il fallait prendre patience jusque là.

Le papa se désolait; la maman était au désespoir; Cerdagne ne riait plus, l'escapade commençait à lui paraître longue et forte. Cependant trois affligés trouvent toujours quelques motifs de consolation, et le moins triste amuse quelquefois les autres; c'est ce que fit Cerdagne pendant plusieurs jours : il vit ses amis sourire à l'espoir du printemps, il retourna près de sa Séraphine, la seule avec qui il pût converser, depuis que l'enjouée, la sémillante et parfois raisonnable Rotrulde était absente, et pour cause.

Courons maintenant sur les traces de Mendoce, que nous avons laissé galopant sur son grand cheval de bataille. Il chantait, le monsieur, et ne pensait pas aux entrailles maternelles que son absence déchirait, aux larmes secrètes qu'il faisait répandre. Ingrats enfants, que vous nous causez de peines! Et vous vous plaindrez, quand

les vôtres nous vengeront un jour, et vous trouverez des gens qui vous plaindront, et vos enfants aussi seront plaints à leur tour, quand vos petits-enfants commenceront leurs fredaines ; car tout le monde en doit faire plus ou moins ! le premier homme a donné un mauvais exemple ; ceux-là se suivent aisément, et celui d'Adam le sera jusqu'au dernier homme. Après cela, la fin du monde ; l'extinction de la matière, qui ne peut s'anéantir ; l'éternité, que personne ne conçoit, mais dont on ne saurait douter ; le paradis, placé on ne sait où; l'enfer, au centre de la terre, qui ne sera plus ; le purgatoire..... Mais où diable vais-je m'embarquer ? Rions, rions, et laissons toutes ces rêveries aux cerveaux atrabilaires.

Mendoce galopait donc, et chantait la chansonnette. Il suivait un sentier aussi riant que le permet la

nature à la fin d'octobre. Les arbres verdoyaient encore, et un soleil faible, mais pur, dardait ses rayons à travers les branches qui se dépouillaient à chaque coup de vent. Mendoce était sur une éminence où quatre chemins se croisaient : « Lequel prendrai-je ? disait-il. Ma foi, pour les affaires que j'ai à suivre, la route est bien indifférente. » Et il se décide pour celle qui lui offrait les sites les plus piquants.

Il descendait, galopant toujours, et faisant succéder une seconde chanson à la première, quand il aperçut une litière dans le fond du vallon sur lequel il dominait. Elle allait au pas, comme vont toutes les voitures portées sur le dos de deux mules, et l'aimable polisson devait la joindre en dix minutes. « Je trouverai là dedans, disait-il encore, quelque prélat, quelque douairière, quelque

médecin. Le premier doit nourrir son prochain, le second sera sensible à mes charmes, et je ne crains le troisième qu'au coin de mon chevet : avançons. »

En avançant, il reconnaît des panaches de mulets aux couleurs du seigneur Gonzalve ; bientôt il aperçoit sa bannière flottant à la tête de la litière : « Parbleu ! dit-il, c'est Séphora qui se promène, et quoiqu'il fasse un peu de frais, je peux jouer à l'ange Gabriel, ici comme ailleurs. Elle n'a pas de suite, et cela ne laisse pas que d'être commode. » Il pousse plus vivement encore, il approche, et il voit deux ou trois individus mêlés dans la litière : « Adieu, dit-il, adieu, flatteuse espérance de doux plaisir ; c'est un hôpital ambulant que j'ai devant moi. » Il arrive, il voit son cher Trufaldin. Il regarde de plus près : c'est la petite veuve et

son enfant. « C'est un prodige! — C'est un miracle! — Je suis ravie! — Je suis comblé! — Et pourquoi..... — Comment..... — Raconte-moi..... — Raconte toi-même. »

La petite, effrayée du carillon infernal qu'on faisait dans sa cour, craignant pour elle, pour le précieux et dernier rejeton du sang de Pacôme, la petite s'était levée comme elle avait pu. Tout le monde se battait, hors Trufaldin, qui tremblait des quatre membres. Ils s'étaient mutuellement entr'aidés, et s'étaient juchés dans la litière, à laquelle personne ne pensait plus; ils étaient sortis à la barbe des combattants, qu'occupaient le désir de tuer, la nécessité de se défendre, et, comme Mendoce, ils avaient pris le premier chemin qui s'était présenté devant eux.

« Hé! où vas-tu comme cela, ma

petite? — Je n'en sais rien, mon petit, et toi? — Je n'en sais pas davantage : je bénis le hasard qui nous réunit. — Tiens, cher Mendoce, ne nous quittons plus. — C'est bientôt dit, madame; je n'ai rien, et vous voulez que je me charge d'une femme en couche et d'un enfant auquel, à la vérité, je peux avoir contribué... — Bah! reprit Trufaldin, ne savez-vous pas que les femmes pensent à tout : nous avons dans la litière l'or et l'argent du défunt; madame n'a laissé que des habits dont elle se soucie peu, et sa maison, que personne n'emportera. — Allons, soit, voyageons : je peux, sans scrupule, manger quelques marcs du trésor du frère Pacôme; ce sera une restitution. Sur quelle route sommes-nous ici? — Je n'en sais rien. — Ni moi. — Ni moi. — Quelle est la ville la plus prochaine? — Je n'en sais

rien. — Ni moi. — Ni moi. — Quel parti allons-nous prendre ? — Je n'en sais rien, — Ni moi. — Ni moi. — Voilà un voyage qui commence bien : tâchons au moins de nous orienter. A six lieues devant nous, un peu à droite, un peu à gauche, doit être la ville de Longarès, qu'il faut éviter, de peur de trouver le château de Gonzalve, que je ne me soucie pas de revoir, depuis que nous avons échiné ses gens. En tournant du côté du levant, nous trouverons la grande rivière d'Ebre, sur laquelle nous voguerons. Nous la descendrons jusqu'à son embouchure, où nous nous embarquerons pour la Catalogne ; c'est prendre le long tour, mais personne ne nous suivra là. Nous nous tiendrons à dix ou douze lieues des domaines paternels, et certes, ceux à qui il prendra envie de me chercher encore, étendront leurs cour-

ses plus loin, parce qu'ils ne me soupçonneront pas l'audace de me tenir aussi près : voilà un plan arrêté. Le soleil va se coucher derrière nous, donc nous avons le levant en face ; vive la joie! et poussons en avant.

« — Ah çà, dit Trufaldin, en se nant péniblement du côté de Mendoce, voilà un plan arrêté, c'est fort bien. Je m'embarquerai avec vous, moi, qui crains l'eau comme les chats ; mais nous ne sommes pas encore à l'embouchure de l'Ebre, il est possible que nous ne trouvions pas un hameau d'ici à demain matin, et croyez-vous que je puisse passer la nuit dans une litière ouverte, moi, rompu à votre service ; et votre petite, puisque vous la nommez ainsi, votre petite, qui est accouchée ce matin, peut-elle supporter le froid pendant une traite aussi longue? que le diable m'emporte, si j'entends rien à votre façon

de voir. Vous seriez à merveille dans une des tours de votre père, vous feriez votre paix avec lui, vous reviendriez un haut et puissant seigneur, et vous aimez mieux courir les champs ! A quoi vous a mené cette chienne de manie ? En sortant de Sarragosse, vous vous réfugiez chez un ermite qui vous vole. Vous le retrouvez en habit de cavalier, vous vous battez avec lui ; il vous désarme, et m'enfonce une côte d'un coup de pied. Vous entrez chez un seigneur qui a une jolie femme.... crac la tête se monte, vous lui faites jouer la vierge Marie, et saint Joseph à son époux. Vous êtes forcé de vous sauver de là sans haut-de-chausses et sans bonnet, et vous courez comme un Basque après moi, qu'entraîne la mule d'une vieille sorcière. Elle vous parle d'une autre jolie femme......... pan, vous entrez chez

elle sur mes épaules, le mari m'étreinte, et vous le tuez. Aprèscela, vous faites le mari vous-même, vous faites l'accoucheur ; que ne faites-vous pas ? Des hommes armés se présentent, vous vous battez avez eux, comme si vous étiez dans une peau d'acier ; enfin vous voilà parti pour la mer Méditerranée, et un naufrage terminera nos caravanes. Quel chien de plaisir trouvez-vous donc au métier que vous nous faites faire ? Il me déplaît, seigneur, il me déplaît, et beaucoup. — L'ennuyeux péroreur ! Hé bien ! prends mon cheval et de l'argent dans tes poches, retourne au château, et ne me romps pas la tête davantage ; moi, j'aime le genre de vie que je mène : je respire le grand air, je m'amuse de tout, je ne dépends de personne, je suis enfin un habitant de l'univers. — Le beau titre ! — Tu te plains des coups

que tu as reçus ; pourquoi n'es-tu pas plus brave ? — Ma foi, monsieur, la valeur est un don que Dieu fait à qui bon lui semble. — Tu crains de mourir de froid dans ta litière, descends ; j'ai ma hache d'armes, je bâtis en une demi-heure une cabane pour nous tous, et le premier caillou frotté sur mon arme nous allume du feu. Tu vas me dire maintenant que tu crains la faim et la soif........ — Non, seigneur, non, je ne dirai pas cela. J'ai, comme madame, ma petite prévoyance : sous ce matelas est la moitié de cochon derrière laquelle j'étais caché dans l'armoire ; plus, deux gâteaux cuits sous la cendre, et une dame-jeanne pleine d'un excellent vin. — Mais voyez donc ce maraud, qui a un magasin complet, et qui ose se plaindre, lorsque je voyageais gaîment, persuadé que je

ne trouverais dans ce bois que des cure-dents! Allons, arrête tes mules, et je mets la main à l'œuvre. »

Il descend en effet de cheval, passe ses rênes à une branche fourchue, et attaque le premier arbre à grands coups de hache : il se hâte, les coups se succèdent sans interruption, il est hors d'haleine, et l'ouvrage avance peu. Il ne se décourage pas, mais il est forcé de prendre un peu de repos. « Voyez, disait-il, une main appuyée sur sa hache, et s'essuyant le front de l'autre, voyez s'il est une position aussi agréable que la nôtre : cet endroit nous plaît, hé bien! nous y couchons. Demain, autre habitation, autres mets : je bâtis une cabane en roseaux sur le bord de l'Ebre, je fais des lignes avec la queue de mon cheval, et je vous sers un souper tout en poisson. Après demain..... — Après demain, nous fe-

rons comme nous pourrons; tâchez seulement de nous arranger un abri pour ce soir. » Et Mendoce se remet à l'ouvrage, travaille beaucoup, et fait peu de chose. Il s'arrête une seconde fois, et voit à quelque distance une tête qui se montrait derrière un gros orme, et qui le regardait fixement. Il court de ce côté, la hache à la main, et trouve un jeune homme d'une figure très agréable, qui lui sourit avec douceur.

La jeunesse inspire la confiance, et la hache de Mendoce tomba d'elle-même à la vue de l'étranger. L'étranger s'avança vers Mendoce, lui présenta la main, et voilà la connaissance faite : « Je suis surpris par la nuit comme vous, dit le jeune homme; j'ai poussé mon cheval, guidé par les coups de votre hache, qui retentissaient dans la forêt : je croyais trouver un bûcheron, que j'allais

prier de me conduire à sa hutte, et je me suis arrêté à l'aspect de votre litière et des personnes qui sont avec vous. Votre conversation, que j'ai entendue, m'avait donné sur vos moyens d'existence et vos principes des soupçons qui m'ont déterminé à me cacher ; mais une figure comme la vôtre dissipe à l'instant toutes les craintes, et je vois que vous êtes simplement un ami du plaisir, qui se dérobe à la sévérité paternelle. — Précisément, seigneur, et peut-être y a-t-il quelque analogie entre vos goûts et notre situation. — C'est absolument la même chose. — Parbleu, seigneur, je suis enchanté de ces rapports. — Je passerai la nuit avec vous, si vous le permettez, et je vais vous épargner bien du travail. — Vous me rendrez service, car je suis sur les dents. »

Mendoce croyait que le jeune

homme allait prendre la hache à son tour : point du tout. Il remonta à cheval, s'éloigna au grand galop, et revint, l'instant d'après, avec un énorme paquet derrière lui : « Mon valet, dit-il, portait en croupe cette tente et ces provisions ; c'est un garçon bien déterminé et bien armé : je l'ai laissé à cinquante pas pour veiller aux environs, avec l'ordre de se reployer sur nous, s'il entendait quelque chose de suspect.

Aussitôt le jeune homme et Mendoce déroulent une assez belle tente. Les piquets sont enfoncés, la toile est tendue, et on a une maison. On y porte les matelas de la litière, et voilà des lits où on couche les malades. Le jeune homme exhibe un fort joli souper, et Mendoce, qui ne veut pas lui céder en générosité, allume un bon feu, embroche son quartier de lard à un bâton bien enfilé, assied

Trufaldin sur un tas de feuilles sèches, et le charge de tourner le rôt. Pendant qu'il cuit, on cause, on plaisante, on se plaît mutuellement, la confiance s'accroît, et on se raconte ses aventures. Le jeune homme commence, et conte ce qu'il veut. Mendoce prend la parole après lui, et conte ce que vous savez. Il n'avait pas de motifs de rien cacher à un ami qui, comme lui, fuyait un père, qui paraissait de si bonne foi, et qui, dans aucun cas, ne pouvait être à craindre, puisqu'il était sans armes.

A mesure que Mendoce contait, la figure du jeune homme s'épanouissait davantage, la joie brillait dans tous ses traits; Mendoce attribuait cette gaîté à sa manière plaisante de conter : elle avait un motif tout différent.

Pendant que ces messieurs se faisaient des confidences réciproques,

la petite veuve réfléchissait sérieusement à sa position critique. Si le jeune homme ne s'était pas présenté, elle n'aurait eu pour toit que le ciel; ce désagrément l'attendait le lendemain, et peut-être les jours suivants, sans compter les dangers, les aventures désagréables, le défaut de soin dans des marches pénibles et longues, et tout cela, comparé à la vie douce qu'elle pouvait mener dans sa jolie maison, nuisait singulièrement aux charmes du beau Mendoce, et effaçait insensiblement le plaisir de l'avoir retrouvé. « A la vérité, disait-elle, c'est un joli homme, mais on en trouve partout; c'est un seigneur et il me quittera au premier jour. Un bon mari qui me plaise, et dont je ferai la fortune, me conviendrait bien mieux; mais comment quitter Mendoce, après lui avoir proposé moi-même de le suivre? »

En effet, ce changement subit devait la faire accuser d'inconséquence, et je ne sais pourquoi on brave plus aisément la peine, les fatigues, qu'un ridicule.

Trufaldin, lui, tournait la broche, sans penser à rien qu'à se chauffer. Il présentait au feu son dos macéré, autant que le permettait l'exercice dont son maître l'avait chargé. L'eau-de-vie et la chaleur opérèrent un changement assez sensible. Il débrocha son porc, et le servit à ces messieurs avec assez de facilité.

Le souper fut très-gai, de leur part au moins, car la petite continuait à penser, et Trufaldin, qui se sentait mieux, ne s'occupa qu'à faire fête à tous les mets qu'il avait devant lui.

Le jeune homme trouvait admirable l'idée que Mendoce avait conçue de suivre les bords de l'Ebre :

« Quoi de plus plaisant, disait-il, que de voyager sur l'eau, pendant que le papa vous cherche sur terre! il y a là de quoi le désespérer. — Je serais pourtant fâché d'ajouter à ses chagrins. — C'est à lui seul qu'il doit s'en prendre : enferme-t-on des jeunes gens comme nous? — C'est vrai, c'est très-vrai, ce que vous dites là, et je l'ai souvent pensé. — Malgré cela, pas de rancune, à la santé du nos papas. — Oh! du meilleur de mon cœur. »

Le jeune homme insinua ensuite qu'il était difficile de voyager avec une femme dans l'état de la petite; qu'elle exposait visiblement sa vie, et qu'on était revenu de la folie de se tuer pour prouver sa fidélité. Il ajouta qu'il était indispensable qu'elle retournât à son domicile, dont la frayeur l'avait chassée, qu'elle s'y rétablirait, qu'elle y reprendrait

cette fraîcheur qui avait charmé son chevalier ; qu'ils se rejoindraient facilement à Ampesta, dernière ville à l'embouchure de l'Ebre, ou dans une des jolies îles situées à peu de distance du rivage, où Mendoce vivrait agréablement et ignoré, jusqu'au moment où l'amour viendrait l'y combler de nouvelles faveurs. Très-probablement le jeune homme avait une intention en proposant ce plan ; mais la petite et Mendoce ne virent que ce qu'il avait de raisonable. Il favorisait les projets actuels de la première, et la fatigue de la soirée avait fait revenir le second de sa manie des cabanes.

Cependant ils ne parlaient ni l'un ni l'autre. Les amants se quittaient au douzième siècle comme au dix-huitième siècle, mais ils ne se disaient pas en face qu'ils s'ennuyaient mutuellement, et qu'ils seraient en

chantés d'être débarrassés l'un de l'autre. Ce qui contribuait surtout à ranger intérieurement Mendoce de l'opinion du jeune homme, c'est que sa petite était dans un état à ne pouvoir le dédommager de longtemps des peines qu'il prendrait pour elle, et, comme elle, il disait à part lui : « C'est une jolie femme, mais on en trouve partout. »

C'était au plus adroit à amener une rupture dont personne n'eût à se plaindre, et, dans les jeux de caprice, les femmes ont un tact, une finesse qu'il a plu à la nature de nous refuser.

La petite trouva un moyen qui conciliait tout. Elle se plaignit un peu d'abord, beaucoup ensuite, très-fort dans le milieu de la nuit. Mendoce, qui avait eu bien de la peine à s'endormir, fut réveillé par ses gémissements continuels ; il s'approcha

d'elle d'un air touché; il lui dit, en s'efforçant de pleurer, qu'il l'aimait trop pour souffrir qu'elle devînt victime de son amour, et il la conjura de retourner chez elle. La petite lui répondit en pleurant tout de bon, car la nature a accordé à ce sexe charmant le don de pleurer à volonté, la petite répondit qu'elle mourrait peut-être du regret de le quitter, mais qu'elle sentait qu'elle mourrait sûrement si elle continuait le voyage, et qu'elle prenait, par excès d'amour, le seul parti qui pouvait la lui conserver. La vérité, c'est que cette petite, Séphora et toutes les femmes que Mendoce avait trouvées jusqu'ici, n'aimaient que le plaisir, à qui elles donnaient le nom d'*amour*, beaucoup plus décent, ainsi qu'il a plu au charmant Boufflers d'appeler des cœurs.... ce que vous savez bien. Une autre vérité, c'est que Mendoce

avait donné de bonne foi dans la même erreur. Il trouvera peut-être une femme qui lui fera connaître le véritable amour.

Au point du jour, la petite, après avoir rendu à Mendoce l'or que feu Pacôme lui avait volé, se laisse porter dans sa litière. Elle sanglotait pendant le court trajet, elle sanglotait quand elle fut dedans, elle ne pouvait détacher ses bras du cou de Mendoce, elle sanglotait après l'avoir quitté, on l'entendit sangloter après qu'elle fut partie, et, quand elle eut fait quatre pas, on n'entendit plus rien.

Trufaldin avait voulu monter à côté d'elle, parce qu'il n'était pas encore, disait-il, en état de marcher. Le jeune homme avait observé qu'il était utile à son maître, qu'il commençait à se rétablir ; il avait offert d'accompagner la petite veuve, et il

avait instamment prié Mendoce d'accepter, comme une marque de sa sincère amitié, son cheval pour son écuyer, et sa tente pour les nuits qu'ils seraient obligés de passer en plein vent. Cette générosité n'était pas trop naturelle; mais Trufaldin y trouvait son compte, et Mendoce n'en n'était pas étonné, parce qu'il se sentait capable, en pareille circonstance, d'un semblable procédé. Il avait un peu résisté pour la forme, et le jeune homme avait levé toutes les difficultés, en l'assurant que son valet gardait deux forts chevaux, et qu'il recevrait avec plaisir les mêmes secours de Mendoce, s'il le rencontrait un jour dans un état de détresse, ce qui n'était pas impossible.

« Le drôle de garçon, disait Trufaldin à Mendoce, quand ils se mirent en marche! Me voilà bien monté, je porte notre maison der-

rière moi, vous avez devant vous des sacoches qui valent un buffet complet, et qui sont garnies au moins pour deux jours, et ce jeune homme nous a tout abandonné avec autant de facilité que si cela ne coûtait rien : tenez, seigneur, jeunesse, générosité, ou insouciance à part, cette conduite ne me paraît pas très-naturelle, et il y a quelque chose là-dessous. — Et que veux-tu qu'il y ait? — Moi, je ne veux rien : je désire que tout ceci soit aussi simple que vous le croyez. — Au moins, tu n'accuseras pas ce jeune homme d'être un voleur! — Oh! non, ses manières grandes...... — Il n'a pas l'air d'un trompeur. — Non, mais il pourrait en être un. — Et que peut-il nous faire? — Je ne sais pas. — Tu vas voir qu'après nous être tirés des mains d'une cinquantaine d'hommes d'armes, je craindrai un jeune

homme seul, plein de candeur et de franchise, parce qu'il m'a abandonné une tente et un cheval dont j'avais besoin : va, tu n'es qu'un sot, et tu finiras par avoir peur de ton ombre. —Je ne suis qu'un sot, c'est bientôt dit : si vous aviez voulu écouter à Sarragosse le sermon que j'avais composé pour vous, vous auriez de moi une opinion toute différente. — Hé bien! voyons ton sermon, aussi bien je n'ai pas reposé de la nuit, et un chevalier errant doit dormir à cheval comme dans un lit. — C'est trop flatteur, en vérité; n'importe, je commence, et les beautés de mon discours vous tiendront éveillé. Et il reprend : « Semblable à l'enfant prodigue, mon très-cher frère..... » Et il n'avait pas fini le premier point, que Mendoce dormait d'un profond sommeil; et il le tirait par la manche, et Mendoce ouvrait les yeux,

écoutait une ou deux phrases, bâillait et se rendormait; et Trufaldin se mord les lèvres, et il veut punir son cheval, qui n'avait pas besoin de sermon, du mépris que Mendoce faisait du sien. Il lui allonge un coup de houssine sur les flancs, et le cheval prend le grand galop et l'emporte à travers la forêt; et Trufaldin, qui n'a galopé de sa vie, jette les hauts cris, et Mendoce se réveille en sursaut, et il galope après son écuyer. Ils traversent des halliers, des ravins, ils arrivent à un chemin qui paraît assez fréquenté; le cheval de Trufaldin se jette de lui-même dans cette route, et court plus vivement encore. Trufaldin, désarçonné, se tient d'une main à la crinière, et de l'autre à la queue. Il fait des grimaces épouvantables, et finit par faire dans son haut-de-chausses.

Mendoce le suivait toujours et

riait aux éclats ; Trufaldin, indigné de cette gaîté hors de saison, lui tirait la langue, ne pouvant faire mieux. Dans la violence de ses efforts, il relève la queue de son cheval, à laquelle il se tenait, la croupière sort, la selle tourne, Trufaldin tombe, et le cheval galope tout seul. Mendoce, qui sent le besoin de monter son écuyer, galope après sa monture, et le laisse geindre et se frotter le derrière contre un arbre.

A force de galoper, le beau chevalier découvre les bords riants de l'Ebre, un peu au-dessus de la ville Quinto. « Le cheval de Trufaldin, disait Mendoce, semble avoir deviné mes intentions : il m'a conduit à merveille. Sans doute il s'arrêtera, à moins qu'il ne passe la rivière à la nage. » Le cheval ne s'arrêta point ; il tourna à droite, continua à galoper sur le gazon qui bordait l'eau, et

entra dans une maisonnette dont Mendôce était encore éloigné de deux cents pas.

A peine le cheval est-il entré par une porte, qu'il ressort par une autre; un homme saute dessus, et repart au galop; Mendoce enfonce ses éperons dans le ventre de son coursier, en criant *au voleur!* Le voleur gagne le bois et disparaît; Mendoce arrive au lieu d'où ce malheureux cheval venait de repartir; il met pied à terre, il entre la hache à la main, ce n'est pas une maisonnette, c'est une écurie assez vaste, dont les mangeoires encore garnies annoncent que dix ou douze chevaux viennent d'en sortir. Pas d'habitation auprès, par conséquent personne à qui on puisse demander des renseignements; et, pour comble de malheur, la tente et les provisions du jeune homme sont derrière le

cheval qu'on vient de voler avec tant d'effronterie.

Mendoce écumait de fureur; il frappait de sa hache les râteliers et les mangeoires, qui volaient en éclats. Fatigué de ce jeu qui ne le menait à rien, il sort pour reprendre son palefroi; il ne le trouve plus. Il s'étonne, il jure, il tempête, il regarde de tout côtés; un autre homme, sorti il ne sait d'où, s'enfuyait dessus à toute bride : « Allons, dit Mendoce, Trufaldin avait, ma foi, raison; ce jeune homme se sert des avantages de sa figure pour gagner la confiance des voyageurs : il m'a donné son cheval, bien sûr qu'il me conduirait ici, et que de gré ou de force, on m'y prendrait le mien. Il faut pourtant avouer, ajouta-t-il en riant, que le tour est bien joué : j'aime qu'on montre de l'esprit, et même à mes dépens. Après tout, j'ai mon or dans

mes poches ; je comptais voyager sur l'eau, cet événement rend nécessaire ce que j'avais décidé comme chose d'agrément, et je ne verrais pas le moindre mal à tout ceci, si j'avais déjeuné. »

Pour tromper son appétit, il usa de sa ressource ordinaire ; il commença la chansonnette, en retournant vers l'endroit où il avait laissé Trufaldin, dont la société lui devenait plus nécessaire que jamais : c'était un être bien heureusement organisé que ce jeune Mendoce.

Après un quart-d'heure de marche, il aperçut son écuyer qui débouchait du bois, monté sur un âne qui trotillait d'assez bonne grâce : « Allons, dit Mendoce, nous perdrons quelque chose au change ; mais enfin, pour un blessé, un âne vaut beaucoup mieux que rien.

Trufaldin s'avançait avec un air

de satisfaction qui annonçait qu'il n'avait pas regret au troc. Mendoce le regardait venir, assis sur l'herbe, continuant sa chansonnette, et s'interrompant quelquefois pour rire de la figure hétéroclite du bon homme. Ils s'approchent enfin : « Et où as-tu pris cet âne ? — Je ne l'ai pas pris. — Où l'as-tu trouvé? — Je ne trouve jamais rien de bon. — On te l'a donc donné? — Précisément. — Ah! ah! — Un homme a paru tout à coup, et m'a dit : Monte là-dessus, laisse-toi conduire, et il a disparu. — Ces voleurs-là sont polis, au moins; ils ne veulent pas qu'un pauvre blessé aille à pied. — Ah! vous convenez enfin que ce sont des voleurs! — Il faut bien que j'en convienne, puisqu'ils m'ont repris leur cheval, et qu'ils m'ont emmené le mien; au moins ne sont-ce pas des voleurs malfaisants. Mais qu'as-tu dans ce

bissac? — Je n'y ai pas regardé; je ne pensais qu'à vous rejoindre. — Voyons, mon ami, voyons : du pain, une volaille froide, du vin... diable! c'est une trouvaille que cela : déjeunons.

Mendoce détache le bissac, il aide à Trufaldin à descendre, il passe les rênes de la bride de l'âne dans son bras, il coupe la volaille en quatre avec sa hache, faute d'un couteau, et nos voyageurs reprennent des forces.

Ils finissaient le déjeuner, lorsqu'ils aperçurent un homme assez bien mis et monté sur un cheval pie, qui venait à eux au petit pas. Mendoce, qui commençait à devenir défiant, donne les rênes à tenir à Trufaldin, et se lève, la hache au poing. Bientôt il reconnaît dans cet homme un chevalier qui avait assisté à la représentation du Mystère de la

Conception, et qui, dans la journée, lui avait fait toutes sortes de prévenances. Mendoce fût un peu honteux d'être trouvé dans un aussi pauvre équipage ; mais il n'y avait plus moyen d'éviter la rencontre, et il entra en conversation avec cette facilité, cette grâce qui ne le quittaient jamais.

Le chevalier s'arrêta près de Trufaldin, lui dit les choses les plus flatteuses sur la manière dont il avait représenté le diable : Trufaldin ouvrait la bouche et gobait l'encens, lorsque le chevalier tira brusquement l'épée, coupa d'un coup les rênes que tenait l'écuyer, en appliqua un vigoureux coup sur la croupe de l'âne, qui partit au galop ; le chevalier poussa son cheval, en chassant l'âne devant lui, et l'âne, le chevalier et son cheval disparurent en un moment.

« Que le diable m'emporte, s'écria Mendoce, si j'entends rien à tout cela! — Allons-nous-en, seigneur, allons-nous-en. — Hé, tu dis que tu ne peux marcher? — Je ferai un effort; par grâce, allons-nous-en. — Mais que signifie tout ceci? — Je n'en sais rien, mais allons-nous-en. — Celui-là donne un cheval, celui-ci un âne, d'autres semblent se faire un malin plaisir de nous reprendre tout; des chevaliers même se mêlent à ce jeu : je m'y perds. — Il est joli, le jeu! Ne voyez-vous pas que ce cavalier est un voleur comme les autres, qui s'est introduit à la faveur de la foule chez le seigneur Gonzalve, pour y faire quelque coup? Partons, au nom de Dieu, partons. — Partons, soit : appuie-toi sur mon bras, et tâche de te traîner.... Mais, quelle chienne d'odeur sens-je donc? — Oh! c'est que....... c'est que.......

— C'est que? — Quand ce cheval m'emportait..... — Hé bien? — La peur..... — Après? la peur?..... — M'a fait lâcher..... — Descends à la rivière, vilain; lave-toi de la tête aux pieds, ou je te laisse. — Aidez-moi du moins un peu. — Le joli métier que je fais depuis hier! Un accouchement là bas, et ici... — Ah! commencez-vous à vous dégoûter... — Tu m'en dégoûterais pour la vie: allons, faquin, dans l'eau, et jusqu'aux oreilles. »

En descendant du chemin vert au bas bord de la rivière, ils aperçurent un autre homme qui dormait, ou qui en faisait semblant. — Encore un voleur! dit Trufaldin. Hé, tu ne rêves que voleurs: ne vois-tu pas ces lignes tendues, ce poisson dans cette poche? c'est un pêcheur. Bon homme, bon homme, éveillez-vous, et dites-nous le nom et la distance de la

première ville, en descendant la rivière. » Le pêcheur, véritable ou supposé, ouvre les yeux, étend les bras, bâille avec assez de vérité pour dissiper les soupçons de Trufaldin, et il nomme à nos aventuriers la ville de Quinto, distante encore de deux lieues. « Je n'irai pas jusque-là, dit Trufaldin. — Je vous y conduirai si vous voulez, mes bons seigneurs, dans la nacelle de mon maître. Et où est cette nacelle? reprit Mendoce. — Là bas, derrière cette roche. — — Va la chercher, reviens en diligence, et tu seras content de moi. — J'y cours. »

Pendant qu'il va et revient, Trufaldin lave sa personne, ses habits, les tord pour en extraire l'eau, et il grelotte, et les dents lui claquent, et Mendoce rit en le forçant à prendre son pourpoint.

« Nous voilà bien, dit le jeune

homme : ce matin nous étions richement vêtus ; nous avions deux bons chevaux, et nous n'avons plus à notre service qu'un pourpoint et un haut-de-chausses à nous deux. Si on rencontrait ici des gens disposés à vêtir le prochain, comme on en trouve de prêts à lui fournir des montures !... — Oui, et à cent pas plus loin nous en trouverions d'autres qui nous dépouilleraient, et qui vous battraient, vous, parce que vous voudriez les battre. — Hé bien ! ce serait le pis-aller. Mais je souffre de te voir le derrière au vent, et moi les épaules nues : comment entrer dans une ville, fagottés de cette manière ? »

Le pêcheur revient ; il fend vigoureusement l'onde qui s'oppose en vain à ses efforts ; il remonte, il arrive, il s'arrête : « Allons, dit Trufaldin, des habits dans le fond de la

barque! il y a de la diablerie là dessous. — Il n'y a rien que de très-simple, répondit en souriant le pêcheur, ce sont des habits dont mon maître se couvre pour se garantir du froid quand il va à la pêche. — Veux-tu nous les prêter? reprit Mendoce. — Bien volontiers, mes bons seigneurs : ils sont grossiers, mais propres. »

Mendoce et Trufaldin font leur toilette en descendant rapidement la rivière : ils passent devant l'écurie où Mendoce était entré. « Mon ami, dis-moi pourquoi cette écurie est ainsi isolée? — Je l'ignore, mon bon seigneur. — A qui appartient-elle? — Je l'ignore. — Par quelles gens est-elle fréquentée? — Je l'ignore. — Hé, que diable, tu ignores tout! — C'est que je suis pêcheur, et que je ne m'occupe que de mon métier. — Cette écurie ne dépendrait-elle

pas de cette jolie habitation que je vois là-bas ? — Oh ! non ; cette maison est celle de mon maître. — Diable ! il est donc riche, ton maître ? — Il est du moins fort aisé. — Et sait-il que tu nous mènes à Quinto ? — Non, il est à Ampesta ; mais, en passant, je préviendrai sa fille. — Il a une fille ! — La plus jolie du canton. — Ah ! oui, oui, il faut prévenir sa fille : je veux la saluer, la remercier, la..... — Hé, monsieur, lui dit tout bas Trufaldin, ce sera encore quelque coupe-gorge que cette maison-là. — C'est le pis-aller, mais je ne passerai pas sans aller voir la jolie fille. — Oh ! quel homme ! quel homme ! » Et le pêcheur, qui prêtant l'oreille, entendait tout, ou à peu près, souriait, penché sur ses avirons.

On arrive devant la maison rustique. Rien que de très-simple, et en

même temps rien de gai, de propre comme cela. Mendoce, qui ne perdait pas la maison de vue, depuis qu'il savait qu'elle était l'asile de la beauté, Mendoce, en approchant, avait remarqué une femme qui, de temps en temps, entrebâillait la porte, regardait sur la rivière, et se renfermait, pour recommencer le même manége un moment après. Il semble, disait à part Mendoce, qu'elle attend un amant que favorise l'absence du père: quel qu'il soit, je le supplanterai.

Il n'attend pas que la barque soit tirée et attachée à terre; il franchit, avec la légèreté d'un oiseau, l'intervalle qui le sépare du bord. Il est dans la maison, et Trufaldin n'est pas encore levé de son siége. Une fille âgée de vingt-quatre ans à peu près, un peu marquée de la petite vérole, que les Arabes venaient de nous communiquer, et cependant

fraîche comme la rose, piquante comme toutes les brunes, vive comme elles, la jolie fille se lève, et demande modestement au chevalier à quoi elle peut lui être bonne. « A tout, signora, à tout. » Et il tourne le compliment le plus agréable, le plus spirituel, et la jolie fille baisse les yeux, et elle rougit, et elle fait une révérence qui n'est pas gauche du tout, et elle se remet sur sa chaise, et Mendoce, assis déjà auprès d'elle sans y être engagé, sans même qu'on lui ait répondu un mot, Mendoce continuait à la faire rougir, à lui faire baisser les yeux, et quelquefois la jolie brune les relevait tout à coup, regardait Mendoce, et se pinçait les lèvres pour ne pas rire.

Oh! disait en lui-même le jeune homme, à qui tant de succès avaient donné la plus haute idée de son mérite, elle rougit parce qu'elle a de la

pudeur, elle baisse les yeux parce qu'elle ne juge pas à propos de m'y laisser lire encore, et elle sourit à mes saillies parce qu'elle en sent le mérite. L'esprit et la gaîté paraissent propres au climat, ou du moins aux individus qui habitent cette maison. J'ai vu aussi notre pêcheur sourire toujours à propos, et son langage n'est pas aussi grossier que celui des gens de cette espèce.

Trufaldin entre, en se traînant lourdement. Il fait à peine attention à la jolie brune, et il commence une inspection exacte de la maison. Chambres, cabinets, armoires, il ouvre tout : « Que fais-tu là ? — Je m'assure s'il n'y a pas des hommes cachés ici. — Insolent ! — Comme il vous plaira : des injures font moins de mal que des coups : je me moque des unes, et je suis bien aise de me garantir des autres. — Tu manques

de respect à madame. — Bah! vous lui en manquerez bien davantage, si elle vous laisse faire; rappelez-vous seulement que partout où vous avez trouvé une jolie femme, il vous est arrivé une catastrophe. Votre métier est de faire l'amour; mon devoir est de prévenir les accidents : faisons chacun notre affaire. Dites de jolies choses; faites-en si vous pouvez; moi, je poursuis mon examen des lieux. »

Mendoce se lève pour châtier Trufaldin; la jolie brune le retient, lui proteste que les propos de l'écuyer ne l'empêchent pas de rendre justice au mérite du maître, et elle pense qu'on peut pardonner bien des choses à un vieux domestique. « Tenez, tenez, dit Trufaldin en jetant un gros paquet au milieu de la chambre, j'avais tort, n'est-ce pas, d'avoir mauvaise opinion de cette de-

meure? Voilà vos habits et les miens que j'avais liés dans une serpillière, lorsque vous vous disposiez à partir de chez la petite veuve pour la tour du Nord. Le paquet y était resté, oublié par vous qui vous battiez, et par moi qui me sauvais. Qui diable l'a apporté ici? Des voleurs qui sont entrés chez la petite après notre départ, et qui établissent leur magasin dans cette maison. »

La preuve jetée sur le plancher était d'une certaine évidence; Mendoce prit le ton sérieux et fixa la jolie brune. Loin de paraître embarrassée, elle sourit avec plus de grâce que jamais, et raconta qu'un cavalier fort bien monté était passé, il y avait environ une heure; qu'il portait devant lui ce paquet qui l'embarrassait, et qu'il l'avait priée de le garder jusqu'à son retour : « Monté sur un cheval pie! reprit Trufaldin? —

Précisément, répondit la jolie brune. — C'est le coquin qui m'a volé mon âne; il fait sans doute une tournée générale; mais d'après le proverbe : *On prend son bien où on le trouve;* permettez que nous reprenions nos habits, dont nous avons le plus grand besoin, et que nous partions pour Quinto avant le retour de ce drôle-là, avec qui vous vous arrangerez, madame, comme bon vous semblera. »

La jolie brune se plaignit alors amèrement d'un incident dont elle n'avait pu prévoir les conséquences et qui allait la perdre dans l'estime d'un jeune seigneur qui ne l'aurait jugée que sur les apparences. Elle ajouta qu'il était permis sans doute de reprendre son bien, que l'air de Mendoce ne lui permettait pas de douter de l'assertion de son écuyer; mais qu'une femme seule avec un

valet sexagénaire, ne pouvait rester exposée aux outrages du brigand, qui devait repasser dans le jour : « Mon père est à Ampesta, dit-elle ; ce que je peux faire de mieux, c'est de l'aller joindre, et si je ne craignais pas d'être incommode, ajouta-t-elle en regardant Mendoce (comme vous a peut-être regardé quelquefois femme qui était bien aise de vous plaire, si pourtant, lecteur, vous en valez un peu la peine), je vous proposerais, continua la jolie brune, de me permettre de vous accompagner. — Vous, incommode, signora, vous, demander comme une grâce la plus précieuse faveur que vous puissiez m'accorder! Ma hache, mon bras, mon sang, mon cœur, tout est à vous. — J'accepte votre secours, seigneur; pour votre cœur..............
— Hé bien! mon cœur?....... — Je ne sais pas si l'offre doit me flatter,

— Que puis-je vous offrir davantage? — Je ne suis pas faite pour être votre femme, et je suis trop fière pour être votre maîtresse. — Voilà qui s'appelle parler, interrompit Trufaldin; vous ne seriez pas dans tous ces embarras, si vous eussiez toujours rencontré des femmes comme madame, en supposant toutefois qu'elle ne vous tienne pas la dragée haute, pour vous faire sauter après. — Faquin! — Faquin...... c'est répondre à des choses par des mots. »

« Pédrillo, dit la jolie brune au bon pêcheur, aussi tranquillement que si elle n'eût rien entendu, apprêtez la barque couverte, portez-y ce que nous avons de meilleur, appelez un aide, et partons. »

Pédrillo obéissait aux ordres de sa maîtresse, et Mendoce faisait des efforts incroyables pour imposer silence à Trufaldin. Il était plus aisé

de l'assommer que de le faire taire, et Mendoce n'était pas encore assez amoureux pour en venir à une pareille extrémité. Il prit le parti de laisser gronder le bavard, et il causa avec la jolie brune, pour détourner son attention. Les réparties étaient vives, spirituelles; Mendoce ne concevait pas que la fille d'un pêcheur pût s'énoncer ainsi. Il était quelquefois tenté de penser comme Trufaldin, et de la prendre pour une aventurière; mais après tout, si cette jolie femme n'était qu'une friponne, que devait-elle gagner en s'éloignant de ceux qui pouvaient l'appuyer par la force, et pourquoi quitter sa maison pour faire tomber dans le piége ailleurs un homme qui n'avait que peu de chose à perdre, et qui paraissait lui inspirer déjà une sorte d'intérêt?

Mendoce se promenait par la cham-

bre, en réfléchissant à tout cela, quand on l'avertit que la barque était prête. Il passa avec Trufaldin dans la chambre voisine; ils ouvrirent leur paquet, et s'habillèrent plus convenablement. Mendoce mit dans son costume une recherche qui annonçait le désir de plaire; il rentra dans la chambre où ils avaient laissé la jolie brune, et il la trouva vêtue, d'une manière aussi éloignée de son état que propre à relever sa beauté. Mendoce resta interdit devant elle; la jolie brune lui lança encore un de ces regards qui font naître l'amour, ou qui le portent jusqu'au délire; elle lui sourit sans baisser les yeux, lui montra les plus belles dents du monde, et lui dit : « Ici je suis la fille d'un pêcheur; à Quinto et ailleurs je suis l'unique héritière d'un homme aisé : l'extérieur est ce qui frappe d'abord les yeux, et pourquoi

ne pas donner de soi une certaine opinion, quand on le peut sans déranger ses affaires? »

Elle présente la main à Mendoce avec cette grâce, cette aisance qu'on n'acquiert que dans le plus grand monde, et que le jeune chevalier ne manque pas d'attribuer à une éducation soignée. Trufaldin lui-même ouvrait de grands yeux, se repentait presque de l'indiscrétion de ses propos : ce n'était rien encore.

On monte sur un bateau, au milieu duquel s'élève une chambre; on entre dans cette chambre, on la trouve décorée de ce qu'avait de plus recherché le luxe de ce temps : partout la commodité se trouvait alliée à la richesse. « Quel pêcheur que ce pêcheur-là, disait Mendoce! C'est quelque prince maure qui s'est réfugié dans ce canton. — Que je suis bête, disait de son côté Trufaldin,

d'avoir tenu des propos à cette femme! s'il lui prenait fantaisie de me faire jeter à l'eau pour me punir! — C'est le pis-aller lui répondit Mendoce. — C'est le pis-aller, c'est le pis-aller.... Respect à part, seigneur, allez-vous faire lanlaire, avec vos pis-aller. »

La jolie brune, la princesse maure, ou telle autre que vous connaissez bien, et que vous ne devinez pas, était couchée sur une chaise longue et brodait. Mendoce observait ses doigts, et se disait : « Jamais cette femme-là n'a été à la pêche : cette peau d'une blancheur, d'un moelleux!..... Diable l'emporte! si je me doute qui elle peut être; mais quelle qu'elle soit, il ne faut pas qu'elle m'échappe; cette conquête manque à ma gloire, et je la crois disposée à orner mon front d'un myrte de plus. »

Il prend un pliant, et s'assied près d'elle; il attaque, on se défend : ce n'est plus la modestie d'une petite bourgeoise qui combat le plaisir, c'est une femme qui parle un langage analogue à ses habits, qui persiffle avec finesse, qui rit d'un soupir, qui prévient le découragement par un mot, et qui d'un mot arrête l'indiscret qui va s'égarer. Mendoce s'est joué de toutes les femmes; celle-ci le joue à son tour; il s'étonne de plus en plus, la difficulté ajoute au désir, la tête s'embrâse, pour la première fois le cœur est effleuré; il devient timide, et la jolie brune lui dit avec un sourire enchanteur : « Je conçois en effet qu'une femme jolie, spirituelle, aimable et aimante, pourra tout faire de vous. — Ordonnez, madame, ordonnez. — Je ne suis pas la femme que je viens de dépeindre. — Vous les surpassez toutes. »

On arrive sous le pont de Quinto : « Appelez Pédrillo, dit la jolie brune à Mendoce. » Le vieux domestique paraît, et elle continue : « Pédrillo, je n'arrêterai pas à la ville, ce jeune seigneur n'y serait pas bien; on le recevra convenablement où vous savez : descendez jusque là. »

Pédrillo sort avec une inclination respectueuse, reprend ses avirons, et on recommence à voguer. Mendoce recommence propos galants et tendres, et, chose remarquable, il ne se répète pas, parce qu'il parle d'après son cœur. La jolie brune répond des mots, mais des mots heureux. Mendoce brûle de la traiter à sa manière accoutumée, et de finir un cérémonial qui ne le conduit à rien. La jolie brune le devine, et un regard sévère calme ou contient au moins l'effervescence du jeune homme. Il ne se reconnaît plus.

Le bateau s'arrête. La jolie brune sort; Mendoce se précipite pour lui offrir la main : il la conduit à une maison apparente située sur le bord de la rivière. On entre, on ne rencontre personne; la jolie brune parcourt les appartements aussi librement que si elle eût été chez elle. Un domestique se présente enfin, un second, un troisième : « Ah! signora, dit le premier, que votre cousin sera fâché de ne s'être pas trouvé ici pour vous recevoir. — J'en suis fâché moi-même, mais je serai plus heureuse une autre fois. Cependant, Alvaro, il faut me traiter, moi et mes compagnons de voyage. — Comment donc, madame, avec un sensible plaisir : vous dînerez sans doute? — Et de grand appétit, n'est-il pas vrai, chevalier? — Nous n'avons que peu de chose à vous offrir, mais du moins vous n'atten-

drez pas ; » et les domestiques sortent en souriant.

« Que diable! disait Mendoce, le rire est donc une maladie particulière à cette famille et à ceux qui la servent, car enfin, loin d'être ridicule, je suis au contraire.... » Il est interrompu, dans ses réflexions satisfaisantes, par les deux domestiques qui apportent une table toute servie et chargée des mets les plus délicats : « Comment recevez-vous donc, s'écria Mendoce, ceux que vous attendez ? Votre cousin, madame, est donc un seigneur de la plus haute distinction ? — Mon cousin est un pêcheur. — Cela n'est pas croyable. — Je vois ce que c'est, reprit Trufaldin ; ce sont des pêcheurs comme était pasteur Abraham, qui couvrait toute la Mésopotamie de ses troupeaux et de ses serviteurs. — Précisément, » répondit la jolie brune ; et elle sourit encore.

Elle fit placer Mendoce vis à vis d'elle; sa belle main lui servait ce qu'il y avait de mieux, et lui versait les vins les plus recherchés. Rassurées en apparence par une distance convenable, elle répondait plus directement aux choses tendres qu'il lui adressait; elle ne dissimulait plus le plaisir qu'elle se promettait à voyager quelques jours avec lui, et Trufaldin, qui ne parlait jamais à table, disait en lui-même : « Encore une de prise. » Jusque là Mendoce n'avait pas eu la peine de désirer, et il sentit ce que le désir a de charmes. Son ivresse était au comble, il le croyait du moins, quand la jolie brune demanda un tuorbe. Elle en joua, elle chanta avec une délicatesse, un goût, une précision dont Mendoce avait à peine l'idée. Il se jeta à ses genoux; il la conjura de ne pas se cacher davantage, de lui faire connaître celle qui était digne de son

amour, de son respect, de sa main. Il se nomma lui-même pour lui prouver qu'il pouvait élever ses vœux jusqu'à elle. Il embrassait ses genoux, il baisait ses mains, il les baisait encore, et dans ce trouble, dans cet aimable désordre de sens, rien n'échappait à l'aimable fripon. Il remarquait l'œil humide, la rougeur de la volupté, un sein agité qui semblait vouloir s'échapper du corset, et, toujours suppliant, toujours soumis, il devenait actif, entreprenant même....... La jolie brune lui saisit les deux mains, l'embrassa sur la joue, et lui dit : « Je ne vous ai pas caché l'impression que vous avez faite sur moi, je me la reprocherais si vous ne m'aimiez pas et souvenez-vous qu'on ne cherche pas à déshonorer l'objet qu'on aime : levez-vous, reprenez votre place, et voyons comment vous chantez. »

Mendoce obéit sans résistance, sans murmure; il chante, et fort mal; la jolie brune rit; il se déconcerte et chante plus mal encore; elle rit plus fort; il se pique, l'amour-propre blessé l'occupe seul, ses sens s'appaisent, il se remet, il chante, il chante bien, très-bien, à merveille; Trufaldin, qui a dîné, prend sa partie, et fait ronfler sa basse-taille, le tuorbe s'unit aux voix, et la voix de la jolie brune au tuorbe. Au moment où on n'est pas rassassié de plaisir, mais où il va diminuer, Alvaro entre avec une guitare; il pince une sarabande; Mendoce prend la jolie brune, et elle danse comme elle chante, comme elle parle, comme elle fait tout.

De la danse on revient à la musique, de la musique on repasse à la danse, on dit de jolis riens, on joue à mille jeux; on n'est que deux, et

on se suffit tellement que l'appartement est éclairé avant qu'on ait pensé qu'il est nuit.

« Quelle folie! s'écrie la jolie brune. Des voyageurs perdre ainsi une après-dîner. — Elle ne l'est pas pour moi, madame. — Ni pour moi, chevalier, sous un certain rapport; mais enfin nous pouvions coucher à Sastago. —Nous y déjeunerons demain. — Vous faites tout oublier, méchant homme que vous êtes. — Ah! si vous disiez vrai! — Pas d'équivoques, je les déteste; c'est le cachet du faux bel esprit. — Il est certaines choses cependant qu'il faut bien gazer un peu. — N'ayez à exprimer que des sentiments louables et vous direz clairement ce que vous n'avez pas craint de penser : soupez-vous, mon cher ami? — Et beaucoup même, répondit Trufaldin. — Alvaro, faites servir ces messieurs;

moi, je n'ai besoin de rien, et je vais me retirer! — Quoi! sitôt, madame! une nuit entière loin de vous! — Vous me trouverez demain avec plus de plaisir : d'ailleurs, j'ai quelques ordres à donner pour notre voyage. Embrassez-moi, et restez, je vous l'ordonne. »

« En voilà enfin une qui vous mène, dit Trufaldin quand elle fut sortie. Si vous passiez seulement un mois avec elle, elle ferait plus que tous mes sermons et que les tours de votre père. — Mon ami, elle m'étonne, elle me confond; elle prend sur moi un ascendant qui m'humilie : oh! je le vaincrai. — Gardez-vous en bien. — Une femme charmante qui m'aime, qui me le dit, me traiterait comme un écolier! — Elle vous a jugé, seigneur, et elle voit que le seul moyen de vous fixer est de vous refuser tout. — Elle chan-

gera de langage dans quelques jours. — Qui vous l'a dit? — elle est femme. — Et par conséquent fière, adroite, et très-capable de déjouer vos petites ruses. — Mais enfin, qui est-elle? — Elle vous l'a dit. — Imbécille, tu vas croire que c'est la fille d'un pêcheur! Tu ne vois pas qu'elle ne parle jamais de ses parents, sans rire: c'est une grande dame qui se cache; et quels peuvent être ses motifs? elle ne me cherchait pas, puisque nous l'avons trouvée chez elle: il y a là-dessous quelque mystère qui m'échappe, et cela est piquant, diabolique. Allons, mange, gourmand, au lieu de me répondre. — C'est ce que je peux faire de mieux, puisque vous parlez pour vous et pour moi. »

Mendoce ne mangeait pas, malgré les soins attentifs de monsieur Alvaro, qui chargeait ses assiettes, et

les desservait pleines. Il se levait, il marchait à grands pas, il se frappait le front, il s'asseyait, il se relevait encore. Trufaldin s'endormait, les coudes sur la table, et Alvaro, ennuyé du manége de Mendoce, lui proposa enfin d'aller se coucher. Mendoce le suivit sans répondre, trouva une belle chambre, un bon feu, et deux excellents lits. Il demanda à Alvaro, d'un petit air assez indifférent, où était l'appartement de madame : « Seigneur, elle m'a défendu de vous le dire. — Et pourquoi cela? — Pour vous mettre dans l'impossibilité de rien tenter qui vous brouille avec elle. — Voilà une femme qui pense à tout : n'importe, tu me le diras, n'est-ce pas? — Non, seigneur. — Un marc d'or? — Mon maître le pêcheur ne me laisse manquer de rien. — Que le diable t'em-

porte! Vas-tu me faire aussi des contes, toi? » Et Mendoce le met dehors par les épaules.

Mendoce se couche, et ne dort pas; c'est la règle. Il passe deux heures à se tourner, à se retourner dans son lit, et jetant tout à coup les couvertures au milieu de la chambre, il se lève dans une espèce de rage d'amour, et s'écrie : *Je la trouverai!*

Trufaldin ronflait à tout faire trembler; Mendoce n'éprouve donc aucune espèce d'opposition. Il sourit en passant son haut-de-chausses; il prend une lampe qui continuait de brûler, il ouvre sa porte, il avance, il enfile un long corridor, il écoute à toutes les serrures, il n'entend rien; il ne voit pas de lumières, il continue de marcher; il va, il vient, il retourne, il saute, il trépigne, il fait tant que sa mèche descend, et

s'éteint au fond de la lampe chargée d'huile.

Le voilà dans les ténèbres, et il rit. L'embarras où il se trouve peut être attribué à d'autres besoins que le besoin d'amour; cette idée lui sourit encore, et il frappe à toutes les portes. Personne ne lui répond, et il appelle, il crie, il écoute, et le plus profond silence règne autour de lui : il cherche à regagner sa chambre. Il tâtonne, les bras étendus en avant, et il croit s'apercevoir qu'il est dans un corridor beaucoup plus large que celui où on l'a logé. Il se flatte qu'il sera entendu dans une autre partie de la maison, il crie à tue-tête, il fait retentir les voûtes d'un bruit prolongé; il entend un long éclat de rire : « C'est-elle, dit-il, ou c'est le diable! » Et il court vers l'endroit d'où le bruit lui semble partir. Il tombe de vingt pieds de haut au

moins, et roule sur un tas de paille; il se relève, il remue tous ses membres : « Allons, dit-il, je ne suis pas blessé; voyons à peu près où je suis. » Il marche avec beaucoup de précaution, il descend de son tas de paille et il se trouve dans l'eau jusqu'à mi-jambes; il lève la tête, et, à la lueur des étoiles, il démêle un bâtiment carré qui ferme de toutes parts une petite cour, au milieu de laquelle est une marre où il est allé se jeter; il sort de l'eau, fait le tour des bâtiments, trouve quelques portes, mais de ces portes telles qu'on en voit aujourd'hui aux prisons, et contre lesquelles il s'use la peau des mains sans en ébranler un clou : «Diable! dit-il, voilà une tentative qui finit d'une manière bien désagréable; n'importe, il faut tirer parti de tout, et un chevalier errant doit dormir sur la paille comme dans le meilleur

lit. » Il remonte sur ses gerbes, en dérange quelques-unes, fait un trou, se glisse dedans, se couvre avec deux ou trois bottes, ferme la paupière en disant : « Dormons, puisqu'il n'est pas possible de faire mieux, demain nous verrons ; » et il dormit en effet d'un profond sommeil.

Il était grand jour lorsqu'il se réveilla. Il sort de son trou, il se regarde, il se tâte, ses jambes sont teintes de l'eau jaunâtre dans laquelle il les a plongées ; ses cheveux bouclés sont pleins de paille, son haut-de-chausses est froissé, taché, perdu. « Impossible de me présenter ainsi devant elle ; et ce coquin de Trufaldin, qui ne pense pas à me chercher, à me tirer d'embarras ! » Et l'instant d'après, pensant à sa grotesque figure, il riait comme un fou.

Il fallait cependant prendre un parti, et il ne savait à quoi se déci-

der. Il entendit enfin un grand bruit dans un des bâtiments qui environnaient la cour. Une porte s'ouvre enfin : il se tapit de nouveau dans son trou, il regarde à travers la gerbée... O douleur! ô désespoir, c'est la jolie brune qui riait des injures de Trufaldin, d'aussi bon cœur que Mendoce avait ri lui-même un moment auparavant ; c'était Trufaldin, qui prétendait qu'on avait attiré son maître dans un coupe-gorge, qui jurait très-énergiquement qu'il prétendait le ravoir ou que le comte d'Aran viendrait brûler la maison, et les fripons qui l'habitaient ; c'étaient Alvaro et ses camarades qui suivaient la jolie brune, et qui riaient comme elle.

Plus on riait et plus Trufaldin jurait. Il protestait que si la dame était seule, il l'étrillerait de la bonne manière ; et les éclats de rire redou-

blaient, et Mendoce s'enfonçait davantage dans son trou ; il eut voulu se cacher dans les entrailles de la terre. Tout à coup il s'élance, il paraît sur le haut des gerbes en s'écriant : « Ma foi, il faudra toujours que je sois vu dans cet équipage ; autant à présent que plus tard ! »

Tous les yeux se tournent sur lui; les rieurs rient de plus belle ; Trufaldin se joint à eux ; Mendoce rit comme les autres ; il a le bon esprit de tourner son aventure en plaisanterie. On ne connaissait alors ni les tables de nuit, ni les meubles utiles qu'elles recèlent ; il composa une histoire sur la nécessité où il avait été de sortir de sa chambre, sur sa lampe éteinte par le vent, et il mentait avec beaucoup de facilité. A mesure qu'il contait, la jolie brune retrouvait son sérieux ; elle prit insensiblement un front, un regard si sé-

vère, que Mendoce, tout déconte-nancé s'embrouilla, se coupa dans sa narration, balbutia, et resta court. « Mon cher ami, lui dit-elle, le mensonge se peint dans votre embarras, dans vos contradictions, et surtout dans un reste de pudeur qui vous empêche de continuer. Souvenez-vous toute votre vie qu'on pardonne une faiblesse à un homme d'honneur, et que l'habitude du mensonge le dégrade à jamais. Je sais, comme vous, ce que vous prétendiez faire : vous venez d'éprouver, et vous éprouverez toujours qu'il n'est aucune faute qui n'entraîne une punition plus ou moins forte. Je me rendrai quand le moment sera venu, et votre triomphe sera pur, parce que mon cœur le partagera, et qu'il ne sera pas suivi des regrets qui accompagnent toujours les moyens indignes d'un homme délicat : allez, suivez Alvaro, il vous

aidera à reparaître dans un état décent.

Mendoce, rouge jusqu'aux yeux, avait écouté la mercuriale, sans penser même à interrompre la charmante prêcheuse. Il suivit Alvaro, sans répondre un mot, fit sa toilette à la hâte, rentra dans la salle commune, se jeta aux pieds de la jolie brune, et allait commencer un discours expiatoire qu'il avait arrangé en s'habillant : «Levez-vous, lui dit-elle en le regardant avec tendresse, et ne parlons plus de rien ; je n'aime pas à me rappeler ce qui ne fait pas honneur à mes amis : déjeunons. »

On déjeuna et on repartit. Mendoce fut embarassé quelques moments; mais deux ou trois saillies agréables de la jolie brune le mirent à son aise. Ces mots heureux : *Je me rendrai quand le moment sera venu*, se retra-

cèrent à sa mémoire ; il redevint tendre, empressé, galant, aimable, il redevint Mendoce.

On vogue une partie du jour; il tire à sa fin et il n'a duré qu'un moment. La jolie brune est à demi-vaincue, sa raison combat encore, mais elle ne cache pas les progrès rapides que la candeur, la docilité de Mendoce ont fait sur son cœur. « Quand viendra le moment! » avait-il répété cent fois. Et des caresses toujours innocentes, mais toujours vives, répondaient à la douce interrogation, et prouvaient égalité d'amour et de désir.

On arriva près de Miquineça, petite ville encore très-éloignée de la mer, mais où la Sègre, qui prend sa source au-dessus du château de Cerdagne, se jette dans l'Ebre. Pédrillo paraît et demande si madame ne verra pas son oncle en passant. « Com-

ment, si je le verrai! il ne me pardonnerait pas de passer ainsi. — Oh! dit Mendoce en riant, est-ce à cet oncle qu'appartient ce vaste parc et ce château situés à mi-côte? — Précisément. — Et c'est sans doute encore un oncle pêcheur? — Précisément. — Ah! ah! ah! ah! tenez, mon aimable amie, vous oubliez à votre tour la leçon que vous m'avez faite. Si je mentais, mon cher Mendoce j'aurais au moins un motif bien louable. — Et lequel? Celui de vous conduire au bonheur par la route la plus douce.»

Mendoce, ivre d'amour, lui présente la main. La jolie brune lui donne deux baisers, s'appuie sur cette main, la presse dans la sienne, et la porte à ses lèvres; Mendoce ne se possède plus, mais on est sorti de la barque. Pédrillo, Trufaldin, un vieillard qui s'avance d'un air gai et

prévenant, tout l'oblige aux plus violents efforts. Il se contient en répétant : « Quand le moment viendra-t-il donc? »

Le vieillard et la jolie brune sont dans les bras l'un de l'autre. « Ah, mon oncle! — Ah, ma nièce! — Que diable, disait Mendoce en les suivant, ce n'est pas là un pêcheur! — Et que vous importe, reprenait Trufaldin, pourvu qu'il nous reçoive bien, et nous fasse faire bonne chère. »

Et en effet, si le goût avait régné au souper de la veille, la profusion et la magnificence distinguaient celui-ci. Le pêcheur avait les manières et le langage de la cour, et Mendoce disait à part lui : « Quand le moment sera venu, elle ne me cachera plus rien ; attendons jusque là, et ne l'indisposons point par des questions auxquelles elle n'a pas jugé à propos de répondre. »

Pendant le repas, on parla beaucoup du père de la jolie brune. Il avait logé chez son frère et il avait appris que l'homme qu'il allait chercher à Ampesta était allé à Urgel, à peu de distance de certain château que nous connaissons tous. La jolie brune rêva quelques instants en apprenant cette nouvelle et elle déclara qu'au lieu de descendre l'Ebre jusqu'à la mer et de faire soixante lieues de trop, elle allait remonter la Sègre jusqu'au fond de la Catalogne : « J'en suis fâchée, ajouta-t-elle avec un soupir, car je perdrai un compagnon de voyage bien intéressant. — C'est moi qui perdrais tout en vous quittant, madame. Je remonterai la Sègre avec vous. — Mais il me semble, chevalier, que votre intention était de vous embarquer à Ampesta pour Bayonne ? — Je ne connaissais pas cette route, madame, et je n'au-

rai qu'un regret en l'abrégeant, ce sera de vous perdre plutôt. » Le fripon ne pensait pas à la quitter, mais la présence d'un oncle donne nécessairement à la conversation le ton de la plus grande réserve. « Mais, reprit cet oncle, vous ne trouverez pas un seul gîte supportable le long de cette rivière. — Oh! mon oncle, j'ai une grande barque; vous savez qu'elle est commode, vous y ferez arranger un cabinet pour le chevalier et son écuyer, et nous y passerons les nuits. — Oh! disait tout bas Mendoce, c'est là que viendra le moment tant attendu. »

Il ne pensait pas qu'il n'était pas dans l'ordre qu'un oncle laissât ainsi voyager sa nièce ; il avait oublié que cette nièce, qui n'avait quitté sa maison que pour éviter le chevalier au cheval pie, pouvait rester chez son oncle, où elle était en sûreté, au lieu

de courir tout une province avec un jeune homme de vingt ans. Peut-être pensait-il que l'amour qu'il lui avait inspiré avait changé ses projets ; et puis, si c'était effectivement une famille de pêcheurs, ce qui pourtant n'était pas vraisemblable, les habitudes de la première éducation pouvaient rendre cet oncle moins difficile sur les convenances. Peut-être aussi Mendoce ne pensa-t-il à rien de tout cela, et n'était-il occupé que de l'idée de l'heureux moment qui le flattait, l'amusait, l'obsédait sans cesse.

On quitta la table le plutôt possible, parce que l'amour aime la liberté, que la présence des grands parents l'enchaîne, et que des amants déjà sûrs l'un de l'autre, préfèrent la solitude à la contrainte. Mendoce se laissa conduire à sa chambre, après avoir rendu une révérence jusqu'à

terre, une de ces révérences qui ne signifieraient rien du tout, sinon qu'on a appris à danser, si un coup d'œil de la plus douce expression ne l'avait accompagnée et n'avait dit : Je suis pour vous, et la révérence pour mon oncle.

La jolie brune dormit, ou ne dormit point. Mendoce, malgré son amour, malgré ses désirs, qu'irritaient les difficultés, Mendoce se dédommagea des fatigues de la nuit précédente; Trufaldin reposa comme un homme qui a parfaitement soupé, et qui n'a pas de soucis : ils dormirent si bien, qu'il fallut les éveiller pour leur dire que la barque était prête, les cabinets et les lits arrangés, qu'on avait embarqué des provisions suffisantes à la longueur du reste du voyage, et que le pêcheur châtelain les attendait pour déjeuner.

La jolie brune causait avec son on-

cle dans une embrâsure de croisée. La porte de la salle était ouverte, Mendoce et Trufaldin entrèrent sans être entendus : « Vous croyez donc, disait l'oncle, que vous le conduirez jusque là ? — Si je le crois, Seigneur, je suis sûre de lui maintenant, et je le conduirais au bout de l'Univers. — Et avec vous, s'écrie Mendoce, je n'y voudrais trouver qu'un autel pour vous jurer un amour exclusif, et une cabane où vous seriez l'objet de mon culte, de mes soins, de mes complaisances ! » L'étourdi ! s'il eut pu se taire, il en eut entendu davantage.

L'oncle et la nièce rirent beaucoup de son exaltation amphigourique ; Mendoce, piqué, dit assez brusquement à l'oncle, que l'hommage d'un cœur tel que le sien n'avait rien de ridicule et pouvait être même considéré comme honorable. L'oncle ré-

pondit avec aménité que sa nièce ne méritait pas cet honneur insigne et qu'elle serait trop heureuse que le seigneur Mendoce persistât dans de semblables sentimens. La nièce ajouta modestement qu'elle ne prétendait qu'à fixer près de lui le repos et le bonheur, et Trufaldin finit par un *ainsi soit-il.*

On déjeuna et on ne parla que des agréments du voyage. La chasse, la pèche, tout, hors des habitations, se trouve sur les bords de la Sègre, disait l'oncle. Mendoce ne voulait ni chasse, ni pêche; il pensait au moment promis, et cependant il observa pour la première fois que cet oncle jouait, dans cette affaire, le rôle de complaisant : « Il est bien sûr de sa nièce, se disait-il, ou il est bien commode. Dans le premier cas j'ai tout à perdre, dans le second tout à gagner.

Eh ! je gagnerai tout. Ces patriarches pêcheurs sont de bonnes gens qui ne savent qu'attraper du poisson, et qui ne se doutent pas que leurs parentes puissent se laisser prendre. Que je suis bon, avec mon pêcheur, je le crois tel maintenant, parce que la simplicité de ce métier s'accorde avec mes vues. Cet homme pêcheur, j'en riais en entrant, et malgré moi j'en ris encore. Au surplus, quels que soient les parents de ma compagne, elle est jolie, aimable, aimante, voilà tout ce que j'ai besoin de savoir : que m'importe le reste ? »

On se rembarque en sortant de table ; on trouve le bateau arrangé avec un soin particulier ; on trouve des lignes, des hameçons, des amorces ; on trouve des arcs, des flèches, et deux ou trois couples de chiens courants ; on trouve deux rameurs de

plus ; et ce qui ne flatta pas du tout le jeune homme, on trouva une femme assez laide, destinée a servir la jolie brune : « Ah, diable! dit Mendoce, l'oncle a prévu les accidents. Trufaldin?—Seigneur. — Tu feras ta cour à cette guenon. —Mais elle est affreuse! — Vous faites le difficile, je crois ? cette femme me gêne, il faut m'en débarrasser, ou je vous envoie l'un et l'autre au fond de la Sègre. — Seigneur, je lui ferai ma cour. — Mais d'une manière marquante. — Oh! très-marquante, seigneur. — A la bonne heure, faquin. »

Vous vous doutez bien que depuis le confluent de la Sègre jusqu'à sa source aux Pyrénées, on trouve des villes; Lérida, Agramas, Sobla, sans compter les bourgades, les villages, les hameaux ; mais la jolie brune avait fixé le moment : Mendoce était retenu dans la chambre pendant

qu'on voyait de dehors un endroit habité, et en vérité les fatigues et les soins de l'enchanteresse méritaient bien un dédommagement. Elle avait cherché à inspirer de l'amour, mais on ne joue pas avec son cœur. Le sien était pris ; elle ne pensait plus à se défendre, elle ne prêchait plus, la volupté éteignait tout autre sentiment, et cette femme, qu'elle même avait demandée, sans doute pour ne pas se perdre dans l'esprit de son oncle ou de tel autre, cette femme la gênait autant qu'elle déplaisait à Mendoce.

Bien que vaincue dans tous ses ses sens, Rotrulde avait amené son amant au point de n'oser rien entreprendre. Elle sentait le besoin de céder, mais la dignité du rôle qu'elle avait pris ne lui permettait pas d'encourager l'amour qu'elle avait constamment arrêté. Elle voyait avec un plaisir indicible la grosse et laide

Inès écouter les sornettes de Trufaldin, les premières très-probablement qu'on lui eût contées de sa vie. Elle laissait parler Mendoce, elle lui répondait avec l'accent de la volupté, elle l'attirait par mille riens séduisants, car enfin la plus belle défense a des bornes en amour comme en guerre, et, après plusieurs combats glorieux, il faut bien se résoudre à être vaincu. La jolie brune était d'autant plus à plaindre, qu'elle savait que sa défaite ne lui laisserait que le regret d'avoir cédé; mais raisonne-t-on avec son cœur et avec le plaisir?

Les bois qui bordaient la rivière cachaient déjà les rayons mourants du soleil. Trufaldin, assis avec Inès à la proue du petit bâtiment, profitait de l'obscurité naissante et voulait s'assurer au moins si quelques charmes cachés le dédommageraient des traits irréguliers et ignobles qui lui avaient

blessé la vue. Inès, facile comme toutes les laides qui sentent qu'elles ont tout à gagner quand elles montrent autre chose que le visage, Inès ne s'opposait que faiblement aux entreprises de l'écuyer ; l'écuyer s'assurait que ce qu'il ne voyait pas valait bien la peine d'être vu , et il continuait par goût les marques de courtoisie qu'il n'avait accordées que par obéissance.

La jolie brune, de son côté, était réduit au point de ne pouvoir même plus se faire un mérite de sa condescendance; cependant l'amour-propre ne perd jamais ses droits sur ce sexe charmant, et elle voulut au moins se rendre dans les formes : « Incapable, disait-elle, de céder uniquement à vos sens, j'ai prétendu vous étudier et vous connaître. Je vous ai déclaré que je n'étais pas faite pour être votre femme et que j'avais trop de fierté pour être

votre maîtresse ; mais, je le sens, mon ami, on ne s'avilit point en partageant des transports qu'on a fait naître. J'aime à me flatter que les vôtres seront toujours durables, je vous ai promis de fixer le moment ; le voilà, cher Mendoce, soyez heureux. »

Mendoce, au comble de ses vœux, justifia la faiblesse de sa belle par les hauts faits qui pouvaient seuls la forcer à s'applaudir du sacrifice que la pudeur faisait à l'amour.

Toujours nouveau, le chevalier effaçait jusqu'à la trace des scrupules qu'on lui opposait quand on retrouvait la parole : « Ah! malheur, disait la jolie brune, malheur à qui t'a connu pour te perdre!—Nous sommes inséparables, répondait Mendoce. —Oui, en ce moment ; mais... .... un désert et ton cœur. — Tu l'embellirais pour moi : ma vie s'écoulerait dans une ivresse continuelle.

—Tu le crois! —Je te le jure ; mais de grâce, femme unique, femme vraiment enchanteresse, de grâce, apprends-moi au moins ton nom. —Hélas! mon ami, je ne suis que Rotrulde.»

Mendoce n'était pas plus avancé, pour savoir que sa maîtresse s'appelait Rotrulde; mais le lecteur y gagne au moins d'être au courant de l'action. Il ne peut avoir oublié cette Rotrulde qui eut des bontés pour Cerdagne au château d'Aran, qui fut chassée par la trop clairvoyante comtesse et recueillie par le galant et sensible père de Séraphine.

Avant que Cerdagne partît avec ses hommes d'armes, pour aller à la recherche de son gendre, il avait pensé qu'avec un homme de ce caractère, les moyens doux pouvaient être les plus sûrs. Il connaissait les agréments de Rotrulde; elle était pro-

pre à jouer toutes sortes de rôles, et il ne doutait pas qu'elle ne remplît très-bien celui qu'il lui destinait, quand il lui aurait donné quelques instructions. La petite vérole, qu'elle venait d'avoir assez légèrement, avait changé ses traits, sans les gâter, et devait la rendre méconnaissable à Trufaldin, avec qui elle avait vécu au château d'Aran : d'ailleurs, à la moindre marque d'étonnement de monsieur l'écuyer, elle devait le mettre dans la confidence, et la lettre qu'il avait écrite au père de Mendoce ne permettait pas de de douter sa fidélité. Guzman, le plus beau et le plus adroit des pages de Cerdagne, devait accompagner et seconder Rotrulde. Inès, grosse fille de basse-cour, devait lui rendre les petits services dont une femme a toujours besoin ; quelques domestiques intelligents et sûrs avaient l'ordre de suivre

aveuglément ses ordres ; de l'or, fourni avec prodigalité, devait aplanir les obstacles. Il était enjoint à la jolie brune de plaire à Mendoce, de le séduire par toutes sortes de moyens, de lui promettre tout pour se l'attacher et s'en faire suivre, de le ramener chez Cerdagne, conduit par le désir et l'espérance ; mais il était expressément défendu à Rotrulde de lui rien accorder, de peur que l'inconstance naturelle au jeune homme ne lui fît tourner ses pas d'un autre côté : vous avez vu comment elle a suivi cette dernière partie de ses instructions.

L'expérience de Cerdagne ne lui permettait pas de rien oublier. Il avait donné à Rotrulde des lettres pour tous les seigneurs sur les terres desquels elle pourrait passer. Il leur dépeignait le jeune homme, l'intérêt qu'il avait à le rendre à sa famille ; il

leur demandait assistance et protection pour ses émissaires. Il ne restait qu'une difficulté, c'était de savoir de quel côté tournerait la petite caravane. Il fallait tout donner au hasard et le hasard seconda toutes les tentatives.

D'abord Rotrulde, qui depuis longtemps s'ennuyait au château, se mit à courir les champs, comme un oiseau qui s'échappe de sa cage. L'or de Cerdagne lui permettait de voyager avec agrément, et après avoir parcouru différentes villes, elle s'écria, comme par inspiration, que Mendoce était sans doute à Sarragosse, et qu'il fallait l'aller chercher là. La vérité, c'est qu'elle avait envie de voir la capitale de l'Aragon, et qu'elle ne voulait pas laisser échapper une occasion qui probablement ne se représenterait plus.

Le beau page Guzman, qui avait

droit de conseil, représenta à Rotrulde que ce n'était pas à Sarragosse qu'on trouverait l'aimable fuyard, puisque son père en arrivait et savait, à n'en pas douter, que Mendoce en était parti. Rotrulde répliqua qu'il devait y être revenu, que certain pressentiment le lui disait, et que jamais ses pressentiments ne l'avaient trompée.

Guzman ne croyait point aux pressentiments; mais il savait ce qu'on doit d'égards à une jolie fille, et Rotrulde savait ce qu'une femme doit de complaisance à un joli garçon qui lui sacrifie son devoir; et puis, elle était brune, les négligences très-marquées de Cerdagne lui rendaient certaines complaisances à peu près nécssaires : le page reconnaissant la conduisit à Sarragosse, et pendant les quinze premiers jours de cette

intimité; il l'aurait conduite au bout du monde connu.

Cependant, comme il faut que tout passe, et plus vîte chez les jeunes gens que chez les autres, Guzman représenta, au bout de la quinzaine, que ce n'était pas en s'amusant à Sarragosse qu'on retrouverait le jeune comte. Rotrulde n'avait plus de complaisances nouvelles à offrir; les premières s'effaçaient déjà de la mémoire du page : il fallut partir.

On ne prenait pas la peine de demander son chemin : ils sont tous également bons, quand on ne sait où on va, et qu'il est indifférent de marcher d'un côté ou d'un autre. Rotrulde et Guzman prirent le chemin de Longarès, couchèrent dans cette ville, et le lendemain matin ils suivirent la rivière qui passait devant le château de Gonzalve.

C'était le jour de cette fameuse fête dont je vous ai si longuement entretenu ; la foule commençait à se rassembler, et des espions gagnent toujours à se glisser dans une cohue. Rotrulde détacha le chevalier au cheval pie, qui n'était qu'un domestique de Cerdagne, assez richement vêtu pour jouer un rôle au besoin. Le drôle était insinuant, effronté, et ne manquait pas d'un certain esprit : il se mêla parmi les conviés, passa à l'instant pour l'un d'eux, se fourra partout, écouta tout, causa longtemps avec Mendoce lui-même, interrogea sans affectation Trufaldin, qui répondit, comme tous les sots, avec cet air énigmatique, mystérieux, qui décèle ce qu'ils croient cacher.

Il semble que le personnage que faisait là l'homme au cheval pie ap-

partenait de préférence au beau page; mais Rotrulde avait fait une réflexion fort sage; la figure de Guzman l'aurait fait remarquer, les femmes auraient d'abord chuchotté entre elles; quelque duègne officieuse serait venue ensuite interroger le beau garçon, puis une seconde, puis une troisième : Guzman serait devenu l'objet de l'attention générale, au lieu que l'homme au cheval pie, ni beau ni laid, ni bien ni mal fait, ni grand ni petit, ni gras ni maigre, était de ces gens qui passent et repassent partout, sans qu'on prenne seulement garde à eux.

Pendant que celui-ci jouait l'homme d'importance chez Gonzalve, Rotrulde, Guzman et leurs gens s'étaient retirés dans l'intérieur du bois, avaient tendu leur tente, Inès faisait la cuisine, et on se divertissait en attendant le

retour de l'émissaire. La longueur de son séjour au château ne leur permit pas de douter qu'il ne fût sur la voie de quelque découverte importante, et en effet il les rejoignit au milieu de la nuit, leur conta comment le père avait reconnu le fils, comment le fils s'était sauvé, habillé en ange Gabriel et Trufaldin en diable; comment il avait essayé de courir après eux, lorsque les autres coururent à la Vierge évanouie, et comment le hourvari général l'avait retenu quelque temps dans la foule. Il ajouta qu'il était cependant sûr que Mendoce avait suivi la lisière du bois, parce qu'il avait souvent entendu une voix assez douce se plaindre devant lui, à différentes reprises, des jambes et des bras que Mendoce avait effectivement nus, et que les ronces piquaient sans doute.

A ce récit, on leva le camp, on chargea la tente et les provisions sur un cheval, et on suivit la lisière du bois au petit pas, parce qu'on ne devait employer d'autre arme que la persuasion, et que plusieurs chevaux, galopant aux oreilles de Mendoce, le détermineraient à se jeter dans le bois, où l'obscurité le déroberait à toutes les recherches.

Ils arrivèrent à la vue de la maison de la petite veuve, peu de temps après que les hommes d'armes de Gonzalve et de Cerdagne y furent entrés. Guzman allait y entrer lui-même, parce qu'il était vraisemblable que Mendoce presque nu s'était réfugié dans ce manoir, le premier sur cette route, depuis le château de Saint-Joseph; le beau page approchait du fossé, et arrangeait sa fable d'introduction, lorsqu'un cliquetis d'armes, aussi subit que violent, lui fit

juger que deux partis nombreux se battaient dans la cour avec fureur. Il était à craindre que Mendoce ne fût entre deux bandes de voleurs; et que pouvaient cinq à six domestiques de Cerdagne, que se faire tuer sans fruit, et ajouter l'or de Rotrulde aux dépouilles qu'on se disputait là-bas?

Guzman, très-inquiet, était revenu conter à la jolie brune ce qu'il avait entendu, lui faire part de ses craintes et de ses réflexions. On tint conseil. On décida que Rotrulde s'enfoncerait dans le bois avec les domestiques et les effets les plus précieux; que l'homme au cheval pie changerait sa monture, trop remarquable, contre la meilleure de ses camarades, qu'il resterait avec Guzman, parfaitement monté, à la lisière du bois; qu'ils se replieraient au galop sur leur petite troupe, pour aider à la défense commune, dans le cas où les brigands

tourneraient de leur côté ; que, dans le cas contraire, ils se tiendraient cachés, et descendraient à la maison après le départ de ces gens, auxquels l'éclat qu'ils avaient fait ne permettait pas un long séjour dans ce canton.

Vous vous rappelez comment Trufaldin et la petite veuve se sauvèrent dans la litière. Le chevalier au palefroi pie reconnut aussitôt l'écuyer, et il ne fut plus douteux que Mendoce ne fût dans la maison ; mais était-il mort ou vivant, c'est là ce qui tourmentait les deux observateurs, lorsqu'un jeune homme très-bien mis passa à quatre pas d'eux, à grande course de cheval, et fut aussi, malgré la rapidité de sa marche, reconnu pour l'ange Gabriel.

Guzman s'attacha à ses pas, et le suivit à une certaine distance. Lorsque Mendoce s'arrêtait ou paraissait seulement en avoir l'intention, le

beau page se jetait avec son cheval derrière quelques arbres. Son compagnon était allé rejoindre la troupe, et la faisait marcher, par l'intérieur du bois et dans la direction que suivait Mendoce, aussi vite que le permettaient les difficultés d'une route qui n'était pas battue.

Vous n'avez pas oublié comment Guzman gagna sur le soir la confiance de Mendoce, connut ses projets de voyage, le quitta pour aller prendre la tente de son domestique, et procurer un cheval à Trufaldin, qui en avait un besoin réel. Vous vous doutez bien que Rotrulde et sa suite partirent aussitôt pour prendre, sur les bords de l'Ebre, les arrangements nécessaires ; vous vous doutez bien que le cheval de Trufaldin l'avait jeté bas, tout naturellement parce qu'il était vif, et que le coup de houssine l'avait vigoureusement pi-

qué, qu'il avait galopé dans le chemin qui s'était trouvé devant lui, et qu'enfin il était entré dans la première écurie qui s'était présentée. Mais voici ce que vous ne savez pas.

Rotrulde avait loué cette écurie et la maison d'un riche muletier qui en était à peu de distance, pour deux jours seulement. Il fallait mettre Mendoce et son écuyer à pied, pour les forcer d'entrer dans la maison, et vous concevez maintenant comment Trufaldin, qui ne pouvait marcher, avait trouvé un âne tout à propos, comment cet âne et le cheval de Mendoce leur furent pris lorsqu'ils arrivèrent à l'endroit où le vieux Pédrillo, autre domestique de Cerdagne, faisait semblant de dormir sur le bord de la rivière, déguisé en pêcheur. Il me reste à vous dire que Rotrulde, en s'établissant chez le muletier, avait envoyé les domesti-

ques qui ne devaient pas paraître chez le seigneur dont elle voulait faire son cousin ; que la lettre de Cerdagne, très-connu, très-considéré partout, l'avait fait consentir à ce badinage, dont il s'était amusé toute la nuit, caché tantôt dans un coin, tantôt dans un autre, mais à portée de tout voir ; que la réception favorable de l'oncle avait été arrangée une nuit d'avance et de la même manière ; que l'homme au cheval pie, à qui Mendoce devait en vouloir beaucoup, avait été renvoyé droit au château de Cerdagne ; que la jolie brune se promettait de faire prendre la même route à Guzman quand il reparaîtrait aux environs de la barque, d'abord parce que Mendoce avait fait sur elle une forte impression, que le page ne pouvait être qu'un témoin incommode, et qu'ensuite le jeune chevalier ne manque-

rait pas d'entrer avec lui, sur les chevaux pris, les ânes volés, dans des explications qui ne laisseraient pas d'être embarrassantes, et qu'il était bon de prévenir.

Vous me demanderez maintenant pourquoi Rotrulde se donnait beaucoup de peine pour se procurer des gîtes isolés, au lieu de loger tout simplement dans les villes. Je vous ai prévenu, au commencement de ces mémoires, qu'on ne connaissait pas alors d'auberges en Espagne, et j'ajouterai qu'avant que Rotrulde fût sûre de Mendoce, elle cherchait à le fixer par une sorte de merveilleux qui flatte toujours les jeunes gens; qu'il lui était expressément défendu de rien accorder, et que la première femme facile qu'aurait rencontrée Mendoce, lui aurait fait perdre en un instant le fruit des peines qu'elle s'était données.

Vous allez actuellement me reprocher un développement des plus ordinaires à une aventure qui semblait promettre quelque chose de plus satisfaisant. N'avez-vous jamais vu de tours de cartes qui vous ont étonné, frappé? Vous avez voulu les savoir, et vous avez vu à regret que ce n'était rien du tout : supposez que vous venez de prendre une leçon d'escamotage, et convenez que vous feriez bien un autre carillon, si je ne vous avais donné aucune explication. Au reste, et pour en finir, si celle-ci vous déplaît, arrangez-vous.

Je reviens à Mendoce, que l'attrait du plaisir a fait venir jusqu'ici, que la réalité gouverne encore; qui était joué d'abord, qui est adoré maintenant, qu'on continue de tromper sur l'issue du voyage, qu'on trompe à regret, mais qu'on trompe par obéissance pour un maître exigeant et dif-

ficile qu'on trompe, parce que l'instant où il saura qu'on le conduit au château de Cerdagne sera celui où on le perdra; que quelques jours heureux encore sont considérés comme précieux, et qu'enfin, au château de Cerdagne même, on le verra du moins, si le caprice ou l'inconstance lui donne de ces échappées de tendresse dont une fille tendre profite toujours avec plaisir.

Rotrulde et Mendoce passaient leur temps fort agréablement dans la chambre; Trufaldin s'occupait à la proue avec sa grosse Inès; Pédrillo et les autres rameurs qu'avait donnés l'oncle, et qui étaient aussi des domestiques qui n'avaient pas encore paru devant Mendoce, manœuvraient à la poupe, et ne voyaient rien de ce qui se passait; la journée s'écoula : Trufaldin vit avec peine le

moment de rentrer pour souper, et Rotrulde remarqua avec plaisir qu'il était parfaitement d'accord avec sa grosse. Cependant il n'y avait que deux cabinets et deux lits; l'arrangement était tout simple, mais il n'était pas dans l'ordre que la jolie brune en fît l'observation; Inès n'était pas scrupuleuse, mais elle était bien aise de dérober ses plaisirs à Rotrulde, qui avait sur elle une sorte d'autorité, et dont elle ne soupçonnait pas encore la faiblesse; Trufaldin, trop timide pour proposer publiquement de certaines choses, regardait du coin de l'œil le cabinet le moins élégant, et pensait aux moyens de s'y introduire clandestinement; Mendoce, toujours persuadé qu'il avait affaire à une princesse, se gardait bien de dire un mot qui pût compromettre sa gloire. On mangeait, on buvait,

mais toutes les cervelles travaillaient d'une étrange manière.

Rotrulde fit semblant de s'endormir : cet expédient a souvent été utile aux belles; Inès, de peur, disait-elle de gêner madame, se retira dans son cabinet, et tira scrupuleusement la porte ; Trufaldin sortit en disant qu'il passerait fort bien la nuit à la proue, enveloppé dans un manteau ; Mendoce le suivit en déclarant qu'il comptait la passer de la même manière : les deux amants s'arrangèrent à une certaine distance, et commencèrent à ronfler tous les deux, sans dormir ni l'un ni l'autre.

Mendoce, persuadé que Trufaldin va faire sa nuit d'un seul somme, se se lève en tapinois, rentre dans la chambre, trouve la jolie brune, qui n'avait pas perdu de temps, couchée, ronflant, et ne dormant pas plus que les autres. Il écoute à la porte d'Inès ;

elle ronflait aussi comme une contre-basse. Mendoce ferme soigneusement la porte du cabinet, plus soigneusement celle qui ouvrait sur la proue, non qu'il craignît Trufaldin, mais Pédrillo et ses camarades, qui pouvaient faire à l'oncle prétendu un rapport désavantageux sur sa nièce. En deux tours de mains le fripon est déshabillé, il partage le lit de Rotrulde, qu'il réveille du réveil le plus doux. Elle se plaint de l'imprudence de cette démarche, et il lui ôte l'usage de la voix; elle se récrie sur le tort que Mendoce peut faire à sa réputation, et les derniers mots viennent encore expirer sur ses lèvres; elle se plaignait tant et Mendoce lui coupa si souvent la parole, qu'ils s'endormirent dans les bras l'un de l'autre, mais d'un sommeil véritable et profond.

Trufaldin avait prévu dès le pre-

mier jour comment le dangereux Mendoce finirait avec la jolie brune : il n'avait pas été surpris du tout de le voir sortir de son manteau, rentrer dans la chambre et éteindre la lampe; mais ce qui ne l'arrangeait pas, c'était de passer à la proue une nuit qu'il se promettait d'employer agréablement. Cependant, frapper à la porte était un moyen qui déplairait sûrement à son maître, assez brutal par fois. Il se repentit de ne pas lui avoir confié où il en était avec Inès, et de n'être pas tout uniment rentré avec lui; mais le jeune homme n'aurait pas manqué de rire de cette intrigue, avec sa jolie brune, et la grosse fille lui avait recommandé une extrême circonspection : elle craignait Rotrulde, et surtout le comte de Cerdagne, au point d'avoir gardé à son cher amant le plus profond secret sur l'objet de ce voyage,

secret, à la vérité, fort étranger à leurs plaisirs.

Trufaldin se désolait, assis sur son derrière, les coudes sur ses genoux et le menton dans ses deux mains. Cependant, comme l'amour donne de l'imagination aux plus sots, il pensa à la fin qu'il pourrait se glisser le long de la chambre sur le plat-bord de la barque, frapper doucement à la petite fenêtre d'Inès, entrer par là, coucher avec elle, et ressortir avant le jour.

Ce superbe plan est à peine conçu, que Trufaldin commence à l'exécuter. Il avance, le dos courbé, pour n'être pas vu des rameurs, qui lui envoient d'abord une rosée, ensuite une vraie pluie, et qui le mouillent jusqu'aux os, à mesure qu'il avance, en retirant l'aviron à la fin de chaque coup. Trufaldin se console, parce qu'il va se déshabiller, et puis le pe-

tit homme était tenace comme un autre quand il voulait fortement quelque chose.

Il parvient à cette fenêtre, qu'il croyait le terme de sa marche; il frappe; la prudente Inès, qui l'attendait, veut avant tout s'assurer que ce soit en effet son bien-aimé qui ait frappé; elle entre-bâille son châssis, et, malgré les ténèbres, elle reconnaît Trufaldin ployé en deux, le dos tourné au rivage, et la tête disposée à s'allonger par la croisée. Dans le premier mouvement de sa joie, incapable de réfléchir que Trufaldin ne tenait à rien, elle pousse vivement sa fenêtre, et le jette à l'eau. Saisie d'effroi, elle passe le corps, allonge le bras; Trufaldin, qui ne sait pas nager, et que l'eau qui le suffoque empêche de crier, Trufaldin trouve ce bras; selon l'usage des malheureux qui se noient, il le serre,

il le tire avec force ; Inès, qui se sent entraîner dans la rivière, jette des cris perçants et inutiles : la voilà dans la Sègre, se débattant avec Trufaldin.

A ces cris, les rameurs quittent leurs avirons : ceux qui les avaient déjà quittés pour dormir se réveillent en sursaut ; Rotrulde et Mendoce se réveillent de même : celui-ci fait un paquet de ses habits, les prend sous son bras, et court à la proue. On lui crie de la poupe qu'il y a des gens qui se noient ; il répond, avec présence d'esprit, qu'il les a entendu tomber, et qu'il se déshabille pour aller à leur secours. On lui réplique que cela n'est pas nécessaire, que l'eau est froide, et que d'excellents nageurs sont déjà dans la rivière. Mendoce se r'habille, en se plaignant amèrement que d'autres l'eussent prévenu ; Rotrulde,

qui a tout entendu, et qui croit son intrigue à couvert, passe une robe, fait du feu, rallume la lampe, vient éclairer, et on reconnaît, avec la plus grande surprise, Trufaldin et Inès qu'on venait de repêcher; mais dans quel état, grand Dieu!

Trufaldin est suspendu la tête en bas; il rend l'eau par ses souliers, par son haut-de-chausses, par son pourpoint, par la bouche, par le nez, par les oreilles; il est pâle, il est vert, il est violet. Inès, qui s'était mise en état de le recevoir, était absolument nue; ses gros appas eussent fixé l'attention, sans un nez épaté que la paleur faisait paraître plus gros encore, sans des cheveux roux-foncé qu'elle cachait soigneusement sous son bonnet, et qui brillaient, collés par mèches sur ses épaules et sa poitrine, et enfin, sans un cautère au bras gauche, qui sen-

tait très-fort, parce qu'elle n'avait pas voulu le panser dans la barque pendant le jour, et bien moins encore dans le cabinet, de peur d'être surprise par Trufaldin, à qui la chose pouvait inspirer du dégoût.

Au bout d'un quart-d'heure, cependant, on cessa de craindre pour la vie des amants infortunés, et les éclats de rire succédèrent aux alarmes. Trufaldin, qui avait repris tous ses sens, trouva très-mauvais qu'on insultât à sa disgrâce; il rappela tous ses malheurs, dont aucun, disait-il, n'avait été mérité, et il ajouta, en regardant Mendoce, que ceux qui avaient passé la nuit dans les plaisirs les plus vifs devaient au moins compâtir au sort de ceux qui avaient failli se noyer en cherchant à se procurer la même satisfaction. Mendoce, irrité de cette sortie indiscrète, prit son écuyer aux cheveux, et

allait le renvoyer dans la Sègre ; Rotrulde s'opposa à cet acte de violence, et déclara avec beaucoup de dignité qu'elle ne s'offensait point d'une inculpation qui venait d'un cerveau affecté par le danger, ou du désir méprisable de se venger des ris qu'avait provoqués un accident dont la cause était très-condamnable; et, sans donner le temps à personne de prendre la parole, elle chapitra Inès avec tant de vérité, elle peignit les suites du vice sous des couleurs si vraies, que les domestiques de Cerdagne restèrent convaincus que Trufaldin avait extravagué. Voyant enfin la persuasion dans tous les yeux, Rotrulde ordonna à Inès et à son amant de descendre dans la chambre, et à l'une de s'habiller, et à l'autre de changer d'habit. Inès, qui ne savait rien de ce qu'avait vu son amant, prenait la mercuriale à

la lettre, et pleurait amèrement. Rotrulde sécha ses larmes, en convenant tout simplement de ce qu'elle avait fait, mais en observant que Trufaldin était un sot, qui devait sentir qu'un pareil secret ne se confie jamais qu'à ceux qu'on a intérêt de mettre dans sa confidence, et qui sont intéressés eux-mêmes à se taire, parce qu'ils partagent les mêmes torts ou les mêmes plaisirs. Le résumé de ce discours philosophique fut qu'à l'avenir on ne se gênerait plus; que Rotrulde déclarerait que, pour mettre un terme aux poursuites de l'écuyer, elle ferait coucher Inès avec elle, et que Mendoce prendrait le petit cabinet, dans lequel on étendrait des manteaux pour Trufaldin, qui serait ainsi surveillé de son côté.

Cette déclaration, répandue sans affectation parmi l'équipage, les deux ménages ne pensèrent plus qu'à vivre

de bon accord et à tirer parti du temps. La plus parfaite égalité règne dans l'intérieur de la chambre, à la grande satisfaction d'Inès et de Trufaldin, qui sentirent que le besoin du plaisir rapproche les conditions, et qui se promettaient bien de se dédommager la nuit prochaine des désastres de la précédente.

Depuis que Mendoce était heureux, il avait moins d'empressement à connaître sa jolie brune; il ne la questionnait guère que par pure curiosité, et de loin en loin. On lui faisait des réponses évasives; on l'assurait que dans trois ou quatre jours il n'y aurait plus de secret pour lui, et il se contentait de cela. Mais quand Rotrulde se trouvait seule avec Inès, elle lui recommandait une discrétion absolue, et elle lui montrait les inconvénients du moindre mot hasardé. Inès, à qui tout

était indifférent, pourvu qu'elle couchât avec Trufaldin, promit de se taire, et se tut en effet. La journée se passa ainsi, et Mendoce attendait très-patiemment cette nuit que les autres désiraient avec tant d'ardeur.

Il était à la poupe ; il causait avec les rameurs ; il caressait les chiens courants, dont il déclara qu'il se servirait le lendemain pour procurer des vivres frais à madame, avec qui il sentait déjà qu'il ne pouvait toujours converser. Le jour tirait à sa fin, et l'approche de l'hiver ramenait les oies sauvages. Il en aperçut une troupe qui nageait sur le bord de la rivière, assez escarpé en cet endroit. Il bande un arc, il ajuste une flèche ; il tire, le coup porte juste ; une seconde, une troisième flèche sifflent et frappent : trois oies se débattent dans l'eau ; les autres prennent leur volée. Mendoce, enchanté de son

coup d'essai, découple une paire de chiens, leur montre son gibier, les prend par le cou, et les jette à l'eau. Les chiens courants ne sont pas nageurs par goût; ceux-ci ne faisaient d'efforts que pour regagner la barque. L'impatient Mendoce saisit le gouvernail, et veut se diriger sur ses oies. « Gare la pierre! » lui crie Pédrillo. Mendoce aurait passé dans le feu, et ne regarde seulement pas où est cette pierre. Il met le bateau directement dessus, et une planche du fond s'entr'ouvre. Les rameurs redoublent d'activité pour gagner le bord; on dépasse la pierre, on arrive au rivage. Mendoce ne voit pas que l'eau couvre déjà le plancher de la chambre, que Rotrulde, Inès et Trufaldin en sont sortis effrayés; il n'est occupé qu'à virer et à revirer le bateau pour saisir ses oies; il les tient enfin, il est heureux, et il présente la main

à Rotrulde, qui s'aperçoit, en soupirant, qu'elle ne tient plus la première place dans les pensées de son amant.

L'accident arrivé à la barque, qui n'était rien en lui-même, l'alarmait pourtant singulièrement. On était encore à plusieurs journées du château de Cerdagne, et si elle ne fixait plus Mendoce, qui ne voyait qu'elle, que serait-ce si on continuait le voyage par terre? Elle se repentait intérieurement d'avoir cédé; mais il n'y avait pas à revenir : il ne restait qu'à éviter les dangers qu'elle prévoyait.

Elle fit décharger le bateau pour l'alléger; ensuite elle ordonna qu'on le tirât à terre : on le mit sur le côté, on découvrit la voie d'eau; c'était peu de chose; mais il fallait du bois, du chanvre, du goudron, des outils, et on n'avait rien de tout cela.

On était entré le matin dans la Nogara, autre rivière qui se jette dans

la Sègre, et qui prend sa source dans les terres même du comté de Cerdagne. On avait passé la ville d'Ager, et, selon l'usage établi, on avait retenu dans la chambre Mendoce et Trufaldin. On se trouvait à quelques lieues encore de Pobla ; on n'apercevait que quelques pauvres villages ; Rotrulde ne devait pas craindre d'y trouver de rivales : elle proposa en conséquence à Mendoce d'aller coucher au plus prochain de ces hameaux, pendant que les gens remettraient la barque en état.

La proposition acceptée sans difficulté, Rotrulde, Mendoce, Trufaldin et Inès se mirent en marche, précédés par Pédrillo et deux de ses camarades qui portaient les matelas, les effets précieux, et qui devaient rapporter ce qu'il fallait pour réparer le frêle bâtiment. Rotrulde était appuyée sur le bras de Mendoce, et lui disait les

choses les plus tendres. Inès tenait par la main son Trufaldin, qui ne perdait pas un mot de ce qu'elle lui disait, tandis que le beau chevalier marchait le nez au vent, le carquois sur l'épaule, l'arc à la main, et ne donnait qu'une attention assez légère à ce que lui adressait cette brune qui, deux jours auparavant, lui paraissait si jolie.

On approchait du village, lorsqu'on rencontra un pauvre homme qui se désespérait à côté d'une mule couchée à terre. Le premier mouvement de Mendoce fut de lui donner de l'or, le second, d'apprendre le sujet de cette douleur si vive. Le pauvre homme revenait de Pobla, où il avait chargé sa bête de quatre outres d'excellent vin, qu'il allait vendre à Balaguer. La mule avait fait un faux pas, s'était abattue, et avait crevé deux outres dont le vin s'était ré-

pandu. Le maître, en la relevant avec vivacité, n'avait pas réfléchi que les deux outres qui restaient n'avaient plus de contre-poids ; leur pesanteur avait aussitôt entraîné de l'autre côté la mule, qui les avait encore écrasées, et le pauvre homme se désespérait en voyant son vin former une mare boueuse. Rendu à la gaîté par la munificence de Mendoce, qui lui avait payé deux fois sa charge, il se remit en route en comblant de bénédictions le jeune homme, qui ne s'occupa plus autrement d'un événement qui amena pourtant une aventure bien incroyable et bien vraie, puisque je vous en garantis l'authenticité : nous y viendrons.

Nos voyageurs entrèrent dans la chaumière la plus apparente du hameau. Ils contèrent l'accident arrivé au bateau; ils demandèrent, en échange de quelques doublons, un

asile et les commodités qu'on pourrait leur procurer; le maître et la maîtresse s'empressèrent de les servir, aidèrent Inès à plumer et à apprêter les oies de Mendoce; ils portèrent à souper à Pédrillo et aux deux autres qui travaillaient sur le bord de la rivière; ils se retirèrent ensuite dans leur grange, se couchèrent sur la paille, et laissèrent Mendoce et Rotrulde, Inès et Trufaldin maîtres absolus de leur humble domicile.

Tout s'arrangeait au mieux. On avait fort bien soupé, on avait chanté la chansonnette; l'écuyer et la grosse servante touchaient au moment heureux; Rotrulde prenait à son tour, pour s'assurer une nuit agréable, les peines que Mendoce s'était données avec tant de vivacité lorsqu'il attendait le prix de son ardeur. S'il était moins empressé, il paraissait au

moins très-sensible aux attentions de Rotrulde, et s'il n'avait plus d'amour, il avait sa jeunesse et des désirs.

On était couché, et Mendoce débutait d'une manière assez brillante pour que Rotrulde espérât de le conduire jusqu'au château de Cerdagne, s'il ne se présentait pas quelque minois fripon qui traversât ses desseins, ce qu'elle se promettait bien d'empêcher par tous les moyens qui étaient en son pouvoir. Inès, après avoir tout rangé pour le départ, arrêté au point du jour, Inès, après avoir couvert le feu, éteint la lampe, était allée joindre, dans un réduit voisin, son écuyer, qui l'attendait dans l'état le plus respectable. Elle entre au lit, et Trufaldin, toujours malheureux, l'entend pousser tout à coup les cris les plus violents. Il l'interroge : c'était une colique affreuse, occasionnée probablement par le bain froid et

forcé qu'elle avait pris la veille; le pauvre Trufaldin s'épuisait en raisonnements pour lui prouver que ce n'était qu'une bagatelle à laquelle il ne fallait pas faire attention; il cherchait à arriver à son but, et Inès, qui souffrait horriblement, le repoussait, l'égratignait, mordait son traversin, et continuait de crier à tue-tête.

Mendoce, qui entendait tout, et à qui ce tapage infernal déplaisait beaucoup, et peut-être un peu moins qu'à Rotrulde, Mendoce crie à Trufaldin de rallumer la lampe, de faire chauffer du vin à sa belle, et de s'en aller avec elle dans la grange, si le remède n'opérait pas. Trufaldin, désespéré de tous ces contre-temps, balançait entre la grosse Inès, dont les charmes le retenaient, et un maître qui aimait ses aises au-delà de toute expression, lors toutefois

qu'il pouvait se les procurer. Trufaldin ne bougeait pas, Inès criait toujours, et Mendoce jurait que si ce carillon ne finissait pas, il allait jeter l'amant et l'amante dans la mare où on abreuvait le bétail. Trufaldin, plus poltron qu'amoureux, se lève, cherche le foyer, prend une porte pour une autre, et au lieu d'entrer dans la chambre où étaient couchés Mendoce et Rotrulde, il va chercher dans le poulailler une cheminée qui n'y était pas.

Les poules dormaient, juchées sur leurs bâtons, et une oie, qui peut-être avait aussi la colique, barbottait dans la partie inférieure, et gobait ce qui se présentait. Trufaldin nu tâtonnait, cherchait les allumettes, et l'oie, attirée par l'odeur de certain bijou que l'écuyer ne lavait pas tous les mois, l'oie s'approche en dandinant, allonge le cou, ouvre un grand

bec, et croyant trouver un boyau de volaille, avale d'un trait ce que vous savez bien, capital et accessoires. L'infortuné Trufaldin, effrayé de ce genre d'attaque, couvre de ses hurlements les cris d'Inès. Il court ça et là, ne conçoit rien au poids énorme qui lui pend entre les cuisses : c'était l'oie qui était victime de sa gourmandise, et qui avait avalé un morceau assez fort pour qu'il ne pût pas ressortir aisément. Trufaldin se cognait la tête contre les perches qui servaient de lit aux poules, et les poules, effrayées comme lui, s'envolaient pour tomber à quatre pas contre un mur, contre une porte, contre Trufaldin, qu'elles écorchaient de la tête aux pieds avec leurs ailes, leurs becs et leurs ongles. L'écuyer ne savait pas où il en était; il ignorait à quels ennemis il avait affaire, lorsque le chat de la maison,

qui avait trouvé la porte du poulailler ouverte, et qui s'avançait en tapinois pour surprendre un poulet, lorsque ce malheureux chat, troublé, comme les autres animaux, de ce désordre aussi subit qu'inattendu, et cherchant à s'échapper, veut sauter à travers la porte, rencontre Trufaldin devant lui, et lui enfonce les quatre griffes dans le bas des reins et le gras de la fesse. Trufaldin, à qui les expressions manquent, et que ce dernier supplice pousse à bout, Trufaldin blasphême à faire abîmer la maison. Mendoce, qui ne sait rien de ce qui se passe dans les ténèbres, saute de son lit, prend un gourdin qui était dans la cheminée, et, en cherchant à assommer son écuyer, il renverse, il casse, il brise d'un seul coup toute la poterie du paysan; il rompt une cuisse au gros chien, et le chien, le chat, les poules, Trufal-

din, Inès, tout crie à la fois. Le paysan et sa femme se réveillent enfin, ils s'imaginent qu'on met le feu à leur chaumière, ils entrent; le gourdin de Mendoce leur meurtrit tout le corps, et la masse des cris augmente à un tel point que Rotrulde se lève, et cherche à sortir de la malencontreuse cabane. Un grillon était descendu de la cheminée, et soupait à son tour des miettes qui étaient tombées sur le pavé. Les cris, le tumulte, le sifflement des ailes, le miaulement des chats, les aboiements du chien, tout concourait à faire enfuir dans son trou le timide et gourmand grillon.

Il trotte, il sautille aussi vite que peuvent le porter des pattes élastiques, mais courtes; Rotrulde se rencontre entre le foyer et lui; il se cramponne à sa jambe; elle éprouve une sorte de démangeaison, elle y

porte la main, et le grillon saute à la cuisse ferme, blanchette et dodue : la main monte avec l'insecte, et l'insecte, tout à fait éperdu se réfugie.... il se réfugie......... et au désespoir de s'être enferré dans cette espèce de cul-de-sac, il joue des pattes, et ces pattes inquiètent, tourmentent, désespèrent Rotrulde, qui crie plus haut que tous les autres ensemble.

L'ordre ne pouvait se rétablir qu'autant que Mendoce, qui seul avait toute sa tête, voudrait prendre la peine de débrouiller ce chaos. Il finit par où il aurait dû commencer ; il rallume la lampe, il fait beaucoup, mais beaucoup de politesses aux paysans qu'il a éreintés ; il donne encore quelqu'argent, les renvoie dans leur grange, et le gros chien les suit sur trois pattes, et le chat suit le chien, et les poules s'envolent dans la cour. Rotrulde avait introduit un doigt

avec dextérité, elle était parvenue à écraser l'insecte contre une des parois du charmant réduit, et elle s'était recouchée. Enfin le calme commençait à se rétablir; il n'y avait plus que Trufaldin et Inès qui criassent.

Mendoce, dont la colère était dissipée, examine son écuyer par tous les bouts, et rit pendant un quart-d'heure en voyant l'oie, aussi gênée au moins que Trufaldin. Prenant enfin pitié des tourments du pauvre diable, il tire la volaille par les pattes, la volaille ne peut rien rendre, et Trufaldin suit tous les mouvements de Mendoce, en criant qu'il va lui arracher...... A ce cri, terrifiant pour une femme, Inès oublie ses douleurs, elle cherche son petit couteau, et le jette à Trufaldin, en lui disant : « Surtout, mon ami, coupe-lui le cou bien long. »

Il n'était pas nécessaire de faire

cette recommandation à Trufaldin, qui tremblait quand il courait risque de perdre seulement un cheveu. Il décapite l'oie contre les épaules, se débarrasse du cou avec adresse, et essuie de la part de Mendoce, sur les dangers de l'incontinence, un long discours imité de son propre sermon. Trufaldin trouvait la morale déplacée : il observait en grondant et en repassant son haut-de-chausses, de peur d'un nouvel accident, il observait que le très-incontinent Mendoce n'avait jamais été jeté à l'eau, et n'avait pas trouvé d'oies qui lui eussent gobé........... Il ralluma le feu en jurant une guerre à mort à toutes les oies qu'il rencontrerait. Le vin chaud guérit radicalement la grosse Inès, et personne ne pensant plus ni à dormir, ni à autre chose, on s'habilla, on déjeuna, et lorsque le jour commença à poindre, on se mit en

marche pour regagner la barque, qui devait être en état de voguer.

On n'était plus qu'à quelques toises de l'endroit où on avait rencontré, la veille, le pauvre diable qui avait vu la terre couverte de son vin. La petite mare qu'il avait formée paraissait tarie, et on apercevait autour une douzaine de grosses boules grises sur lesquelles on s'épuisait en raisonnements. On approche, on reconnait des oies sauvages, tout-à-fait privées du mouvement. Trufaldin, qui ne peut se procurer le petit plaisir de les tuer, se promet au moins celui de régaler les rameurs. Il prend deux ou trois lanières, il attache les oies par les pattes, se fait du tout une superbe ceinture qu'il lie fortement autour de ses reins, et, enchanté d'une victoire qui ne lui a coûté que la peine de se baisser et de prendre, il marche en avant, em-

pressé de se montrer à Pédrillo et aux autres dans ce brillant équipage.

Il était à cent pas d'Inès, de Rotrulde et de Mendoce, quand il crut s'apercevoir qu'une de ses oies avait fait quelques mouvements. Il tire de sa poche le petit couteau d'Inès, et se dispose à la décoller, lorsqu'une autre remue sensiblement; il quitte la première pour s'attacher à celle-là, une seconde, une troisième battent des ailes; il se trouble, il ferme les yeux, que menacent les bouts des plumes, et il sent tout en mouvement autour de lui, il appelle Mendoce à son secours, son cri effraie toutes les oies, il éprouve une secousse violente, et se sent enlever de terre.

Il est porté à vingt, trente, quarante pieds de haut, avant que Mendoce soit arrivé au lieu où avait commencé l'ascension : le jeune

homme voit son écuyer partir pour la voûte azurée, ou pour la mer glaciale. Il ne doute pas que le bonhomme ne soit perdu sans ressource, et il veut lui donner une dernière preuve de son attachement, en tuant au moins une de ses ennemies. Il ajuste la flèche; il tire au hasard d'enfiler Trufaldin; Inès, à genoux, prie le ciel de conduire la flèche, comme il dirigea jadis celle de Tell. Deux oies sont embrochées, elles cessent de voler, et ne font plus qu'un poids qui embarrasse le vol des autres; par un mouvement machinal, le bonhomme en tenait une au cou, de chaque main, les suffoquait sans s'en apercevoir, et, diminuant ainsi la masse des forces, il commença à descendre sans s'en douter, car il n'avait pas encore osé ouvrir les yeux. Mendoce, un peu rassuré, apprêtait une seconde flèche; Inès lui arrêta

le bras, en observant qu'on pouvait employer un moyen moins dangereux. Trufaldin n'avait pas lâché le petit couteau; elle lui crie de couper le cou aux oies à quelque temps l'une de l'autre, et qu'ainsi il descendrait sûrement jusqu'à terre. Il était déjà considérablement descendu; mais Inès, qui n'était pas plus géomètre que Mendoce, ne calculait point le poids de Trufaldin avec les forces de huit oies qui faisaient de vains efforts pour remonter, et elle craignait toujours que ces malheureux oiseaux ne parvinssent à l'enlever de nouveau. Il n'était plus qu'à quinze pieds de terre, lorsqu'il entendit le conseil dix fois répété de couper des cous. Incapable de rien juger dans la frayeur qui le possède, il prend sa lanière pour une oie, il tranche; les oiseaux remontent à tire-d'ailes, et il retombe lourdement

le cul sur l'herbe, assez épaisse pour le garantir des suites de sa chute. Lorsqu'il fut rendu à ses amis, qu'ils eurent constaté qu'il n'avait éprouvé aucun accident, les ris et les plaisanteries recommencèrent, et après qu'on eût bien ri, on chercha comment des oies sauvages avaient fait semblant de dormir pour attraper un pauvre écuyer, dont la figure avait jusqu'alors mis en fuite toutes les oies qu'il avait rencontrées. Trufaldin soutenait gravement qu'il y avait contre lui une conspiration générale de toutes les oies; Mendoce soutenait en riant que des animaux privés de la parole ne peuvent conspirer : « Eh! qui vous a dit qu'elles ne parlent pas? reprit aigrement Trufaldin. Les Germains et les Hibernois sont donc privés de la parole, parce que nous n'entendons pas leur langage, qui ne nous paraît qu'un glous-

sement? Ne distinguez-vous pas dans votre chien les sons généraux qui indiquent la douleur et le plaisir? Eh bien! si vous étiez chien, vous entendriez le reste, comme vous entendez l'espagnol. La sainte Bible ne vous apprend-elle pas que le serpent a parlé à Eve? et si le serpent parle, pourquoi les oies ne parleraient-elles pas aussi? »

Tout cela ne paraissait pas suffisant à Mendoce pour établir que les oies eussent conspiré contre Trufaldin. Leur conduite extraordinaire avait pourtant une cause qui échappait à sa sagacité. Il se perdait en raisonnements qui ne concluaient rien. « Eh bien! m'y voilà, dit tout à coup Rotrulde, et rien n'est aussi simple; les oies se sont posées cette nuit à l'endroit où le muletier a perdu son vin, elles en ont bu en mangeant les insectes que ce vin

obligeait à sortir de terre, elles se sont enivrées, elles se sont endormies, elles se sont réveillées, ou par l'action que leur a communiquée la marche de Trufaldin, ou par la chaleur de son corps, ou parce que l'ivresse était dissipée; elles ont cherché à s'envoler, elles ont emporté le pauvre écuyer, et bien certainement elles n'ont point conspiré contre lui. »

Cette solution réunit tous les suffrages; Trufaldin, sans inquiétude des conspirations qu'il redoutait pour l'avenir, rit enfin avec les autres. Les oies furent l'objet de la conversation et des railleries du jour et du lendemain. Les nuits furent employées à dormir, parce qu'on était fatigué, et l'écuyer, plus dégoûté que jamais de ses essais galants, se retirait à la poupe chaque soir, bien décidé à renoncer à sa grosse, dont

l'approximation lui était constamment fatale. La grosse, loin de renoncer à rien, sentait son appétit piqué par les difficultés; elle obsédait pendant le jour Trufaldin, qui faisait la plus belle défense. Enfin elle le mit au pied du mur, en lui confiant le secret du comte de Cerdagne, et en l'assurant qu'il ne trouverait au château ni rivière pour se noyer, ni oison pour avaler ce dont un homme fait autant de cas que de la vie.

Il y avait du danger sans doute à s'ouvrir ainsi à Trufaldin; s'il était indiscret, il la faisait chasser, elle et Rotrulde; mais Inès n'avait trouvé dans sa vie qu'un seul homme qui lui fît la cour. Il lui avait donné des avant-goûts d'après lesquels elle jugeait de l'ensemble, et une femme en ce cas se résout plus aisément à être mise à la porte, qu'à renoncer à l'objet de ses désirs. Cette confidence

mit Trufaldin au comble de la joie ; il voyait le terme des sottises de son maître, celui de ses voyages et de ses aventures désastreuses ; il avait à se taire un intérêt égal à celui d'Inès et de Rotrulde; il se tut en effet, et promit à sa grosse, en reconnaissance de la bonne nouvelle qu'elle lui apprenait, toutes les joies qu'il pourrait lui procurer.

On arriva à Pallaros, où la Noguera cesse d'être navigable. La jolie brune refusa obstinément d'entrer dans la ville, et le galant Mendoce fut obligé de lui tenir compagnie. Elle dépêcha Pédrillo, pour avoir des nouvelles du père qu'elle s'était donné, et le rusé vieillard revint annoncer que le père était parti pour un château situé à six lieues de là, et il avait dépêché un exprès à Cerdagne, pour lui annoncer l'arrivée de son gendre, pour le lendemain.

Rotrulde représente à Mendoce

que, puisqu'il voulait se cacher dans la Catalogne même, il ne lui refuserait pas de l'accompagner à ce château, où il serait en sûreté et où il verrait la plus belle personne de l'Espagne. A ces derniers mots, Mendoce, déjà fatigué de sa jolie brune, prit feu selon sa coutume. D'ailleurs la proposition de Rotrulde entrait dans son premier plan, qui était d'éviter les villes où il pourrait être reconnu, et de chercher dans les campagnes des aventures agréables. Il était bien aise aussi de voir enfin tomber le voile dont Rotrulde s'était constamment enveloppée : il avait jusqu'alors voyagé à ses frais, et, jaloux de lui marquer sa reconnaissance, il envoya Trufaldin arrêter à Pallaros les litières les plus commodes et les plus belles.

Trufaldin part, il entre à Pallaros; un nouvel accident l'attendait dans

cette ville, où il n'avait jamais mis le pied. Le corrégidor de Pobla était parti pour Urgel. Il devait passer par Pallaros; il y était arrivé de la veille, et il avait raconté à tous les oisifs de la ville, qu'en remontant le cours de la rivière il avait vu, à deux cents pieds de haut pour le moins, un homme qui avait douze douzaines d'ailes tout autour du corps. On se moquait du corrégidor, qui donnait pour preuve les détails les plus minutieux. L'homme volant avait une capeline verte, surmontée d'une plume rouge, un pourpoint noir avec des crevasses jaunes, un haut-de-chausses cramoisi et des bottines souci. Bien sûrement un homme pouvait être vu ainsi, mais cela ne prouvait pas que cet homme se fût enlevé dans les airs. Le corrégidor soutenait non-seulement qu'il l'avait vu, mais que la chose n'était pas

nouvelle, et par conséquent ne devait pas étonner. Il rappelait, car un corrégidor possède son écriture, il rappelait qu'au bon vieux temps où le Père Eternel se brouilla tout à fait avec son peuple chéri, peu avant la captivité de Babylone, on avait vu des armées combattre en l'air au-dessus de Jérusalem, et du sang pleuvoir dans les rues. Il ajoutait qu'un charcutier de cette belle ville s'étant avisé de faire du boudin économique de ce sang-là, le roi de Judée l'avait fait crucifier, parce que ce sang ne pouvait être que le sang du diable, et qu'on ne doit pas faire manger le diable à ses frères; passe pour manger Dieu, c'est d'un bien meilleur ton : aussi laisse-t-on tranquilles les cuisiniers qui veulent bien nous le servir.

Le corrégidor convenait cependant que l'histoire du citoyen charcutier de Jérusalem ne se trouvait pas dans

l'historien Josèphe; mais que cette particularité fût vraie ou fausse, il était incontestable que des armées avaient combattu en l'air, il était clair que c'étaient des légions de sorciers; il était donc positif que l'homme volant était sorcier aussi, et devait être traité comme tel, si on pouvait le joindre avant qu'il arrivât aux colonnes d'Hercule, où tout le monde sait que le demi-dieu, qui ne savait pas le latin, parce que le latin n'existait pas, a écrit :

Stetimus hic tandem nobis, ubi defuit orbis.

Or, le demi-dieu qui a planté ces colonnes aux confins du midi de l'Espagne, ne soupçonnait pas la Sibérie, la Laponie, le Kamtschatka, l'Amérique, et n'était pas plus sorcier que le corrégidor de Pobla, qui voulait que Trufaldin fût possédé du diable.

Voyez cependant combien une opi-

nion hasardée peut exposer un galant homme. Galilée perdit sa liberté pour avoir soutenu que la terre tournait autour du soleil; Mercier a perdu sa réputation pour avoir soutenu que le soleil tourne autour de la terre, et Trufaldin va peut-être endosser la chemise de souffre, parce qu'un corrégidor a lu la Bible et qu'il a affaire à des sots.

Le bon écuyer entrait d'un pas pesant dans la ville. Un apothicaire de soixante-dix ans, curieux, nouvelliste, bavard, diffus, et voleur comme j'en connais un que je vous conseille d'éviter, cet apothicaire, dont la boutique était le rendez-vous des vieilles têtes éventées comme la la sienne, avait entendu parler de l'homme volant, et savait tout, jusqu'aux moindres circonstances. Il était sur sa porte, dans sa robe de chambre d'indienne fond brun, avec

sa boucle à l'oreille, sa vilaine lèvre pendante, et filtrant sa salive épaisse, lorsque Trufaldin passa devant cette malheureuse boutique. Mon apothicaire voit une capeline verte, la plume rouge et tous les vêtements indiqués par le corrégidor; il s'approche de Trufaldin, en riant de ce rire niais que ceux qui se chauffent à son poêle veulent bien prendre pour de la finesse, et il lui demande, en lui crachant au visage, si ce n'est pas lui qui a volé dans les environs de Pobla.

Trufaldin, enchanté d'avoir ouvert, à ce qu'il croyait, une route nouvelle, comme l'ont cru depuis Montgolfier, Pilâtre des Rosiers, comme le croiront encore ceux qui s'élèveront en l'air, lorsque dans quelques mille ans une révolution physique du globe, bien prononcée, aura fait perdre, aux pauvres humains qui survivront, le souvenir de ce

qu'avaient découvert leurs pères, et qui ne réfléchiront pas que l'entendement de l'homme est une cour entourée de murailles, autour desquelles tournent continuellement les génies actifs qui se glorifient d'avoir trouvé ce que leurs prédécesseurs ont laissé ou vu tomber; Trufaldin, dis-je, très-étranger à tous ces gens-là, mais très-sensible aux jouissances de l'amour-propre, Trufaldin s'inclinait devant l'apothicaire, qui devait s'incliner devant tout ce qui ne porte pas le cachet du *coquinisme*, et lui disait, avec un petit air de satisfaction, qu'il s'était élevé à quinze cents toises, qu'il avait vu sous ses pieds la terre comme un atôme, et qu'il s'était tellement approché du paradis, qu'il avait entendu les anges péter : tout voyageur doit mentir.

L'apothicaire, aussi fourbe que fripon, comblait d'honnêtetés le voya-

geur aérien, qui ne s'apercevait pas que la canaille l'entourait, l'écoutait, et qui ne savait pas que l'apothicaire, qui se faisait des pratiques par toutes sortes de moyens, qui en volait à ses confrères, était bien aise de livrer un sorcier à la sainte inquisition, à qui il vendrait de l'opium brut pour des pilules de laudanum, calmant très-utile aux hommes qui, par chasteté, ont renoncé aux femmes.

Mais comme un coquin domicilié et qui a usurpé une sorte de considération, ne la compromet jamais et ne dénonce pas ouvertement, l'apothicaire, en paraissant flatter Trufaldin, en lui souriant, en lui faisant des questions captieuses, prouvait à l'auditoire qu'il était sorcier, très-sorcier, infiniment sorcier, non pas l'apothicaire, il ne l'est pas du tout, mais bien notre pauvre Trufaldin. Or, la canaille, qui aimait infiniment

alors à voir pendre, rompre, brûler, goût détestable, bien loin des mœurs du dix-huitième siècle, où on a toujours eu le sang en horreur, cette canaille s'empara de Trufaldin, le traîna, malgré ses plaintes, malgré ses pleurs, dans les prisons du saint office, et l'apothicaire envoyait, par les rues détournées, un grand flandrin de garçon au teint blême, aux joues caves, avertir le révérend père inquisiteur que le sorcier qu'on amenait était livré par lui, et qu'il comptait en récompense sur la pratique du révérend et de ses suppôts.

Le cher écuyer s'était laissé conduire sans résistance, parce qu'il n'était pas dans son caractère de résister, parce qu'il ne croyait pas courir de grands risques pour avoir été enlevé par des oies. Cependant, quand il fut sous les verroux, quand il vit les roues, les chevalets, les

coins avec lesquels les satellites du révérend père inquisiteur font avouer à leurs victimes ce qu'elles n'ont pas fait, ce qu'elles n'ont pas dit, deux ruisseaux de larmes s'ouvrirent, et le bonhomme tombant à genoux, les bras élevés vers le ciel, s'écria : O Jésus-Christ! ô mon maître! loin de jamais persécuter, vous avez prié pour vos bourreaux; loin de condamner personne, vous avez absous la femme adultère par ces mots: « Que celui qui est sans reproche lui jette la première pierre. » O mon divin Jésus! que vos successeurs, ou ceux qui se disent tels, sont loin de vous! ils me donneront la question jusqu'à ce que je leur répète ce que m'ont dit les oies dans les régions supérieures. »

Cependant l'aspect des instruments propres à la torture, au lieu d'abattre out à fait Trufaldin, lui inspirait le

courage de fuir, le seul que puisse jamais avoir un poltron. La vaste chambre où il était avait une croisée bien grillée, qui donnait sur une cour où se promenaient quatre ou cinq gueux en pourpoint noir, aux cheveux gras. Ils avaient l'air modeste et le chapelet à la main : c'étaient les gardes qui veillaient sur les prisonniers. Pas de moyens de s'échapper par-là.

Il prend un coin de fer qu'on enfonçait entre les deux genoux des patients, préalablement serrés avec des planches et des cordes, il frappe contre plusieurs parties du mur, qui sont aussi épaisses que solides. Il réfléchit qu'on ne l'a logé que provisoirement dans cette chambre, et qu'il y aurait de la folie à tenter une entreprise qui demandait du temps. Cependant ses yeux se reportaient sur les terribles instruments ; il sen-

tait plus que jamais la nécessité d'une prompte fuite. Il démonte une grande roue qui servait à tendre des cordes qui disloquaient les bras et les jambes des hérétiques et des sorciers ; il la porte dans la cheminée, il monte, il est arrêté par des barres de fer tellement serrées que la fumée peut à peine s'échapper. Il tâte avec son coin le mur mitoyen, et il juge que ce n'est qu'une faible cloison en plâtre. Il frappe, il travaille, il s'évertue, il se démène, il sue, mais il perce, il voit le jour de l'autre côté, il espère, il oublie la peine, il redouble d'efforts ; il agrandit son trou ; il descend, il prend une longue corde, il remonte, il attache un bout de sa corde aux grilles qui barrent la cheminée, il passe l'autre bout par son trou, il y passe après sa corde, il descend, il se trouve dans une autre chambre autour de laquelle

sont plusieurs autres portes toutes exactement fermées. Il voit une grosse clef accrochée à un clou ; il ne doute pas qu'elle n'ouvre une de ces portes, il l'essaie à toutes ; l'une d'elles s'ouvre enfin ; à quatre pas plus loin il en ouvre une autre, et il entre dans une troisième chambre où se promenaient cinq à six malheureux. Il s'effraie d'abord, il se rassure bientôt en voyant que ce sont des prisonniers comme lui ; mais il sent qu'à force de travail il est tout simplement parvenu au logement qu'il aurait occupé deux ou trois heures plus tard, sans se donner la moindre peine.

C'est surtout dans le malheur que la société est nécessaire. Trufaldin vit bientôt que la fuite était impossible ; mais il trouva de la consolation à se plaindre, à être plaint, et il s'applaudit d'être le moins sorcier de la troupe. En effet, c'était un pré-

sident dont aucun plaideur ne s'était jamais plaint, *sorcier;* un avocat qui n'avait jamais perdu de cause, *sorcier;* un auteur qui n'était jamais tombé, *sorcier;* un comédien qui avait toujours été modeste, *sorcier;* un journaliste qui n'avait jamais menti, *sorcier;* une femme que son mari aimait après un an de mariage, *sorcière,* sorcière, plus que sorcière.

Tous ces sorciers-là jugèrent d'abord que le nouveau confrère ne méritait pas une grande attention de leur part; mais lorsqu'on eut entendu par quels moyens il était parvenu à la chambre commune; quand on sut qu'on pouvait arriver à celle de la question, où les instruments du supplice pouvaient devenir des armes meurtrières; quand on eut calculé qu'il restait deux heures à-peu-près avant qu'on apportât le dîner, tous les sorciers fêtèrent Trufaldin, et

commencèrent, à l'aide de la corde, à escalader la cheminée. Trufaldin leur criait qu'ils ne se sauveraient pas par-là, qu'il voulait bien s'enfuir, mais qu'il n'entendait pas se battre; on ne l'écoutait plus, on passait par le trou, on descendait dans la chambre, et on s'armait comme on pouvait. La sorcière même, dont la sorcellerie consistait dans une très-jolie figure, beaucoup de douceur et d'amabilité, la sorcière avait suivi les autres, et Trufaldin était resté dans la chambre, parce que sa docilité prouverait, pensait-il, sa soumission au saint-office, et ne manquerait pas de l'intéresser en sa faveur.

Cependant l'heure du dîner sonne. L'écuyer entend ouvrir. Le porte-clef arrive avec sa gamelle, et il reste également étonné de voir là Trufaldin, qui n'y devait pas être, et de n'y plus voir ceux qu'il devait y trou-

ver. Impatient d'éclaircir un mystère qui intéressait la gloire du tribunal et sa sûreté personnelle, il prend l'homme-volant au colet, et le traîne dans un cachot voisin, l'enferme soigneusement, va informer de ce qui se passe le révérend inquisiteur, et Trufaldin, en gémissant plus que jamais, ne se doutait pas qu'une bête ne pouvait rien faire qui ne tournât contre elle.

Cependant l'inquisiteur, curieux de faire parler l'homme-volant, venait d'entrer dans la salle de la question avec deux drôles qui comptaient arranger, d'après les ordres du bon père, ce qui était nécessaire pour obtenir la vérité. Au premier bruit des clefs, les sorciers s'étaient cachés sous des bancs, derrière la porte, et l'inquisiteur n'a pas plutôt le pied dans la chambre, que les sacriléges portent sur lui des mains impies, se saisis-

sent également des deux bourreaux, referment la porte, et on va aux opinions sur la conduite à tenir envers ces coupables, évidemment coupables, puisqu'en ce moment ils étaient les plus faibles.

Le président et l'avocat voulaient instruire leur procès sans désemparer, et, après l'exécution, se servir des clefs pour s'évader. L'auteur était assez de cet avis, mais il voulait que la procédure fût écrite en vers : le président et l'avocat soutenaient que ce serait manquer à la forme, et que la forme était sacrée. Le journaliste, accoutumé à écrire très-vite et sans réflexions, se proposait en qualité de greffier. Le comédien, grand tragique, ne connaissant de moyens que le poignard ou le poison, avait commencé à débiter une tirade qui devait se terminer par un coup de bûche, qu'il tenait à deux mains.

La sorcière donnait modestement à entendre qu'elle serait bien aise qu'on privât le révérend de ce dont il lui avait ôté l'usufruit. Le révérend et ses suppôts, à genoux, pâles, tremblants comme des coquins, imploraient l'indulgence de ceux qu'ils comptaient, un instant avant, torturer, tenailler. griller. Or, tout le monde parlant à la fois, il fallut que tout le monde criât pour se faire entendre ; or, sept à huit personnes qui crient dans une chambre s'entendent facilement de la cour ; or, les gueux en chapelet devaient appeler main-forte, et ce fut ce qu'ils firent.

Ce sont de plats coquins, que des inquisiteurs et leurs satellites ; mais quand ces drôles-là sont six contre un, ils attaquent bravement : aussi une trentaine de ces malheureux, rassemblés à la hâte, monta fièrement à la chambre de la question, en en-

fonça la porte à coups de hâche, et entra sans même avoir été entendue, parce que des mots les sorciers étaient passés aux injure, est des injures aux coups : tant il est vrai que le bonheur de l'homme heureux ne consiste pas dans les circonstances favorables que la fortune lui présente, mais dans le talent avec lequel il les tourne à son avantage.

Les perruques des sorciers étaient en l'air, leurs vêtements en lambeaux, la calotte du révérend était foulée aux pieds, son scapulaire arraché, le juste de la jolie sorcière était déchiré, non qu'elle se fût battue, mais elle avait reçu quelques égratignures en voulant séparer les combattants.

Les preux de l'inquisition se saisirent des sorciers, bien plus coupables depuis qu'ils avaient attenté à l'oint du seigneur; on les enferma dans des cachots séparés ; il fut décidé

jusqu'au dernier. Ils nommaient Trufaldin ; on leur demandait s'ils ne parlaient pas de l'homme-volant, et sur leur simple affirmation on les mettait au cachot, les uns après les autres. Mendoce, irrité de ces lenteurs, saute de la barque, marche fièrement vers Pallaros, et Rotrulde qui ne veut pas le perdre de vue, Rotrulde, après avoir en vain essayé de l'arrêter, finit par le suivre de fort mauvaise humeur, et Inès les suit de loin tous les deux.

Le jeune comte n'était pas homme à s'informer avec précaution, à garder des ménagements, à supporter l'oppression. Il entra à Pallaros d'un air menaçant, se fit conduire chez le corrégidor, lui déclara que son écuyer et d'autres gens à lui avaient disparu, qu'il entendait qu'on les lui retrouvât à l'instant, et que lui, corrégidor, répondrait au roi d'Aragon de ce qui

leur arriverait. Le corrégidor avait la morgue ordinaire aux petits hommes qui occupent de grandes places; il fut très-choqué de la manière dont un inconnu osait lui parler, et lui demanda son nom. « Je suis, lui dit Mendoce, toujours très-franc quand il avait la tête montée, je suis le fils du comte d'Aran, assez puissant pour vous couper les oreilles, à vous et à tous les gens de la ville, si je n'obtiens justice à l'instant. »

Au nom du comte d'Aran, le corrégidor s'était un peu déridé; mais la menace d'avoir les oreilles coupées lui rappelant les égards dus à son rang, ouvertement violés, et devant témoins, il répliqua d'un air aigre-doux, qu'il avait entendu parler, chez M. le comte de Cerdagne, de ce fils unique, assez mauvais sujet, qu'on cherchait depuis longtemps, et qu'une preuve de respect que lui,

corrégidor, portait au comte d'Aran, c'est qu'il allait faire arrêter le fils, pour le rendre à son père.

A peine le mot *arrêter* est laché, que Mendoce applique un vigoureux soufflet au magistrat, et qu'il tire l'épée ; à peine le soufflet est-il reçu, que le magistrat appelle main-forte ; à peine le cri est-il poussé, que trois ou quatre invalides entrent avec des hallebardes rouillées ; à peine sont-ils entrés, que Mendoce les juge indignes de son épée, saisit une des hallebardes par le bâton, l'arrache à celui qui la tenait, le bâtonne avec les autres, bâtonne le corrégidor, les renverse tous, saute par-dessus eux, et en cinq ou six élans arrive au milieu de la place publique, où il voit sur ses pas Rotrulde, qui ne le quitte pas plus que son ombre, et le peuple qui commence à se rassembler, comme à Paris, quand un singe joue

dans une gouttière, ou qu'un officier municipal sort précédé d'un tambour boiteux, ou qu'on porte un noyé à la *Morgue*.

Mendoce, l'épée à la main, régalait de la parade, sans s'en douter, les bons habitants de Pallaros. Il se débattait au milieu d'un cercle très-géométrique que formait autour de lui sa redoutable épée. Il appelait à grands cris son écuyer qui, disait-il, n'était qu'un sot, mais qui lui était attaché, à qui il devait sa protection, et qu'il irait chercher même au fond des enfers. « Et plût à Dieu, ajouta-t-il, que lorsque par hasard il trouva, ainsi que tant d'autres inventeurs, le moyen de s'élever glorieusement dans les airs, plût à Dieu qu'il fût tombé dans la Sègre, et qu'il s'y fût noyé; un monument modeste, mais décent, attesterait la reconnaissance que je voue à celui qui a élevé mon enfance,

et qui n'a pas fait plus, parce qu'il ne pouvait pas davantage. »

On conçoit à ce discours, que l'écuyer que le beau et terrible chevalier regrette si amèrement, est l'homme-volant incarcéré en qualité de sorcier, et destiné à servir d'ornement à un superbe *auto-da-fé*, spectacle dont on n'a pas joui à Pallaros depuis au moins quinze ans. Un enthousiaste s'écrie que le Trufaldin est sorcier, qu'il est dans les prisons de l'inquisition, et qu'il n'en sortira que pour l'amusement des amis de la foi.

Mendoce, furieux, s'écrie que l'inquisiteur est un faquin, un polisson, un drôle, à qui il va apprendre à vivre, qu'il n'est de sorciers que pour les charlatans ecclésiastiques qui se jouent et qui profitent de la crédulité des peuples; et il marche vers la prison. Un bedeau, un frère lai, un

marguillier, que son exclamation avait mis en fureur, l'approchent de trop près, et le marguillier, et le bedeau et le frère lai reçoivent des coups de plat d'épée sur le visage ou sur les épaules.

Jusqu'alors la canaille s'était intéressée au beau chevalier, car tout ce qui est au-dessus de nous a, comme le soleil, le privilége de nous éblouir; mais les paroissiens du marguillier, les compères du bedeau, les dévotes qui faisaient l'aumône au frère lai, crièrent à la fois que le maître était aussi sorcier que le valet, et qu'il fallait les brûler tous ensemble.

A ces mots, Rotrulde, qui vraiment aimait Mendoce, se jette au-devant des assaillants et de la redoutable épée, qui n'était bonne qu'à faire croire davantage à la sorcellerie de celui qui s'en servait si bien, puisqu'elle contenait toute une ville où

on se piquait d'être brave; Rotrulde couvre Mendoce de son corps, et l'embarrasse au point que tout autre eût choisi de la pourfendre ou de se laisser arrêter. Un homme sensible trouve toujours un parti moyen, et Mendoce poussant Rotrulde devant lui, la jette à dix pas, et sabre tout ce qui l'approche. Le peuple indigné s'écrie qu'une femme qui s'intéresse à un sorcier, ne peut être qu'une sorcière, et on arrête la trop faible et trop malheureuse Rotrulde. Mendoce, qui allait droit à l'inquisition, décidé à en échiner tous les membres, Mendoce court à Rotrulde, pour qui il conservait peu d'amour, mais qu'il était incapable d'abandonner à la fureur populaire. Il écarte ceux qui déjà la chargeaient de liens, et la prend sous un bras, l'enlève, la charge sur son épaule gauche, et, frappant partout de son bras droit, il

approchait du lieu redoutable où Trufaldin était renfermé.

On peut dire à un homme du peuple qu'il n'est qu'un polisson ; il vous fait la révérence, lorsqu'à la suite des injures on lui solde son mémoire, et sans marchander : mais battre un marguillier de paroisse, dire pis que pendre du père inquisiteur, ou soutenir qu'avec trois mots on ne fait pas descendre Jésus-Christ dans un petit pain à cacheter, c'est absolument la même chose, il y a de quoi exciter une révolution. Aussi le bon peuple de Pallaros entra dans la plus sainte fureur, et, n'osant pas attaquer Mendoce en face, on fut chercher les chaînes de tourne-broches, les cordes à puits ; on les tendit sous ses pas, et pendant qu'il regardait à ses pieds, on lui passait des nœuds coulants aux bras, au cou ; on le renverse, lui et sa Rotrulde, qui montra dans

sa chute.......... mais on ne prit pas garde à cela, parce que toutes les affections terrestres se taisent devant l'amour divin.

Mendoce renversé écumait de fureur, et plus il enrageait, et plus on serrait les nœuds. On le porta, avec sa jolie brune, dans les prisons du redoutable tribunal; chacun de ceux qui avaient seulement touché à son habit prétendaient à des indulgences que le ciel accorde sans doute aux êtres féroces qu'il a en horreur.

Voilà donc notre malheureux jeune homme et sa tendre compagne encaissés avec les autres; voilà le révérend père inquisiteur, aussi bête que la populace, lui promettant pour le lendemain treize à quatorze chrétiens rôtis; voilà le corrégidor, enchanté de se venger de l'étourdi, parlant à l'oreille de l'inquisiteur, et le pressant de faire pour l'amour de

Dieu, ce qu'il se garderait bien, lui, de se permettre, de peur de se brouiller avec le comte d'Aran, ou avec son ami Cerdagne, seigneur de la petite ville de Pallaros. Les hommes sont faits ainsi ; ils sont heureux quand ils peuvent sans inconvénient satisfaire leurs passions, arriver à leur but en se tenant derrière le rideau, et dans les circonstanees épineuses trouver un chat qui veuille bien tirer les marrons du feu.

Pendant que toute la ville était en rumeur, la grosse Inès, qui avait une tête froide, bien que le reste fût très-vif, la grosse Inès avait senti que ce n'est pas avec des injures et des coups qu'on persuade son innocence ; elle savait qu'on ne se tire pas aisément des griffes de l'inquisition, et que les vérités articulées contre le père inquisiteur s'expieraient infailliblement par le feu, si une protection majeure

n'arrêtait tout. En conséquence, elle avait été, avec un petit air indifférent, louer un bon cheval dont elle avait consigné le prix, et elle était arrivée d'un temps de galop chez le comte de Cerdagne, auquel elle raconta du voyage commun seulement ce qu'il avait intérêt d'en savoir, et elle termina son récit en lui apprenant que son gendre, Trufaldin, Rotrulde et tous ses gens étaient dans les prisons de l'inquisition de Pallaros, parce que des oies sauvages avaient bu du vin de Pobla.

Au nom de l'inquisition, Cerdagne trembla. Il connaissait l'empire que ce tribunal exerce sur le vulgaire, et employer la force pour délivrer Mendoce, c'était se perdre dans l'esprit de ses vassaux, les pousser à la révolte, et exposer sa vie et sa fortune. Prétendre aussi sauver Mendoce par la voie de la conciliation,

c'est se livrer à un espoir chimérique : les moines ne pardonnent jamais. Cependant le danger était pressant, il n'y avait pas un moment à perdre, et Cerdagne jugea convenable de se faire accompagner d'une manière imposante. Ce moyen, en effet, ne peut nuire en aucun cas.

Il fit courir ses pages de tous les côtés ; il leur ordonna de ramener à l'instant ce qu'il y avait de plus brave et de plus considéré parmi ses hommes d'armes ; la nuit entière fut employée à ces allées et venues, et au point du jour Cerdagne partit pour Pallaros, à la tête de deux cents hommes, disposés à se faire tuer au premier mot de leur chef, sans qu'il sût lui-même à quoi ils lui serviraient.

Cependant le révérend inquisiteur avait bien employé l'après dîner de la veille. Il avait interrogé tous ses sorciers, à l'exception de la jeune

femme, qu'il se proposait, disait-il, de voir en particulier, parce qu'elle avait déjà fait quelques aveux dont la suite exigeait du secret. Le président et les autres avaient prouvé que leur prétendue sorcellerie n'était que l'effet de quelques qualités estimables, et le révérend n'avait pas extrêmement appuyé sur le premier chef d'accusation, parce qu'on lui en avait fourni d'autres qui ne permettaient pas à sa chasteté chrétienne de faire grâce. Il demanda d'une voix terrible pourquoi de prétendus innocents cherchent à s'évader d'une sainte maison où on les retient pour le bien de leur âme, pourquoi ils se mettent en révolte ouverte contre le chef d'un tribunal érigé par Dieu même, pourquoi ils osent porter des mains impies sur sa personne sacrée, et pousser le blasphême jusqu'à dire qu'ils vont lui faire son procès. A ces incul-

pations terribles, les assesseurs lèvent les mains et les yeux au ciel, et déclarent d'un ton mielleux et benin que ces attentats méritent le feu. L'arrêt est prononcé, et les parents, les amis de ces malheureux s'enfuient sans oser dire un mot en leur faveur.

L'inquisiteur ordonne qu'on amène Trufaldin, Mendoce, Rotrulde et les autres. Si les premiers s'étaient purgés de l'accusation de sorcellerie, Trufaldin au moins ne s'en laverait pas ; et il est bon que dans un auto-da-fé on brûle au moins un sorcier.

Mendoce se présenta, le front serein, chantonnant un petit air, et saluant le tribunal de deux ou trois pirouettes. Cette manière leste frappa l'inquisiteur, qui l'interrogea le premier, et, au seul mot de sorcellerie, Mendoce lui rit au nez. Pressé de parler, il dit qu'il n'avait pas coutume de répondre à des niaiseries de

cette espèce, et que le révérend et ses assesseurs lui paraissaient plutôt dignes des Petites-Maisons que de l'office de juge. La mine refrognée des bons pères annonça à l'auditoire la condamnation très-prochaine du beau jeune homme. Les uns le plaignaient tout bas, et d'autres observaient qu'il méritait son sort, parce que jamais on n'avait répondu ainsi à un saint inquisiteur.

On en voulait singulièrement à Trufaldin, parce qu'il avait fait le trou par lequel étaient passés les sorciers qui avaient fait tant de peur à sa révérence, et on le pressa de convenir de son commerce avec le diable. Trufaldin répondit à genoux et les mains jointes, qu'il n'avait jamais eu rien de commun avec l'esprit immonde. « Et qui t'a donc enlevé dans les airs? — C'étaient des oies. — C'était le diable? — C'étaient des

oies, révérend père. — Ah! le malheureux nie; qu'on l'applique à la question. »

Quatre estafiers saisissent Trufaldin, qui se débat des bras et des jambes, qui grince des dents, et que, malgré ses efforts, on porte vers la fatale machine. Mendoce, placé entre deux hommes qui veillent sur lui, la hallebarde au bras, Mendoce ne se possède plus. Il saisit les deux coquins par le chinon et les renverse la face contre terre; il renverse le tribunal avec ses stalles, il renverse les inquisiteurs, il enfonce, avec un grand crucifix de bois, les côtes de ceux qui portaient Trufaldin. Les suppôts de l'inquisition se précipitent sur l'auditoire, l'auditoire se sauve dans les corridors, et Mendoce, moins humain, se sauvait avec tout le monde, et serait peut-être parvenu à sortir de la ville; mais abandonner

son pauvre Trufaldin, sa jolie brune, ses bons rameurs, c'est ce qui ne pouvait entrer dans sa pensée. Il retourne sur ses pas, relève Trufaldin immobile sur le carreau, il délace Rotrulde évanouie, il les presse de le suivre, et de doubles, de triples portes étaient déjà refermées sur lui.

Les inquisiteurs indignés, battus, meurtris, se rassemblent dans une autre salle. En deux minutes, Mendoce et les siens sont condamnés aux flammes; et, pour colorer une sentence dictée par l'animosité, les révérends pères dominicains passent le reste de la soirée en procession, les pieds nus, la corde au cou, de la cendre sur la tête. Ils chantaient par les rues des *Miserere*, en expiation des sacriléges commis par les hérétiques, et le peuple suivait en chantant et en plaignant les bons pères, que leur zèle pour la religion expo-

sait aussi cruellement, et les femmes et les petits enfants portaient des fagots sur la grande place, et le marchand d'allumettes du couvent, offrait, *gratis*, au frère portier, le souffre nécessaire à la préparation des chemises; et toutes les cloches de la ville sonnaient, et cinq à six êtres raisonnables qui l'habitaient se renfermaient chez eux pour ne rien voir, et se bouchaient les oreilles pour ne rien entendre.

Il n'y avait plus que deux choses qui embarrassaient le père inquisiteur; la première, c'était de savoir si la jolie petite sorcière voudrait racheter sa vie à la condition qu'il lui proposerait : les embarras de la journée le déterminèrent à remettre cette affaire au lendemain matin; la seconde, c'était de savoir comment on prendrait Mendoce, qui était bien sous les verroux, mais qui se faisait

des armes de tout, et devant qui les plus braves de ses goujats tremblaient. Cette affaire était la plus pressante, et le révérend engagea le corrégidor à demander à son confrère d'Urgel une compagnie d'archers, qui marcherait une partie de la nuit, et qui arriverait aisément à Pallaros pour l'heure de l'exécution.

« Hé bien ! disait Trufaldin, êtes-vous revenu de la manie des voyages ? il est joli celui qui nous reste à faire. — Allons, tais-toi, tu fais l'enfant. — On le ferait à moins. Et moi qui ai fait tout ce que j'ai pu pour vous remettre dans le bon chemin, moi qui n'éprouve que des malheurs, qui suis innocent comme l'enfant qui est à naître, je vais finir par être brûlé ; c'est bien malheureux, et je peux me plaindre sans faire l'enfant. — Je te pardonnerais de te plaindre, si cela servait à quelque chose : d'ailleurs,

n'est-tu pas né pour finir? qu'importe que ce soit de la fièvre, ou d'une brûlure? » Le pauvre Trufaldin pleurait, Rotrulde, Pédrillo et les autres étaient dans un accablement profond. On ne pensait ni au comte d'Aran, ni au comte de Cerdagne, chacun s'occupait de soi; le bûcher fatal était présent à toutes les imaginations, et les remplissait en entier. Mendoce seul conservait sa liberté d'esprit, et cherchait à consoler des gens inconsolables.

Dès le matin, les cloches avertirent les fidèles et les patients que l'auguste cérémonie ne tarderait pas à commencer. Le bûcher, le plus haut, le plus large qu'on eût jamais vu, était parfaitement arrangé; il était décoré de fleurs; de magnifiques torches étaient fichées en terre; les pénitents noirs, les pénitents gris, les pénitents jaunes, les pénitents verts se rassem-

blaient sous leurs bannières, de tous les quartiers de la ville, et se disposaient à se rendre au couvent des Dominicains; une védette, placée dans un clocher, regardait attentivement sur la route d'Urgel, pour avertir de l'arrivée de la compaguie des archers. Cette védette voit un corps de cavalerie, s'imagine que pour plus de célérité on a mis l'infanterie à cheval, donne le signal convenu, la poterne s'ouvre, et Cerdagne entre avec tout son monde.

Les habitants reconnaissent leur seigneur, le corrégidor vient le complimenter, et Cerdagne, persuadé qu'il est des préjugés que la jeunesse se glorifie de braver, et devant lesquels l'homme raisonnable s'incline en les méprisant, Cerdagne n'écouta personne, poursuivit sa marche d'un pas grave, mit pied à terre à la porte de l'église des Dominicains, et remer-

cia Dieu à genoux de ce qu'il avait permis que ses ennemis fussent reconnus et prêts à être immolés à sa gloire.

Le peuple, ravi de la piété de son seigneur, se pressait autour de lui, s'agenouillait à ses côtés, joignait ses prières aux siennes, et le corrégidor, son premier officier de justice, était tombé à genoux avec lui, faisait avec lui des signes de croix, répondait à ses antiennes et à ses oremus, trop heureux d'en être remarqué. C'est ainsi que dans tous les temps les gens en dignité ont eu des singes qu'ils ont cru leurs amis, et que l'amour-propre les a empêchés de distinguer l'encens donné à la place des marques d'affection accordées à l'amitié.

Ces devoirs de chrétien remplis, à la grande satisfaction du public, Cerdagne se plaignit, du ton de la bonhomie, que ses fidèles vassaux ne l'eussent pas fait instruire du sacri-

fice qui allait se consommer; il observa que le bien qu'il leur avait fait dans tous temps lui donnait au moins des droits à leur confiance; il en démêla plusieurs dans la foule, qui depuis longtemps ne payaient pas leurs redevances; il leur parla, et attribua leurs délais à leur défaut de moyens; il leur déclara que jamais il n'exigerait rien d'un débiteur mal à son aise, et qu'il leur faisait authentiquement la remise de ce qui lui était dû. Il chercha des yeux les jeunes filles que leurs amants accompagnent partout, même aux auto-dafé; il leur dit qu'il était du devoir d'un seigneur de favoriser les mariages; il s'informa de leurs moyens, il donna de l'or à poignée aux pauvres, il promit des places aux jeunes gens plus aisés, il obtint des révérences des mères, des marques de respect et d'affection des papas; il recueillit

les bénédictions des amants, et le maître de la confrérie des pénitents noirs vint d'un air tout-à-fait gracieux lui présenter de l'eau bénite. Pendant que ces petits incidents se passaient, les hommes d'armes entouraient le bûcher en chantant les litanies de la Vierge, et décidés intérieurement à sauver tous les sorciers de la grillade.

Après avoir fait toutes les momeries usitées alors, après avoir dépensé en bienfaits un an de son revenu, avoir fixé l'attention générale, s'être concilié les suffrages et les esprits, Cerdagne observa qu'il est incontestablement des sorciers qui méritent le dernier supplice, mais que le fils du comte d'Aran ressemble plutôt à un ange qu'à un diable. Qu'à la vérité, il avait grièvement offensé le très-saint-père inquisiteur, qu'il lui devait une réparation authentique ; mais que faire périr par le feu un

jeuneh omme, ardent, catholique; c'est exposer le salut de son âme, tandis qu'en lui faisant grâce au nom du Dieu de paix, on lui laissait le temps de se sanctifier par la pénitence. «Mes chers amis, ajouta Cerdagne, je serais au désespoir de manquer au respect que je dois à l'inquisition. Le père inquisiteur est maître, sans doute, de la vie du fils du meilleur de mes amis, et de celle de mes domestiques, qui ne sont pas plus sorciers que lui; que ce cher inquisiteur dise un mot, et soumis, docile, je mets moi-même le feu au bûcher. Mais si vous vous mettez un moment à la place d'un père infortuné dont on veut brûler le fils, qui n'est ni juif, ni maure, ni schismatique, si vous vous représentez vos enfants exposés à un pareil sort, vos entrailles seront émues, vous irez représenter respectueusement au père inquisiteur, que ce

sont des chrétiens qu'il va brûler; que ces chrétiens lui ont dit des injures, l'ont frappé même, mais que notre divin maître présenta l'autre joue à celui qui lui avait donné un soufflet. Le père inquisiteur, qui possède à un point éminent toutes les vertus chrétiennes, pourra-t-il se dispenser de pardonner, quand vous l'aurez saintement fait rougir du mouvement de colère auquel il s'est abandonné, et serait-il digne de vos hommages, s'il ne pardonnait pas? »

Pendant cette harangue, l'intendant de Cerdagne répandait l'argent à pleines mains : celui qui faisait la grimace, avait à l'instant même ses poches garnies ; et qui, diable! résisterait au langage de la raison, soutenu par la générosité? Les parents, les amis du président, de l'avocat, des autres détenus, faisaient aussi leurs petites largesses, et le fanatisme

religieux céda enfin à celui des richesses. On s'écria que le père inquisiteur s'était trompé, qu'il n'y avait pas de sorciers parmi ses détenus, et qu'il fallait l'aller supplier de faire grâce. Cerdagne se remit à genoux, et pria pour le succès de la médiation, déclarant à haute voix qu'il serait désespéré que sa présence influât sur la décision du révérend père et qu'il s'en rapportait uniquement au zèle de ses bons amis.

Aussitôt quatre à cinq cents personnes se précipitent dans le couvent, et cherchent le père inquisiteur pour lui faire des représentations qu'il lui eût été impossible d'entendre. Les sbires de l'inquisition sont stupéfaits en voyant la chaleur de la multitude, et ne savent que lui opposer. Bourreaux audacieux et méprisables soldats, ils s'ouvrent, ils laissent passer le torrent; les portes-clefs ouvrent de tou-

tes parts en disant leur *Ave, Maria*, le peuple se répand dans la maison, il cherche l'inquisiteur; il entend des cris sortir d'un cachot souterrain, il s'y porte, et y trouve le saint père la jaquette levée, essayant la jolie sorcière qui ne s'était pas rendue à ses arguments.

Le peuple a une foi robuste, aveugle, stupide, mais quand il est convaincu qu'on se joue de sa simplicité, il devient implacable, féroce, terrible. Un porte-faix saisit le révérend par la partie coupable, le traîna au milieu de la rue, criant qu'il fallait le brûler sur le bûcher même où il voulait immoler tant d'innocentes victimes; ce cri se répète, les torches s'allument; Cerdagne, toujours à genoux, disait, du ton de la simplicité, que la voix du peuple est la voix de Dieu, et qu'il désirait que la flamme

du bûcher, en lavant le bon père du péché mortel qu'il avait voulu commettre, lui épargnât mille ou quinze cents ans de purgatoire. Les fagots s'allument, le révérend est jeté au milieu du bûcher, ses assesseurs se taisent de peur d'être grillés avec lui ; les prisons sont enfoncées, les captifs s'échappent ; le majordome de Cerdagne amène deux ou trois litières, on y entasse Mendoce, Rotrulde, Trufaldin, Inès, Pédrillo et les autres, avant qu'ils aient le temps de se reconnaître. Les hommes d'armes de Cerdagne entourent les litières ; on sort de la ville, et lorsqu'on a gagné la campagne, les hommes d'armes, Cerdagne, Rotrulde, Inès, Pédrillo et les autres disparaissent à grande course de cheval. Mendoce reste seul avec Trufaldin qui est hors d'état de lui parler; Mendoce lui-même est étourdi

de sa délivrance; il ne pense pas à demander où on le conduit, et il arrive dans le parc de Cerdagne sans s'en douter, et avant que sa tête soit remise.

FIN DU TOME TROISIÈME.

LA

FOLIE ESPAGNOLE.

TOME IV.

IMPRIMERIE de Madame PORTHMANN,
Rue du Hasard-Richelieu, 8.

LA FOLIE

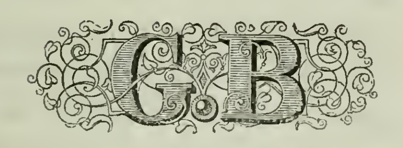
ESPAGNOLE,

PAR PIGAULT-LEBRUN,

CINQUIÈME EDITION.

Honni soit qui mal y pense.

TOME QUATRIÈME.



PARIS,

GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES ŒUVRES DE PIGAULT-LEBRUN ET DE PAUL DE KOCK.

Rue Mazarine, 34.

1837.

LA FOLIE

ESPAGNOLE.

Le conducteur de la litière s'arrête devant une maisonnette fort jolie, bâtie au milieu du parc et entourée de jardins riants. Elle était habitée par un espèce de concierge, bon homme, obligeant comme tous les domestiques de Cerdagne, chargé comme eux de faire tout ce qui plairait au beau chevalier, avec l'injonction commune à tous les autres d'observer une discrétion absolue.

A peine Mendoce eût-il mis pied à terre, que le concierge lui servit un repas dont il avait le plus gaand be-

soin, et auquel Trufaldin n'eut pas la force de toucher. En mangeant, en buvant, Mendoce classait ses idées. Il trouvait étrange que Rotrulde, Inès et les autres eussent aussi brusquement disparu. Cet article lui était à peu près indifférent; il n'avait plus d'amour pour la jolie brune; ce qui l'affligeait sensiblement, c'est que le seigneur, qui l'avait tiré de la ville, qui l'avait escorté en route avec ses hommes d'armes, se fût dérobé à sa reconnaissance. Au reste, comme il n'était pas homme à éprouver des sensations bien durables, il sortit après son repas, laissa son écuyer aux soins du concierge, et se promena dans le parc, chantant la petite chanson, et s'applaudissant de retrouver son or dans ses poches.

Une grande allée, qu'il suivit jusqu'au bout, le conduisit en face d'un très-grand, très-gothique, et très-

respectacle château. Le pont était levé, les fossés pleins d'eau; il regardait, il examinait tout. Un nain, qui était sur une tourelle, lui cria qu'on ne s'arrêtait pas là. A ce mot, Mendoce s'assit sur l'herbe. Le nain renouvela l'ordre de passer. Mendoce lui rit au nez. Le nain, furieux, disparut, et revint avec quelques archers qui ajustèrent la flèche à l'arc. Mendoce était brave, mais il était sans défense, et, dans tous les cas, la partie n'eût pas été égale. Il se repentit de s'être engagé si avant, et il jugeait qu'il ne lui était cependant pas permis de céder à la menace. Incertain, irrésolu, il ne savait quel parti prendre. Les archers l'ajustaient d'un air très-déterminé, lorsqu'une jeune dame parut et ordonna, de la part de son père, aux hommes d'armes de se retirer. Ils obéirent, et la jeune dame, adressant la parole à Mendoce,

le pria de passer, d'un ton, d'un air qui lui allèrent à l'âme.

La beauté de la jeune personne l'avait vivement frappé; sa voix acheva l'enchantement. Il se leva, lui fit une profonde révérence, et s'éloigna, plein de l'objet qu'il venait de voir, et que, selon les apparences, il ne reverrait plus.

Cerdagne était rentré chez lui, plein de joie d'avoir conduit le fugitif jusque dans ses terres. Il ne fallait, pour l'y fixer, que lui faire voir Séraphine; mais Cerdagne voulait qu'elle le secondât sans pénétrer ses projets. Il savait que les cœurs ne se donnent point par avis de parents, que les obstacles, au contraire, font naître l'amour, même chez les gens indifférents, et que la constance de Mendoce dépendrait uniquement des difficultés qu'il croirait avoir surmontées.

En conséquence il ordonna, en rentrant chez lui, que son château, toujours ouvert, fût fermé à tout le monde. Sa fille n'avait jamais usé de de la liberté décente qu'on lui accordait, et cette espèce de contrainte lui déplut. Cependant, respectueuse et docile, elle ne se permit aucune réflexion. Sa charmante figure se couvrit d'un léger nuage; son père s'en aperçut, et s'en applaudit en secret.

Il sourit quand le nain vint lui dire qu'un jeune seigneur, fort bien mis, refusait de s'éloigner des environs du château. Il fit des questions sur ce jeune audacieux. Il était beau comme un ange, d'une taille, d'une tournure parfaites, et sa voix était pleine d'expression, quoiqu'il fût opiniâtre, et même impertinent. Séraphine écoutait en paraissant s'occuper d'autre chose; elle souriait aussi au tableau que le nain faisait de Mendoce, ta-

bleau d'autant plus vrai qu'il n'était pas étudié, car Cerdagne n'avait pas mis le petit homme dans sa confidence. Elle jeta, à la dérobée, un coup-d'œil sur son père. Il l'observait d'un air riant; tout-à-coup sa figure se rembrunit, son sourcil se fronça, ses yeux s'allumèrent, et il ordonna d'un ton terrible à ses archers de monter sur la tourelle, et de percer de leurs flèches le téméraire qui oserait lui désobéir. A cet ordre, Séraphine pâlit, et représenta avec douceur à son père qu'il est cruel de tuer un beau jeune homme parce qu'il regarde un château. Cerdagne répéta l'ordre, les archers partirent; mais leur chef avait le mot.

Séraphine, seule avec son père, continua, d'un ton timide, ses premières observations. Elle ajouta que probablement le jeune seigneur était galant, et que sans doute il accorde-

rait à la première demande d'une femme ce qu'il refusait à la force, et que ce moyen était bien plus dans le caractère de son père, que celui qu'il se proposait d'employer. Cerdagne ne répondit rien; sa fille le regarda tendrement, lui baisa la main; et, jugeant par son silence de son acquiescement à ce qu'elle proposait, elle courut sauver la vie d'un homme pour qui Cerdagne eût volontiers exposé la sienne.

Dès que ce père, aussi prudent qu'adroit, eut perdu sa fille de vue, il se laissa aller à la joie qne lui causaient des commencements aussi heureux. « Ils se verront, dit-il; charmants tous deux, il se plairont : le temps et l'étourderie de Mendoce feront le reste. »

Il fit partir secrètement Pédrillo pour le château d'Aran. Il était bien naturel de rassurer un père et une

mère désolés, et de les faire renaître à l'espoir de l'avenir le plus heureux.

Mendoce se promenait dans le parc, uniquement occupé de la jeune dame qu'il venait de voir. L'aimerai-je, disait-il? Non, je ne l'aimerai pas; elle est trop intéressante pour la rendre malheureuse, et ma funeste inconstance produirait en effet.... Mais je parle, en vérité, comme si j'étais sûr de plaire, comme si cet objet enchanteur avait vécu caché à tous les yeux, et qu'il m'eût attendu pour aimer. Et puis le seigneur de ce château est sans doute un homme puissant; il doit avoir des vues pour sa fille.... Oh! on a rompu plus d'un mariage arrêté.... Oui, mais mes étourderies.... Je dois avoir dans le pays une réputation détestable..... Allons, allons, ne pensons plus à tout cela, et chantons. »

Trufaldin, lui, se remettait insen-

siblement chez le concierge. Ses idées reprenaient de la suite, et son estomac parla d'une manière énergique. Il se restaura, il jasa ensuite, et le concierge ne répondait que par oui et par non. Cependant quand il vit Trufaldin s'affliger sérieusement de ce que des oies avaient empêché l'enfant prodigue d'être rendu à ses parents, quand il l'entendit regretter sa grosse Inès, il jugea qu'il savait le secret du voyage de Rotrulde, et il pensa qu'il est plus dangereux de jouer au fin avec des gens instruits que de chercher à les gagner tout à fait par la franchise. Il instruisit donc Trufaldin qu'il était chez le comte de Cerdagne. A cette nouvelle, Trufaldin, dégoûté plus que jamais des aventures, but six coups de plus et dévora un faisan en quatre bouchées. Dans les intervalles il interrogea le concierge sur les desseins ultérieurs

du comte de Cerdagne, et le concierge, qui ne savait que ce qu'il fallait pour remplir ses ordres, ne put satisfaire le curieux écuyer. « Mais, disait Trufaldin, pourquoi fermer son château? — Je n'en sais rien. — Il veut donc que le jeune homme lui échappe encore? — Je ne crois pas. — Il était plus simple de le recevoir, de l'accueillir, de l'amuser, et de faire arriver le papa. — Sans doute. — Et puis, s'il y a encore au château quelque beauté qui puisse remplacer Rotrulde. — Comment, s'il y en a? mademoiselle de Cerdagne est la plus belle personne de toute l'Espagne. — Eh! que diable, à quoi pense donc ce père? il fallait la faire voir à Mendoce, il en serait devenu passionnément amoureux, et le reste allait de suite; au lieu qu'il partira d'ici au premier moment; il faudra que je le suive; et comme le mal va toujours

en croissant, je perdrai la vie à la première catastrophe qui ne manquera pas de m'arriver. En vérité, c'est fort désagréable. — J'en conviens, mais j'approuve la conduite de mon maître. Sans doute Mendoce aimerait Séraphine, tout le monde l'aime ; mais elle pourrait l'aimer aussi, et on ne peut penser à la marier à un fou de cet espèce-là. — Bah! il ne serait pas le premier étourdi que le mariage aurait corrigé. — Il ne serait pas prudent d'en courir les risques. »

Pendant que ces deux bonnes têtes se perdaient en raisonnements, Mendoce, riant, chantant, rêvant, rentrait à la maisonnette. Son premier soin, comme vous le pensez bien, fut de demander le nom du seigneur qui avait une fille si accomplie, et qui ne voulait pas qu'on regardât seulement le haut de ses tourelles. Le concierge répondit qu'il se nommait Ripal ;

c'était en effet le nom de famille de Cerdagene, et personne ne pouvait être accusé d'avoir usé de finesse, quand tout se découvrirait.

Mendoce savait que Cerdagne était l'ami le plus intime de sa famille, et jamais il ne l'avait entendu désigner que sous ce nom. Il fut un peu étonné d'en entendre un qui lui était inconnu, à aussi peu de distance des domaines de son père. Trufaldin lui rappela qu'il avait quitté très-jeune les foyers paternels, qu'il ne se souvenait pas des noms de tous ses voisins, et que le seigneur de Ripal n'étant peut-être pas lié avec le comte d'Aran, il n'était pas extraordinaire que ce nom ne l'eût jamais frappé. Ce qui véritablement l'intéressait plus que tout le reste, c'était la beauté de Séraphine. S'il n'était pas absolument décidé à lui faire sa cour, il n'avait pas raison de l'éviter. Il vou-

lait vivre à une telle proximité du château d'Aran, qu'on ne pensât point à le chercher là, et c'est peut-être le moyen le plus sûr d'échapper à toutes les perquisitions. Le seigneur de Ripal paraissait être une espècc d'ours qui ne sortait pas, qui ne recevait personne, et qui ne l'exposerait à aucun inconvénient; et puis, à l'avantage égal, le voisinage d'une demoiselle charmante a toujours quelque chose d'engageant.

En chantant, en dansant, en riant, Mendoce déclara au concierge qu'il était tout-à-fait livré à la philosophie, qu'il fuyait le commerce des hommes, qu'il cherchait une retraite isolée où il pût librement méditer, et il lui proposa, en faisant une pirouette, de le prendre en pension chez lui.

Le concierge fit des difficultés. Il était logé petitement; sa table était

frugale; Mendoce manquerait des soins auxquels il était sans doute accoutumé, et le philosophe répondait à cela qu'un homme raisonnable devait se contenter d'une chambre et d'un lit; que la sobriété entretient la santé du corps et la clarté des idées et que le sang n'a besoin des soins de personne. Le concierge se défendit; Mendoce insista; il donna de l'or; il crut avoir remporté une grande victoire quand le bonhomme lui eut accordé une chose à laquelle il avait ordre de l'amener, si elle ne venait pas naturellement de lui. S'il s'y refusait, le concierge devait donner un signal, d'après lequel Cerdagne se déterminerait.

Trufaldin était enchanté de ces arrangements. Boire, manger, dormir! ne voir que le concierge, trop vieux pour être dangereux! n'avoir à craindre que le feu du ciel, espérer de

retrouver Inès dans quelque coin du parc! Quelle vie! Il n'était pas même à présumer que ce bonheur ne serait quc passager. Monsieur l'écuyer prévoyait, ainsi que le lecteur, que tout cela finirait par une réconciliation générale. Il n'avait qu'un désagrément, c'était d'être obligé de garder le secret; oh! c'était dur... dur! Mais un mot éclairait Mendoce, lui faisait prendre la fuite; Trufaldin perdait Inès, le repos, une bonne table, et il pouvait rencontrer des oies, des inquisiteurs, et peut-être pis encore.

Le lendemain Mendoce se leva de bonne heure, et sortit pour aller méditer. La méditation le conduisit vers le château, non pas du côté du pont-levis; le nain l'aurait distrait des grands objets qui l'occupaient, et les tourelles voisines du pont servaient sans doute de casernes aux

soldats que le seigneur de Ripal entretenait pour sa garde. Le philosophe tourna les derrières du château; et, tout en regardant le ciel, source de toutes les vérités, ses yeux se rabattaient de temps en temps sur le haut des tours, sur les crénaux, sur les croisées des bâtiments renfermés dans cette enceinte. Une jalousie s'ouvrit!....

A dix pas derrière Mendoce était un tertre assez élevé. Il y court, il se lève sur la pointe des pieds, son œil pénètre dans l'appartement; il reconnaît la fille du redoutable châtelain. Elle est assise : d'une main elle caresse son épagneul, de l'autre elle tient un livre qui paraît l'occuper sérieusement. Hélas! la pauvre enfant ne lisait pas; ses regards étaient fixés sur le chevalier, sans doute par pure curiosité.

Son amour-propre fut flatté de la

manière décente et pourtant pleine d'intérêt avec laquelle Mendoce la regardait. Elle le trouvait au-dessus de ce que le nain avait dit; elle l'examinait dans le plus grand détail, parce qu'elle avait à peine eu le temps de le voir lorsqu'elle lui avait sauvé la vie, à ce qu'elle croyait, au moins. Elle disait : « Quel dommage de tuer un homme comme cela », et elle faisait des caresses de plus à son épagneul. Etait-ce bien lui qu'elle caressait ?

Cerdagne était averti que Mendoce restait immobile comme un terme devant les croisées de sa fille. Le jeune homme ne l'avait jamais vu; il n'était donc pas possible qu'il le reconnût. Cerdagne était bien aise de le voir aussi, et c'est tout simple; il voulait connaître quelle impression le jeune homme faisait sur Séraphine, et il entra chez elle sans s'être

fait annoncer. Elle se leva précipitamment, courut fermer sa jalousie, parce que le soleil commençait, disait-elle, à être chaud. « Mais non, dit le comte, il est encore bien matin, et je comptais te lire près de ton lit ». En disant cela, il ouvrit brusquement la jalousie. Mendoce, qui rêvait sérieusement, n'avait pas pensé à changer de position. L'aspect de Cerdagne l'effraya ; ce n'était pas lui qu'il attendait. Il se retourna vivement, s'enfonça dans le parc ; mais la tendre curiosité de Cerdagne était satisfaite ; il avait entrevu un chevalier accompli, et, sans en rien dire à sa fille, sans lui laisser soupçonner qu'il eût remarqué le jeune homme, il fut plus caressant, plus aimable que jamais.

L'après-dîner, Mendoce revint méditer au même endroit. Séraphine, qui trouvait beaucoup de charmes à

la lecture du livre que son père lui avait donné, demanda la permission de se retirer chez elle. Son père l'accorda en l'embrassant de tout son cœur, et en se félicitant intérieurement : celivre était le plus ennuyeux de sa bibliothèque, et il l'avait choisi à dessein.

Ce manége durait depuis quelques jours. Mendoce ne se contenait plus qu'à peine; Séraphine commençait à s'interroger sur la situation de son petit cœur, et fille qui s'interroge sur ce sujet aime déjà beaucoup, ou je me trompe fort. Pédrillo ne revenait pas; Cerdagne s'impatientait, et ne concevait pas davantage que Guzman, le beau page qui accompagnait Rotrulde, ne fût pas rentré au château avec ses gens. Il ne paraissait plus douteux qu'il ne fût arrivé à ce jeune homme, qu'il affectionnait, quelque chose de funeste. Il y rêvait un soir,

quand on lui dit qu'une petite femme fort jolie demandait à être introduite dans le château. Ce mot : une jolie femme, faisait encore une sorte d'impression sur Cerdagne. Il ordonna qu'on la fît entrer, et fut assez étonné de la voir tomber à ses pieds. C'était la petite veuve que le seigneur Guzman s'était si obligeamment chargé de reconduire chez elle.

« Seigneur, j'ai fait une grande faute. — Vous n'en pouvez faire que de très-agréables. — Je me suis mariée sans votre consentement. — Vous n'êtes pas ma vassale ; je vous connaîtrais. — Non, seigneur, mais... — Mais, ma petite, vous n'aviez pas besoin de mon consentement. — Non pas moi, seigneur, mais votre page Guzman... — C'est lui que vous avez épousé ? — Que voulez-vous, seigneur, il est si beau, si aimable !... — Et vous si tendre ! — Que je me

suis laissée persuader. — Parbleu! le fripon; il n'est pas maladroit : il me renvoie notre déserteur et il me ramène une jolie femme. — Monseigneur ne m'en veut pas? — Non, sans doute. — Ni à mon petit mari? — Pas davantage. Je voudrais, ma petite, que mes domaines fussent peuplés de femmes comme vous. — Qu'y gagnericz-vous, monseigneur? — Au moins je n'y perdrais rien; et il n'est pas sûr qu'aussi bien que mon page... »

Je n'ai jamais su la suite de la conversation. Ce qu'il y a de certain, c'est que la petite, en quittant Cerdagne, parut extrêmement contente de lui, que le suzerain érigea en sa faveur une nouvelle charge dans sa maison, celle de coadjutrice de madamc Théodora, qui vieillissait, et n'était plus que méchante, mais que l'on considérait en faveur de ses ser-

vices passés et de ceux qu'elle pouvait rendre encore. Au reste, l'emploi de femme de charge d'un grand seigneur était tout ce que pouvait prétendre l'épouse d'un page, qui n'étaient et ne sont encore en Espagne, la cour exceptée, que d'honnêtes valets.

Rotrulde avait incontestablement des droits à la survivance; mais Cerdagne tenait essentiellement aux obligations du moment, et Rotrulde, en félicitant la nouvelle arrivée, lui observa, avec dépit, que sa rougeur attestait des soins rendus qui commandent la reconnaissance. « Il paraît, madame, lui dit la petite, que les vôtres ont été oubliés. — Moi, madame! cela vous plaît à dire. — Ah! madame est si jolie... — Mais, madame, autant qu'une autre. — Oh! bien plus, madame, et voilà pourquoi monseigneur n'a pu négli-

ger des attraits... — Il a pu leur rendre hommage, madame; mais la sagesse... — La sagesse! Ah! madame, toutes les femmes en parlent, surtout à un certain âge. — L'impertinente! — Ce mot, dans votre bouche, madame, équivaut à véridique. »

Cerdagne s'amusait de tout. Il écoutait derrière une portière, et la scène venait de prendre une tournure qui devait assembler les gens de la maison, et leur donner à rire aux dépens de leur maître. Le comte aimait beaucoup les peccadilles; il détestait l'éclat. Il parut, emmena Rotrulde, la consola probablement, puisqu'elle ne se plaignit plus, et manda son page.

Un grand seigneur se familiarise volontiers avec les femmes de tous les états qui ont ce je ne sais quoi qui fait taire la fierté; mais devant les hommes, l'orgueil reprend ses

droits; et le pauvre Guzman, qui avait vivement à se plaindre de son maître, sans s'en douter pourtant, le pauvre Guzman essuya la plus verte des mercuriales. Son maître lui fit sur l'état, la moralité, les facultés de sa femme, des questions de forme, mais prononcées d'un ton à intimider. Quant à la moralité, monseigneur savait à quoi s'en tenir, et son page l'assura que sa femme était la vertu même; pour l'état, ils n'avaient rien à se reprocher; la petite était fille d'un paysan, et Guzman avait eu pour père un piqueur du château. Du côté des facultés, il avait tout à gagner, puisqu'il n'avait rien, et que sa petite femme lui apportait en dot un joli domaine. L'enfant de Pacôme, de Mendoce, ou des autres, était en nourrice, et devait un jour passer pour un neveu; il n'en fut fait aucune mention à monseigneur. Le domaine

était loué très-avantageusement. Au total, Guzman avait fait une très-bonne affaire en spéculation et même en affection, car la petite lui avait plu au premier coup-d'œil; aussi, Cerdagne, bien aise de les garder tous deux, termina-t-il la séance, ainsi qu'il l'avait projeté, par des recommandations générales. Il éleva Guzman au grade d'écuyer, en faveur, dit-il, des soins qu'il s'était donnés pour ramener Mendoce; et il se proposa bien de l'occuper au dehors d'une manière si suivie, que sa femme manquât tout-à-fait d'occupation, ce qui pourrait le faire passer, lui, pour un passable pis-aller. Indépendamment de cela, l'intérêt ne perd jamais ses droits sur les femmis; et puis elles trouvent toujours, je ne sais pourquoi, quelque gloire à fixer un grand seigneur, dont souvent elles ne se soucient guère.

Guzman venait de sortir pour aller se féliciter avec sa femme des bontés de monseigneur, lorsque le vieux Pédrillo entra, la figure rayonnante, le rire sur les lèvres, un bras et une jambe en l'air, annonçant l'arrivée du comte d'Aran et de son épouse. Ils n'avaient pu résister à l'envie de revoir plus tôt un méchant, un libertin, un ingrat, mais un enfant toujours adoré. Infirmes avant l'âge de la caducité, ils étaient montés en litière; Pédrillo les avait conduits au château au déclin du jour, et les avait cachés dans sa chambre.

Cerdagne courut les y trouver. Epanchement de sa part, remercîments, marques de reconnaissance de la leur; impatience d'embrasser le cher enfant, de lui pardonner, de le marier, de le ramener. Objections de Cerdagne, représentations, sollicitations, supplications. On pouvait tout

perdre en précipitant quelque chose, et, en laissant faire l'amour, on arriverait sûrement au but si longtemps désiré. « Ah! du moins, si nous pouvions le voir! — Vous le verrez demain. Je vais vous cacher dans une chambre au-dessus de celle de ma fille, où le père Pédrillo, homme sûr et discret, vous servira. Vous serez un peu resserrés... — Eh! qu'importe? — Mais vous aurez toutes les commodités de la vie. Demain, au point du jour, il viendra du fond du parc faire l'amour à Séraphiue; Séraphine lui rendra ses révérences, répondra à ses signes; leurs soupirs communs se perdront dans les airs. La scène sera longue; elle se renouvellera le soir; vous verrez tout à votre aise le plus joli homme d'Espagne; mais, encore une fois, pas d'indiscrétion; s'il vous aperçoit, il

s'échappe, et ce sera à recommencer. »

Le comte et la comtesse se laissent conduire. Qu'on est faible quand on est père! dira le lecteur célibataire. Que cette scène est vraie, dira le lecteur, père sensible d'un fils dérangé! on les enferme dans une petite chambre incommode, sans jour que celui d'une lucarne qui donne sur le parc. Un excellent lit composé à la dérobée est ce qu'on leur offre de mieux. Pédrillo leur porte des viandes froides dans ses poches, du vin tel qu'il a pu le voler au sommelier; il remporte sa lampe, de peur qu'une clarté extraordinaire ne donne des idées aux gens de la maison qui habitent les chambres voisines. d'Aran et sa femme soupent à tâtons, se couchent comme ils peuvent, ne dorment pas, et pourtant sont heu-

reux : le lendemain ils verront leur fils; ils ne seront pas obligés de lui marquer une sévérité que leur cœur démentirait; puisqu'ils n'en seront pas vus, leurs larmes paternelles couleront en silence, et ils auront le plaisir de les confondre.

Pourquoi la femme la plus sage trouve-t-elle toujours, sans le chercher, sans même y penser, des expédients qui l'approchent du but? c'est que la sagesse se tait à mesure que l'amour se fait entendre, que l'austère vertu finit par devenir attentive au langage séducteur, et que souvent elle trouve l'art de justifier les démarches les plus inconsidérées. Vous allez conclure de ceci que Séraphine se permettra des choses hasardées, non, elle ne va rien faire que d'innocent; mais l'innocence a un bandeau sur les yeux, et elle ne fait point un pas qui ne soit dangereux.

Séraphine dès le point du jour, lisait à sa croisée. Mendoce avait dévancé le soleil. Il attendait un regard pour exprimer son amour, son impatience, son chagrin. Cerdagne, enfermé avec le comte et la comtesse d'Aran, partageait leur joie, comme il avait partagé leur douleur. Le contentement était tel, que si Mendoce eût paru devant eux, ils n'auraient eu que la force de l'embrasser; la morale ne fût venue qu'ensuite, et elle n'eût pas été vigoureuse.

Mendoce avait fait des efforts incroyables pour contenir jusqu'alors la fougue de son caractère. Il sentait bien que la fille du seigneur de Ripal ne pouvait être menée comme une grisette; mais aussi il n'entendait pas faire éternellement l'amour avec les yeux. Cependant quel parti prendre? La belle demoiselle lit, on peut lui écrire; il n'y a que ce moyen;

mais comment faire parvenir un billet dans un château toujours fermé, et dont les gens sont invisibles? La chose paraît impossible. N'importe, il faut écrire, et si ses assiduités ne déplaisent pas à la belle Séraphine, elle trouvera peut-être.... Il tire son crayon, un beau petit moreeau de vélin, il s'assied, et écrit sur son genou.

Séraphine avait tout vu. Elle devinait à qui s'adressait le billet; elle brûlait de le lire ; mais il fallait qu'il lui parvînt comme par hasard, sans qu'elle eût l'air de s'y prêter, et que sa fierté ne fût pas compromise. Elle avait une tourterelle très-apprivoisée, et qu'elle aimait beaucoup. A l'instant où Mendoce n'avait encore tiré que son crayon, elle avait pénétré son dessein, elle avait pris l'oiseau, elle le caressait sur le bord de la croisée, et sans doute le beau

jeune homme ne pouvait pas soupçonner qu'on pensât à envoyer un courrier recevoir une lettre qui n'était pas écrite. L'ingénue et adroite demoiselle tire une plume à l'oiseau; la douleur agit sur la tourterelle, elle s'envole dans le parc; Séraphine pousse un cri de désespoir qui n'avait aucune vérité; Mendoce lève la tête, voit l'oiseau chéri, et la demoiselle, les bras tendus, semblait dire de l'air le plus suppliant : ah! par grâce, daignez me le rendre.

Mendoce se lève; il appelle l'oiseau et lui présente le doigt; le petit animal vient s'y percher. Mendoce le prend, le couvre de baisers, l'enferme dans son sein, achève son billet, l'attache sous une aile de la tourterelle, la baise, la rebaise, et lui rend la liberté. La tourterelle, déjà fatiguée de l'espèce d'esclavage qu'elle vient de subir, reprend sa vo-

lée, et va se percher sur l'épaule de sa maîtresse. Séraphine la prend, la baise à son tour, et Mendoce croit distinguer que ces baisers couvrent les ailes et le bec qu'il vient de caresser si tendrement. Une seule chose l'afflige, c'est que mademoiselle de Ripal fait rentrer l'oiseau dans sa cage, sans avoir pris le billet. « Sans doute, dit-il, le trouble où elle était ne lui a pas permis de s'apercevoir que j'écrivais; et si quelqu'une de ses femmes, si son père impitoyable joue avec l'oiseau, et trouve une lettre, Séraphine sera compromise, grondée, maltraitée peut-être...... Étourdi que je suis! »

Séraphine voulait qu'il pensât tout cela, et elllc s'était remise à lire, en affectant beaucoup d'attention, et ayant constamment un œil sur Mendoce. Elle réfléchissait aux suites d'une indiscrétion qu'elle commen-

çait à se reprocher. Ce billet tant désiré était en sa possession; elle pouvait le lire, elle n'osait, elle ne voulait même pas y toucher en ce moment. Elle se proposait de le remettre à son père, de le déchirer sans le lire, de le détacher en présence du beau jeune homme, et de le jeter tout ployé dans le fossé. Le premier moyen exposait le jeune chevalier au ressentiment de son père : il fut donc rejeté. Le second ne sauvait pas sa gloire : Le jeune homme ne doutait pas qu'elle n'eût lu sa lettre, et peut-être avec plaisir. Le troisième le désespérerait; et comment réduire au désespoir un beau garçon qui passe les jours entiers devant sa croisée pour le seul plaisir de la voir? Chacun de ces partis présentait des inconvénients graves, affligeants, terribles; il ne s'en offrait pas d'autres à son imagination; et en

effet il fallait opter de lire la lettre ou de ne pas la lire.

Elle fit ce que tout autre aurait fait comme elle; seulement elle usa d'une petite ruse qu'elle croyait insignifiante, et qui pourtant signifiait tout. Elle tourna précipitamment la tête vers sa porte, comme si quelqu'un entrait chez elle; elle ferma vivement sa jalousie, et Mendoce jugea que son père venait la visiter, et qu'elle craignait qu'il ne l'aperçût dans son parc. Il en conclut qu'il inspirait une sorte d'intérêt; mais en même temps il tremblait pour le malheureux billet. Il se retira derrière des arbres touffus, et attendit qne la jalousie se rouvrît : elle ne devait plus se rouvrir.

Les grands parents, témoins de tout ce manége, riaient, applaudissaient, s'attendrissaient, pleuraient, s'embrassaient : c'était à n'en pas finir. Ils ne voyaient pas Séraphine;

mais l'expérimenté Cerdagne tirait des conjectures certaines de l'excursion de la tourterelle; il expliquait tout, ne se trompait que sur des circonstances assez indifférentes, et il n'avait qu'une inquiétude, c'était de savoir si sa fille répondrait. Il désirait, il se flattait que non; et en effet elle en était incapable.

Cerdagne se défiait beaucoup de l'indiscrétion de Trufaldin; ils s'étaient vus chez d'Aran; ils se trouveraient probablement ensemble, et l'écuyer pouvait d'un mot prouver ae jeune homme que les pères sont trop heureux de pardonner. Pédrillo, Inès, Rotrulde, interrogés sur ce qu'il savait et sur ses dispositions, répondirent qu'il s'était engagé au secret par serments, et qu'il était trop dégoûté des voyages pour être tenté de faire de nouvelles caravanes. Revenons.

La pauvre petite tenait le délicieux

billet ; elle le trouvait plein d'expression, d'âme, et surtout de respect ; il annonçait les vues les plus droites ; et Mendoce n'attendait qu'une réponse favorable pour faire connaître au seigneur de Ripal sa famille, assez respectable et assez opulente pour ne pas craindre un refus. Elle soupira en se rappelant que son père lui avait quelquefois donné à entendre qu'il avait des vues sur elle, dont il s'expliquerait quand il serait temps. Comme on croit tout ce qu'on redoute, elle ne douta point qu'il n'eût conclu quelque mariage de convenance, et que sa réserve ne vînt de l'âge, de la laideur ou de quelque difformité du cavalier dont le nom ne pourrait la surprendre que désagréablement. Son imagination lui créa alors le futur le plus rebutant, sous tous les rapports, que la nature, injuste quelquefois, ait jamais pu

produire. Elle se retraçait ensuite les agréments enchanteurs de Mendoce, et des pleurs étaient le résultat de la comparaison. Ah ! si elle avait su ce qu'on projetait pour elle ! mais son père savait que le bonheur durable est celui qu'on achète par des peines, des privations, de la persévérance, et il avait raison, surtout à l'égard de Mendoce.

Cependant, quelque sensible que fût Séraphine, elle sentit que, répondre à un inconnu, c'était outrager son père, blesser la bienséance, et elle aima mieux que le beau jeune homme l'accusât d'indifférence, d'ingratitude, que de lui donner lieu de juger défavorablement de sa sagesse. Elle tint sa jalousie constamment fermée, et, à un moment où elle sentit faiblir sa résolution, elle sortit brusquement de sa chambre, et courut près de son père rendre de nou-

velles forces à sa vertu. Ah ! si toutes les filles se conduisaient ainsi !

Mendoce était revenu dix fois dans la journée; dix fois il avait trouvé la cruelle jalousie fermée. Tantôt il craignait que le seigneur de Ripal n'eût vu son billet, et n'eût renfermé sa fille ; tantôt il craignait que sa fille elle-même ne l'eût lu enfin, et ne le punît d'avoir eu la témérité de lui écrire. Son imagination se monte, se volcanise. « J'étais heureux, dit-il, je la voyais, cette jouissance me suffisait, et je sens que je ne peux m'en passer. Allons, il faut faire un coup de tête, » et il va trouver Trufaldin.

« Mon ami, disait Cerdagne au comte d'Aran, nos affaires vont à merveille, et la réserve de ma fille, sa défiance d'elle-même, qu'annonce son assiduité près de moi, tout cela me comble de joie. Mais il faut pren-

dre garde que des obstacles insurmontables ne rebutent enfin notre cher Mendoce. Je ne veux pas qu'il aille trop vîte, mais il ne faut pas le désespérer. Donnons-lui quelque facilité : il a écrit un billet, et il ne s'en tiendra pas là. » Cerdagne ordonna qu'on baissât le pont-levis, que les gens de la maison allassent et vinssent comme de coutume ; il recommanda seulement à ceux et à celles que Mendoce avait vus de garder exactement leurs chambres. Il déclama devant l'acariâtre Théodora contre les jeunes gens qui cherchent à plaire aux demoiselles contre le gré de leurs parents. Théodora prit feu, et apprit à Cerdagne que le jeune téméraire, que ses archers avaient été sur le point de percer de leurs flèches, ne cessait depuis quelques jours de rôder dans le parc. Cerdagne fut très-surpris d'apprendre une semblable

nouvelle; il protesta qu'il veillerait sur les démarches du jeune audacieux; Théodora répliqua qu'elle veillerait mieux que personne : c'était ce que demandait Cerdagne. Il voulait laisser les portes ouvertes, mais il fallait un cerbère qui, sans rendre nulles les petites ruses de l'amour, le tînt en haleine quelque temps encore, et personne n'était plus propre à remplir ce rôle avec vérité et exactitude que Théodora, qui était méchante, et qui ne se doutait pas des arrangements des deux familles.

Mendoce avait abordé Trufaldin avec sa vivacité ordinaire, qu'augmentaient, qu'irritaient encore les obstacles imaginaires qu'on lui présentait à chaque pas. Trufaldin, heureux et tranquille, sans inquiétude sur les suites de ce qu'entreprendrait son maître, était disposé à le secon-

der de tout son pouvoir. Le moment où Mendoce entrerait chez Cerdagne, par la porte ou par la fenêtre, était celui qui le rapprocherait de sa grosse Inès. Il ne pouvait rien proposer à cet égard; son maître, qui connaissait sa poltronnerie accoutumée, n'eût pas manqué de concevoir des soupçons; mais il pouvait se rendre aux ordres répétés du jeune amoureux, en affectant, pour la forme, la résistance qu'il avait toujours opposée à ses entreprises. « Mon cher ami, lui dit Mendoce, je suis amoureux, très-amoureux, la tête m'en tourne. — Amoureux comme vous l'avez toujours été. — Comme il est impossible de l'être. — En vérité! — Et d'une personne accomplie. — Cela va sans dire. — Je n'ai pu encore juger de son caractère ni de son esprit. — Ah! jusqu'à présent vous ne lui avez parlé que des yeux. — Mais elle

entend parfaitement ce langage. — Et elle y répond d'une manière positive? — Elle y répondait d'abord; mais je crois que je suis un peu brouillé avec elle. — C'est de bonne heure; et cette beauté se nomme? — Tout ce que je peux t'en dire, c'est qu'elle est probablement la fille du seigneur de ce château. — Du seigneur de Ripal? prenez garde, monsieur, prenez garde à ce que vous allez faire. Le seigneur de Ripala fait du bruit dans le monde, et je doute qu'il entende raillerie sur le chapitre de l'honneur. — Ce n'est pas cela qui m'embarrasse. — En effet, du caractère dont vous êtes, je ne vois pas ce qui pourrait vous embarrasser. — Je ne le suis que sur les moyens d'avoir accès auprès de la demoiselle. — Demandez à voir le papa, donnez-vous pour ce que vous êtes; il serait bien difficile s'il vous refusait.

— Imbécile! est-ce au père que je veux faire la cour? Et puis ces pères sont quelquefois si bizarres! Si je ne convenais pas à celui-ci... — Ce qui, au fait, n'est pas impossible. — Il m'amadouerait, il m'amuserait, il écrirait au comte d'Aran, et une belle nuit.... la tour du Nord, tu sais bien. — Oui, cela est embarrassant. — Très-embarrassant. D'abord je reprendrais le nom d'Almanzor, je répéterais à l'aimable objet l'histoire que tu as débitée au seigneur Gonzalve, avec quelques changements cependant, car elle n'était pas trop vraisemblable. — Dame, monsieur, quand on improvise... — Voyons d'abord à nous introduire. — Par où? — Je n'en sais rien; mais il faut entrer, voir mademoiselle de Ripal, étudier ses inclinations, ses qualités. — Comment, diable! de la prudence! — Oh! je ne veux plus

faire de sottises. — Ah! à la bonne heure. — Et si elle est digne du sacrifice de ma jeunesse..... — Vous l'épouserez? — Avec un plaisir inexprimable. Allons, marchons vers le château. J'imagine qu'il nous y arrivera des choses extraordinaires. — Cela n'est pas de première nécessité. — C'est un privilége attaché aux monuments gothiques. Vois-tu ces donjons qui défient les siècles; ces créneaux couverts de mousse, ce pont-levis... Ah! il est baissé le pont-levis! Nous entrons d'autorité, nous cherchons la chambre de mademoiselle de Ripal, nous assommons ceux qui veulent nous barrer le chemin... — Eh! par grâce, n'assommons personne. — Nous parcourons de longs corridors abandonnés aux vents; nous passons devant des salles délabrées, que ferment des portes de six pouces d'épaisseur, criant avec effort

sur d'énormes gonds que dévore la rouille; nous nous égarons, nous trouvons des souterrains humides et infects, des lampes sépulcrales, des urnes funéraires, des sortiléges, des prodiges, du poison, des poignards... — Ah! mon Dieu, mon Dieu! quel plaisir trouvez-vous à vous tourmenter ainsi, vous et les autres? — J'aime les grands effets. — Et moi le naturel. Cherchons, monseigneur, cherchons le chemin de la chapelle, et engagez votre belle à vous y suivre. »

En causant, ils arrivèrent sur le revers du fossé. Plus de nain, d'archers; tout est calme, on paraît sans défiance, et Mendoce s'avance le jarret tendu, le nez au vent, et la main sur la garde de son épée. Une femme assez laide passe le pont; elle voit nos chevaliers errants, et elle fait une mine qui ajoute à sa laideur. «Quelle est cette guenon, dit Mendo-

ce? — C'est probablement une fille suivante. — On l'a donc prise pour relever les appas de sa maîtresse? — Il est certain qu'elle n'a pas l'air affectueux. — Tu l'apprivoiseras. — Ma foi, j'en doute. — Aborde-la, fais-lui des contes. — Eh! bon Dieu! que lui dirai-je? — Ce que tu as dit à ta grosse Inès. — Quelle différence! Inès a quinze ans de moins. — Faites votre cour, monsieur, endormez cet argus, noyez-le s'il le faut, et moi je me glisse partout où je pourrai passer. »

A peine a-t-il fini de parler, qu'il a traversé le pont-levis, la première cour, la salle des gardes. On court après lui, il va comme le vent, il tourne, il revient, il ouvre dix portes, il entre dans une salle basse, où il trouve Cerdagne entouré des premiers de ses vasseaux. La figure noble du comte, ses manières grandes et aisées, le luxe qui brille partout,

en imposent un moment au jeune homme ; il se remet à la minute. « Je vous avoue, seigneur châtelain, que ce n'est pas vous que je cherchais ; mais je suis enchanté que le hasard m'ait procuré l'honneur de vous voir, et je me ferai un plaisir de dissiper les impressions défavorables que vous avez pu concevoir de moi. »

Pendant qu'il s'explique avec autant de facilité que s'il eût pu compter sur un favorable accueil, Trufaldin était fort embarrassé de sa personne auprès de Théodora, qui était restée immobile près de lui, les poings sur les hanches, et qui le regardait d'un air à le faire trembler. Trufaldin ne doutait pas que celle qui paraissait avoir quelqu'importance ne fût dans la confidence de Cerdagne, et, persuadé qu'il l'adoucirait en lui prouvant qu'il était aussi dans le secret, il l'aborda avec des révérences

aussi gracieuse qu'on en peut faire quand on n'a pas eu de maître à danser, le maître le plus utile sans doute qu'on puisse donner aux jeunes gens. « Permettez-vous, madame... — Je suis fille. — Souffrez donc, mademoiselle... — Je m'appelle Théodora. — Vous n'aimez pas les politesses. — Ni les longues conversations. — Il y a de la sympathie entre nous. — Qu'appelez-vous de la sympathie? — Je parle peu, et je déteste les compliments. — Finissez donc, que voulez-vous? — Quel diable de caractère! Je voudrais... — Vous voudriez.... Vous vous taisez? Vous êtes embarrassé? — C'est que.... — C'est que? — Je cherche le commencement de mon histoire. — Je vais vous la raconter. Il y a dans ce château une très-jolie personne que je suis chargé de surveiller; votre maître l'a vue par hasard, il en est amoureux, il veut

l'obtenir, il ne l'aura pas : voilà ma conclusion. — Elle ne sait rien : quelle école j'allais faire ! — Que dites-vous en vous tournant de l'autre côté ? — Qu'il est inutile que j'aie l'honneur de vous entretenir davantage. » Et Trufaldin fait un demi-tour à droite, comptant gagner paisiblement la maisonnette, et laisser son maître se débrouiller comme bon lui semblerait. Théodora court après lui, le prend par une oreille d'une main, lui applique de l'autre un soufflet, lui ordonne d'expliquer dans le plus grand détail les vues de son maître, elle lui demande quel il est, ce qu'il fait, d'où il vient, où il va. Trufaldin, étourdi de tant de questions, ne répond pas, et cherche à débarrasser la seule oreille qui lui reste. Théodora trépigne, tempête, tire plus fort, et Trufaldin éperdu commence l'histoire du siége d'Antioche,

d'Argant, d'Abaquaba et d'Ibiquibi, des dauphins, du corsaire de Tripoli, et il répète toutes les niaiseries qui avaient délicieusement occupé une soirée du seigneur Gonzalve. Mais Théodora n'était pas simple comme saint-Joseph. Plus Trufaldin extravaguait, plus elle alongeait sa pauvre et innocente oreille. En se démenant, Trufaldin rencontra aussi celle de la dame et ne lâcha plus. Elle tirait de son côté, il tirait du sien; tous deux criaient, juraient, faisaient des grimaces à disperser une procession de possédés.

Cerdagne avait écouté d'un air plein d'aménité ce qu'il avait plû à Mendoce de lui débiter. Le petit fripon mentait avec grâce, il parlait avec une chaleur, une pureté qui enchantaient le beau-père. Il se reconnaissait, c'était lui qu'on représentait à vingt ans, et vingt fois il fut tenté

de jeter ses bras au cou de Mendoce, et de terminer ce badinage. Un chevalier, armé de pied en cap, la visière baissée, était derrière le fauteuil de Cerdagne. « Rappelez-vous vos résolutions, seigneur, lui dit-il : il est essentiel d'y tenir. » Ce chevalier était le comte d'Aran ; il avait vu son fils approcher du pont-levis, il s'était masqué à la hâte, et il était venu très-vîte, pour un goutteux, rassassier ses yeux et son cœur.

Mendoce trouva très-mauvais qu'un tiers s'ingérât de donner des conseils contre lui. « Eh ! de quoi diable vous mêlez-vous, dit-il au chevalier ? êtes-vous l'émissaire de quelque rival favorisé ? êtes-vous ce rival lui-même ? dans l'un ou dans l'autre cas nous romprons une lance ensemble, et je demande le champ clos au seigneur de Ripal. »

A ces mots, le seigneur de Ripal

et le chevalier éclatèrent de rire. Mendoce, outré qu'on osât l'insulter, tira l'épée, sans s'embarrasser du nombre des vassaux qui entouraient le châtelain. Cerdagne, plus enchanté de lui que jamais, sentit cependant la nécessité de mûrir une pareille tête par des épreuves; il reprit cet air de dignité qui lui était familier, et qui en imposait à tout le monde; il s'avança vers son gendre futur, prit son épée, la remit dans le fourreau, lui présenta la main, et en lui disant de ces choses vaguement flatteuses que les grands ont toujours à leur disposition, il se faisait suivre par Mendoce, étonné de l'ascendant auquel il cédait.

Il avait cru tout gagner en s'introduisant dans le château, et il en sortait sans résistance. Si le seigneur de Ripal prenait de nouvelles précautions, il était probable qu'il n'ap-

procherait jamais celle qu'il aimait au-delà de toute l'expression, et cependant il se laissait conduire par un père qu'il croyait contraire à ses projets, et ce père augurait bien de sa docilité. Quand il sera mon gendre, disait en lui-même Cerdagne, je ne veux être que son ami. Jamais de morgue, de déclamation ; la jeunesse hait avec raison tout ce qui ressemble au pédantisme. J'extravaguerai, je rirai, je jouerai avec lui, et jamais je ne lui présenterai la morale que sous l'enveloppe du plaisir.

En repassant le pont-levis cependant, le petit comte d'Aran opposa quelque résistance. Il faisait la mine, il avançait de mauvaise grâce. « Venez, venez donc, seigneur Almanzor, lui disait Cerdagne ; votre histoire est tout-à-fait intéressante ; mais chacun a ses habitudes ; la vôtre est de faire l'amour, la mienne est de respirer le

grand air après dîner. Je vous entendrai dans mon parc, si vous le trouvez bon. » Il eut peur en voyant Théodora; elle pouvait le nommer de son nom ordinaire; elle pouvait parler du comte d'Aran; mais Cerdagne était trop avancé pour reculer, et la civiliié *puérile* le servit bien. La vieille fille avait appris dans son enfance qu'il est messéant d'appeler les gens par leur nom, et elle s'en était souvenue.

Il était temps que Cerdagne parût, Théodora et Trufaldin allaient finir par s'arracher chacun une oreille, sans compter les gourmades qui commençaient à aller. A l'aspect du maître, Trufaldin lâcha prise, Théodora aussi, et ils furent tous deux se ranger près de leur patron respectif.

« Mais, seigneur, reprit Mendoce, il y a de la cruauté à entraîner hors de chez soi un hôte de cinq minutes,

faire courir un guerrier fatigué, sous prétexte de l'entendre plus commodément! — Vous trouveriez beaucoup plus poli que je fusse resté chez moi, que j'eusse fait appeler ma fille? — Oui, j'aime beaucoup la société. — Je le crois. — Et nous avons autant de loyauté que de courtoisie, dit Trufaldin avec une profonde salutation. »

Ici la conversation s'engage assez généralement, et Théodora, qui se frottait l'oreille, qui se faisait une fête de se venger et de nuire, Théodora ne laissait pas échapper l'occasion de glisser son mot.

« Quoi! dit-elle, vous croyez ce que vous dit ce petit scélérat! — Oui, ma bonne, je le crois. Le seigneur Almanzor n'a pas d'intérêt à me tromper. Passionnément amoureux de la fille de don Fadrique..... — Allons, dit à part Trufaldin, il a fait aussi une histoire. — Quoi! reprit Théo-

dora, le père de la belle Abaquaba s'appelle don Fadrique! — Abaquaba, répète Mendoce étonné! — Eh! non, dit Cerdagne d'un air de bonhomie, elle se nomme Lusiana. — Lusiana, Abaquaba, poursuit Trufaldin, ce sont toujours des *a*. »

Le pacifique Trufaldin entrait dans les vues de Cerdagne, qui lui marqua sa satisfaction d'un coup-d'œil que personne n'intercepta, et l'acrimonieuse Théodora reprit, du ton le plus humoriste : « Vous ne voyez pas, seigneur, que cet écuyer est un fripon qui se moque de vous, avec ses *a*, et je vous réponds que son maître ne vaut pas mieux. — Oh! que non! oh! que non; répondit Cerdagne; demandez plutôt à ce preux chevalier. Un descendant des Almanzor s'exposerait-il à perdre l'estime d'un brave Catalan? couvrirait-il des projets coupables du voile de l'hospitalité? me

paierait-il d'ingratitude, moi qui brûle de payer ma part de la dette qu'a contractée l'Espagne envers les rejetons d'un héros si fameux? Allons donc, quelle idée! Vous êtes toujours défiante, la bonne. — Ah, ah! reprit Mendoce, je vous soupçonne, seigneur, de ne l'être pas moins. — Quelle injure vous me faites, mon cher chevalier! — Non, il n'y a vraiment de différence que dans l'amabilité de vos manières, et cela n'est point étonnant : un seigneur qui a brillé à la cour, qui s'est distingué dans les tournois, et dont mille belles ont brigué la conquête. — Hé, hé! ce temps-là est un peu passé, mais je me le rappelle; je lui dois quelqu'expérience, et je m'en sers. Seigneur Almanzor, vous êtes un très-joli cavalier. — Oh! point de compliments, s'il vous plaît; rentrons. — Vous avez de la finesse, des

grâces, de la gaîté, tout ce qui séduit les belles.—Trop poli, beaucoup trop, en vérité. — Mais si ma fille, très-jeune, très-ingénue, vous voyait une fois, et qu'elle se rendît à votre mérite éminent, jugez donc combien je me reprocherais d'avoir ruiné le repos de sa vie; car enfin rien ne vous ferait renoncer à la dame de vos pensées..... — Mais écoutez donc, seigneur, je ne sais..... — Non, vous êtes incapable de la trahir, et l'inclination que vous pourriez inspirer à ma fille nuirait singulièrement à mes projets.—Ah! vous avez des projets! — Je l'ai promise à un jeune homme charmant, à ce qu'on dit. — L'avez-vous vu? — Non. — C'est quelque magot, je vous en réponds. — C'est le fils d'un de mes frères d'armes qui s'est couvert de gloire dans nos guerres contre les Maures. — Ce n'est point à votre fille à payer les dettes

de l'état. — Mais je veux payer celles de l'amitié. — Et vous auriez la dureté de me renvoyer ainsi. ! — Ah ! vous me rendez bien peu de justice. Je vous donnerai de l'argent, des domestiques des chevaux, les lettres les plus pressantes, pour le père de Lusiana, que je connais beaucoup....— C'est trop généreux, en vérité. Je ne souffrirai pas que vous vous mettiez en frais. Je resterai ici, et.....—Vous partirez, s'il vous plaît. Telle est mon intention, seigneur Almanzor, et vous voudrez bien vous y conformer. — Quoi ! sérieusement ? — Oh ! très-sérieusement. Faut-il, pour vous déterminer, m'expliquer sans détour, et mettre fin à ces plaisanteries ? Don Fadrique, que peut-être vous ne connaissez pas, n'a point d'enfant. — Ah ! diable ! — Et la maison d'Almanzor, dont vous vous dites issu, n'existe point en Espagne ; ce nom n'est pas

même espagnol. — Me voilà pris. — Cela vous déconcerte un peu. Remettez-vous ; je ne vous ferai pas de reproches. J'ai moi-même été trop jeune pour n'être pas indulgent ; mais l'indulgence a ses bornes, et si quelqu'un, qui me paraît d'un état distingué, s'oubliait jusqu'à méconnaître ce qu'il doit à mes procédés, j'ai des moyens sûrs de le ramener, sinon à la raison, du moins au repentir. — Seigneur, je ne souffre pas la menace. — Ni moi une offense faite avec réflexion. — Tout au treque le père de Séraphine ne me tiendrait pas impunément ce langage. — Et tout autre que ce père prudent vous eût déjà réduit au silence. »

Ici Cerdagne se retourne pour ne pas éclater, ici Théodora le pousse avec le coude d'un air qui voulait dire : hé! allez donc. Ici Trufaldin, prompt à s'effrayer, ne sait ce qu'il

doit penser de la feinte colère du comte. Il prend Mendoce dans ses bras, il l'entraîne; il s'écrie : « Hé! venez donc, étourdi que vous êtes ; vous ne resterez pas ici malgré le seigneur châtelain, peut-être?— Quoi ! tu prétends.... — Empêcher quelque nouvelle sottise. — Mais tu prends un ton!... — Qui n'est pas plus déplacé que les vôtres. » Et il emmenait Mendoce qui se débat, qui s'échappe et revient crier aux oreilles de Cerdagne : « Non, je ne connais ni don Fadrique, ni Lusiana, ni Almanzor. J'aime passionnément votre fille, je lui plairai, je l'espère; vous me pardonnerez un mouvement de vivacité, vous vous rendrez à mes vœux, nous enverrons promener le fils du frère d'armes, et s'il s'avise de prendre de l'humeur, je lui prouverai que je sais me battre comme je sais aimer. » Et il rejoint Trufaldin en deux sauts,

enchanté d'avoir fait une espèce de réparation au seigneur de Ripal, et de lui avoir déclaré ses sentiments.

Théodora n'avait jamais imaginé qu'on pût mener l'amour ainsi en Espagne. Elle restait étonnée, stupéfaite; elle regardait Cerdagne, qui riait, qui riait, et qu'elle ne concevait pas plus que l'étourdi qui l'avait mené si lestement. Enfin elle retrouva la parole et s'écria : « Voilà un arrogant petit fripon. — Il est jeune, il est amoureux, voilà tout. — Un insolent qui ose vous faire un défi. — Il m'a répondu en brave homme. — Et qui malgré vous prétend à votre fille. — Je ne peux guère le blâmer : Séraphine est charmante. — Et vous voyez cela de sang-froid! — Et pourquoi m'emporterais-je? à son âge j'en aurais fait tout autant. — Fort bien. Il ne vous reste plus qu'à rompre avec votre ami, qu'à vous allier

avec un inconnu. — Ah! madame veut me donner des conseils. — Et vous ne feriez pas mal de les suivre. — Bornez-vous à observer ce jeune homme et ma fille, et ne vous inquiétez pas d'autre chose. — Observer, observer! c'est bien de cela qu'il s'agit. Doublez-moi la garde, et si notre amoureux approche, qu'on l'enlève, qu'on le mette sous les verroux, et que provisoirement le pont soit levé, les fenêtres grillées, et Séraphine consignée chez elle jusqu'à ce que le mariage projeté soit fait : voilà seigneur, voilà comme on mène les affaires.... Eh bien! qu'est-ce? Vous riez encore, vous levez les épaules, vous me tournez les talons! Et vous êtes Espagnol? et vous êtes père? »

Cerdagne rentra, et ordonna à ses gens, aussi surpris que Théodora, de laisser toutes les portes ouvertes.

Il monta chez monsieur et madame d'Aran, s'amusa avec eux de ce qui venait de se passer, imagina de nouveaux obstacles à opposer à la vivacité du jeune homme ; il trouva même un incident de nature à le rendre sage pour le reste de sa vie, si la beauté, la candeur, l'amabilité de Séraphine, ses soins, à lui, et l'honneur bien connu de Mendoce ne suffisaient pas pour le rendre à la raison. Cet incident viendra à son temps.

Cerdagne voulait éclaircir encore un doute qui suspendait la félicité des deux familles. Il n'était pas impossible que la tourterelle se fût envolée par hasard; il se pouvait aussi que la jalousie restât fermée autant par indifférence que par fierté. Il était difficile de penser qu'un homme comme Mendoce ne plût pas à une jeune personne qui avait le cœur libre; mais le cœur d'une femme est

sujet à tant de bizarreries! et puis il est si agréable de s'assurer de ce qu'on désire! Cerdagne passa chez sa fille. « Ah! voilà mon papa. — Oui, j'ai beaucoup de choses à te dire. — Et j'ai tant de plaisir à vous entendre! — Parce que tu sais combien je t'aime. — Oh! vous ne seriez pas aimable sans cela. » Cerdagne l'embrasse, s'assied auprès d'elle et lui prend la main. « Je ne te rappellerai pas ce que j'ai fait pour toi. — Vous ne craignez pas que je l'oublie? — Ce n'est pas là ce que je veux dire. En formant ta raison, en cultivant ton esprit, je me suis ménagé quelques fleurs pour les dernières années de ma vie. Je jouis du prix de mes soins; et si je t'en parlais jamais ce serait pour t'assurer de toute ma reconnaissance. — Ah! mon papa se moque de moi. — Tu ne le crois pas, Séraphine. — Je n'en ai pas l'habi-

tude, et je m'en étonnerais un peu; mais laissons cela. — Jouissez de vos bienfaits, mon digne père, mais laissez-moi le faible mérite d'y être sensible et de les reconnaître. — Si en effet tu penses me devoir quelque chose, tu peux t'acquitter en ce moment. — Ah! parlez. J'aurais tant de plaisir à faire aussi quelque chose pour vous! — Je vais m'expliquer. Je t'ai laissé pressentir, assez légèrement à la vérité.... — Quoi mon père? — Certain projet de mariage.... — Oh! oui, bien légèrement. Vous ne m'avez pas même nommé le prétendu... — Quoique je fusse cependant à peu près décidé. — Décidé dites-vous? — Tu soupires, tu es impatiente peut-être de voir ton prétendu? il ne saurait tarder, et tout ce que j'attends de cette reconnaissance dont tu parlais à l'instant, c'est que tu doubles mon bonheur en consentant à assurer

le tien. — Si en effet ce mariage est décidé.... — Poursuis, mon enfant. — Je connais mon devoir, et je le remplirai. — Des devoirs ! Tu ne dois connaître de chaînes que celles du plaisir, et je me garderai bien de t'en faire porter d'autres. — Il m'est donc permis de répondre avec franchise, — Permis, ma Séraphine! Eh ! n'est-ce pas à ton meilleur ami que tu parles? — Qu'est-ce que le bonheur ? que l'idée qu'on s'en fait. Pourquoi, lorsqu'on est bien, se laisser aller à l'espoir du mieux, et courir après une ombre fugitive, qui échappe presque toujours ? Ma tendresse paraît vous suffire : je suis heureuse, complètement heureuse de votre affection, et vous pensez à m'éloigner de vous, et vous croyez que je puisse vous quitter ? — Il résulte de ton petit discours métaphysique, que tu n'as pas de goût pour le mariage. —

Pas le moindre, mon père. — Tu es bien sûre de cela? — Oh! Je vous le proteste. — J'ai besoin de tes protestations pour le croire. En effet, comment accorder l'indifférence dont tu te flattes, avec tes seize ans, avec des yeux.... Oui, ma foi, sans ces protestations, je pourrais penser que ce lien, qui ne te promet rien de flatteur avec celui que je te propose, pourrait être aussi bien séduisant avec quelqu'un.... — Avec quelqu'un.... — Avec quelqu'un que la demoiselle la plus franche ne nomme pas toujours, mais qu'un père devine aisément. — Je ne vous entends pas seigneur. — Oh! que si, oh! que si, tu m'entends à merveille. Tu sais bien que je parle d'un étourdi qui cherche à s'introduire dans le château. — Ah! je crois l'avoir entrevu. — Oui, l'as-tu entrevu? — Et vous avez pu craindre que je m'attachasse à un in-

connu? — Hé, hé! un cœur de seize ans ne calcule pas toujours. Il est fort bien cet inconnu-là. — C'est ce que je n'ai pas remarqué. — Figure heureuse. — Oui? — Taille bien prise; de l'esprit. — Vous lui avez parlé? — Mais ce n'est sans doute qu'un aventurier. — Il a pourtant l'air bien distingué. — Ah! tu as remarqué cela? Il est assez difficile alors de n'avoir pas vu le reste. — Ah, mon père! vous m'embarrassez à un point!..... — Et je n'en vois pas la raison. Ce jeune homme t'est indifférent, je dois être tranquille. C'est une affaire terminée. — Et vous me dites cela d'un ton d'ironie qui me pique.... qui me désole. — Des larmes, mon enfant! — Donnez, seigneur, un libre cours à vos soupçons, prenez les mesures... — Voilà celles que je veux prendre: les portes resteront ouvertes; ma fille ira partout sans être suivie, sans être

observée : c'est à elle seule que je confie le soin de son bonheur, et le repos du reste de ma vie. »

Ce ton de loyauté et de franchise émut vivement Séraphine. Elle se reprocha d'avoir eu un secret pour son père. Elle lui prit les mains, les serra dans les siennes, fixa ses yeux sur les siens. Elle voulait parler. Une fausse timidité glaçait sa langue, et peut-être l'amour combattait-il encore le devoir... Tout à coup elle se lève, et, cachant son charmant visage dans le sein de Cerdagne : « Je la reconnaîtrai cette noble confiance, et je vais m'en montrer digne. L'aveu est pénible sans doute, mais le moyen de rien cacher à un père tel que vous ! Oui, seigneur, ce jeune homme m'a touchée ; j'ai désiré en secret qu'il pût me convenir. Vous désapprouvez cette inclination naissante.... Eh bien, pour vous prouver

combien je suis sincère en ce moment, j'éviterai les occasions de voir ce dangereux mortel, je ne passerai plus les ponts, je m'interdirai la partie du château qui donne sur le parc, je vous dévoilerai mes plus secrètes pensées, mes combats et mes peines; votre tendresse me consolera, et votre sagesse m'aidera à me vaincre. »

On se figure aisément l'effet qu'un tel aveu devait produire sur un père. Cerdagne plus heureux à chaque moment, mêlait des larmes de joie aux pleurs de sa fille, et; se laissant aller à la bonté de son cœur : « Rassure-toi, ma chère enfant, c'est assez t'éprouver...... Ce jeune homme..... ce jeune homme..... — Par grâce, achevez mon père. — Ce jeune homme... — Eh bien! — Il ne te convient pas, peut-être; mais du moins je ne te donnerai pas à un autre sans ton consentement. » Et il s'enfuit : il était temps. « Diable, disait-il en lui-mê-

me en traversant ses appartements, j'allais tout dévoiler, et Séraphine, forte de mon aveu, n'eût pas manqué d'instruire mon espiègle de tout. Non, seigneur Mendoce, vous n'aurez pas un bonheur facile : je veux que vous aimiez longtemps. »

Il court chez le comte et la comtesse. « Bonheur partout, leur cria-t-il, bonheur particulier, bonheur général ! » Et il leur raconte l'entretien qu'il vient d'avoir avec sa fille, et on s'applaudit, on se caresse, on se félicite mutuellement.

Séraphine, restée seule, rappelait les dernière paroles de son père ; elle les pesait, les expliquait ; la dernière phrase la frappait surtout : *Je ne te donnerai pas à un autre sans ton consentement.* Elle sentait que tant qu'elle serait libre elle pourrait espérer, et c'était assez pour sa consolation.

Le bouillant Mendoce était auprès de Trufaldin, persistant à rentrer dans le château, imaginant cent projets plus absurdes, ou plus dangereux les uns que les autres. Son amour allait jusqu'à la frénésie, ou plutôt il aimait véritablement, il aimait pour la première fois, et sa vivacité ne lui permettait pas de se modérer.

Trufaldin, bien sûr qu'il n'avait rien à craindre chez le comte de Cerdagne, rassuré d'ailleurs par la conversation que ce seigneur venait d'avoir avec son maître, Trufaldin s'applaudissant de la dissimulation et de l'adresse qu'il avait eues dans cette scène, Trufaldin comptant sur des récompenses, et disposé à seconder les vues de notre amoureux, qui s'accordaient avec celles du père, Trufaldin trembla à quelques propositions de Mendoce. Ses desseins étaient tellement exagérés, tellement vio-

lents, que l'amitié d'aucun beau-père ne devait survivre à leur exécution ; et le bonhomme, pour ramener son maître à des sentiments modérés, fut obligé de chercher lui-même quelqu'expédient à la faveur duquel on pourrait entrer au château sans passer pour avoir le diable au corps. Il ruminait à cela, lorsque Mendoce lui demanda à quoi il pensait, lui ordonna de le suivre, et se remit en marche. « Où allez-vous? lui dit Trufaldin. — Je suis piqué au jeu. — Mais c'est le chemin du château que vous prenez là. — Je se sais bien. — Et le danger? — Je le brave. — Et cet honnête homme de père? — Je l'honore. — Ah! vous ne voulez pas le tuer? — Fi donc! l'horreur! — Et s'il vous tue, vous? — C'est le pis-aller. On a laissé les portes ouvertes; c'est fort bien..... et j'en profite. — Et si cela couvrait quelque piége? — C'est le

pis-aller. — Enfin, vous voulez rentrer là dedans? — Certainement, je le veux. — Et que ferez-vous quand vous y serez? — Je marcherai droit à l'appartement de Séraphine. — Et vous y arriverez comme la première fois. Le seigneur de Ripal, outré de votre opiniâtreté, vous fera arrêter, vous emprisonnera; vous serez obligé de lui décliner votre nom, et comme vous le disiez tantôt, il écrira au comte d'Aran, qui vous enverra prendre... — C'est le pis-aller. Je veux approcher Séraphine, lui parler, la juger, et si elle a le mérite que je lui suppose, je l'épouse, malgré son père, malgré le mien, malgré elle, s'il le faut. — C'est un peu fort. — J'aime l'extraordinaire. — Raisonnons un moment, car jamais on n'a vu conduire une affaire sérieuse avec autant d'extravagance. — Raisonne, puisque tu as la manie du raisonne-

ment; mais sois bref, je n'ai pas de temps à perdre. — Vous sentez bien vous-même, qu'il est insensé de rentrer là en plein jour. N'est-il pas plus sûr et plus commode, puisque décidément vous voulez parler à Séraphine, de vous introduire la nuit, et..... — Et par où balourd? — Comment, par où? Avec une imagination comme la vôtre, vous ne trouvez aucun moyen? — Mais ces ponts seront levés, les fenêtres sont à vingt pieds. — Eh! qu'importe? Cherchez, seigneur, cherchez et vous trouverez.»

Trufaldin avait ses petites raisons particulières, qui lui faisaient préférer la nuit au jour. Il comptait retrouver sa grosse fille à la faveur des ténèbres, de la solitude qui l'accompagne; il comptait sur l'amour inquiet d'Inès, qui sans doute ne lui permettait pas de dormir, et lui faisait tenir l'oreille au guet; il comptait sur les

hasards ; sur quoi ne comptait-il pas? Mendoce rêvait, se frottait le front, l'œil tantôt fixé sur la terre, tantôt sur la place qu'il voulait forcer. « J'y suis, j'y suis, s'écria-t-il tout à coup. — Ah! contez-moi cela. — Nous employons le reste de la journée à couper des fascines dans le bois. — Après? Vers minuit nous les chargeons sur le mulet de notre hôte. — Bon. — Nous les jetons dans le fossé. — Bien. — Nous les couvrons de pierres, que nous arrachons du parapet. — A merveille. — Nous passons à pied sec, nous faisons sauter la grille d'un soupirail de cave, nous descendons comme nous pouvons.... — Non, non pas, s'il vous plaît; nous descendons avec une corde, une lanterne sourde d'une main..... — Une pince de fer de l'autre. — J'y suis à mon tour. Nous soulevons les portes. — Nous montons dans les cours. — Nous

cherchons..... — Nous trouvons. — Nous parlons..... — Nous persuadons, nous enlevons, nous épousons..... — Ta, ta, ta, ta! Nous retournons au château d'Aran; le comte sera trop heureux de nous recevoir; il fera la demande dans les règles, elle sera accueillie..... — Ta, ta, ta, ta! j'ai le temps d'attendre, n'est-ce pas? — Mais, seigneur.....— Paix!— Permettez...— Paix! faquin; paix! et à l'exécution. Le mulet, les bourrées, la lanterne, la pince, et vivent l'amour et les amants déterminés! »

Mendoce court vers la maison du concierge, et Trufaldin le suit d'aussi près que le permettent son gros ventre et ses jambes courtes. Mendoce retourne tout dans cette maison. Haches, couperets, cordes, ferrements sont trouvés au grenier, à la cave, et sont rassemblés en un tour de main. « Je ne croyais pas, dit le

concierge, qu'un philosophe fût si expéditif, ni que ces instruments pussent servir à l'étude des sciences ou aider à la méditation. — Bah, bah, bah! J'ai renoncé à la philosophie. Allons, Trufaldin, suis-moi. » Et il court à l'écurie, il bâte la mule lui-même, et Trufaldin conte en quatre mots au concierge la grande entreprise qui se prépare, et il rejoint son maître; et le concierge, aussitôt qu'ils sont partis, va tout redire au sien, et Cerdagne va faire une longue histoire du tout au comte et à la comtesse d'Aran, et la comtesse tremble que son fils ne se casse le cou, et Cerdagne l'assure qu'il est un dieu pour les amants.

La comtesse voulait absolument qu'on mandât son cher fils, qu'on lui déclarât que celle pour qui il voulait faire ces extravagances, était l'épouse qu'on lui destinait; elle voulait qu'on

les mariât pour en finir, et qu'on s'en rapportât de la conduite future de l'époux à sa raison qui mûrirait, et aux grâces de Séraphine. C'était le parti le plus court, mais Cerdagne soutenait que ce n'était pas le plus sage. Il prouva avec tant d'éloquence, et par tant de raisons, que l'inconstance marche avec la facilité; il se prononça si nettement sur la résolution bien prise de ne pas compromettre le bonheur de sa fille, que la comtesse se rendit en soupirant.

Mendoce est entré dans le bois avec son écuyer. Il tombe à grands coups de hache sur un jeune taillis du beau père; Trufaldin le seconde; ils font un abattis épouvantable. Le jeune homme sue sang et eau pour entrer dans un château où on brûle de le recevoir; il lie ses bourrées, il en fait de quoi combler un bras du

Danube ou un fossé de Vienne; il charge le mulet, il le charge à le faire tomber sur la place. Il arrive à la lisière du parc, en soutenant le pauvre animal d'un côté, pendant que Trufaldin le tenait en équilibre de l'autre. Il était nuit close. Ils tirent, ils poussent le mulet jusqu'au revers du fossé, en face de l'appartement de Séraphine. Mendoce s'arrête, il écoute, il regarde si la lune, qui commence à paraître, ne les trahit pas. Il n'entend rien, il ne voit personne. Trufaldin l'aide bravement à décharger les fascines; Mendoce le félicite de sa résolution, et ne se doute pas des raisons qui lui donnent du courage.

Cerdagne, averti, faisait beau jeu à notre amant. Sous divers prétextes, il avait retiré tout son monde de cette partie du château où était l'appartement de Séraphine, et où devait se

diriger l'attaque. Il voyait tout avec le comte et la comtesse, et les rassurait par sa gaîté et ses saillies.

Séraphine ne se tenait plus chez elle pendant le jour; elle y rentrait le soir et s'occupait à ces petits ouvrages qui remplissent les loisirs des femmes. Une de ses suivantes travaillait avec elle, lorsqu'un certain bruit se fit entendre sur le bord du fossé. Séraphine ne pensait qu'à Mendoce; elle ne douta point qu'il ne tentât quelque moyen nouveau de l'approcher; elle frémit des suites de cette imprudence, s'il se rencontrait avec son père; et, en effet, dans toute autre circonstance, le fier et délicat Cerdagne eût châtié l'insolent qui violait son domicile. La pauvre enfant, qui était bien loin de voir dans Mendoce le fils du frère d'armes, était dans une inquiétude mortelle. Elle éloigna la femme qui brodait

avec elle; elle entr'ouvrit sa jalousie doucement, si doucement que Mendoce ne put l'entendre; mais les grands parents, qui étaient directement au-dessus, ne perdaient rien de ce qui se passait au dehors, ni chez elle : Cerdagne avait percé un trou au plancher, et lorsqu'on savait Séraphine dans sa chambre, on se hâtait, en riant, de quitter ses brodequins.

L'intéressante demoiselle reconnut d'abord son amant, et pénétra son dessein. La première idée qui lui vint fut de lui ordonner de se retirer; mais, s'il n'obéissait pas, si elle était entendue... Elle avait d'ailleurs solennellement promis à son père, non seulement de ne jamais parler à ce jeune homme, mais d'éviter même les occasions de le voir. Cependant, si elle se taisait, Mendoce poursuivrait son entreprise, il se perdrait, ou son père serait victime du plus juste ressentiment : il

n'y avait qu'un parti à prendre; il était cruel, il lui coûta des larmes; mais elle ne pouvait balancer entre son amant et son père. « Oui, s'écria-t-elle en sortant, je vais tout dire au comte, je le dois, je le veux, et je recommanderai cet insensé à sa clémence. »

Ce père fortuné a entendu ces derniers mots. Plein de son bonheur, il descend, il se trouve au passage de sa fille; elle l'aborde, incertaine, tremblante; elle essaie de parler... Sa langue lui refuse un mot qui peut être l'arrêt de son amant. Quel état! Cerdagne en a pitié, mais il faut une forte leçon à son gendre, il le sent, il se possède, il presse sa Séraphine contre son sein; cette nouvelle marque de tendresse lui arrache le pénible aveu. Cerdagne l'embrasse avec une joie indicible, remonte avec elle et regarde à sa croisée. Mendoce et

Trufaldin sont disparus. Il était sage de bien souper avant de commencer un siége qui pouvait tourner en longueur, et ils étaient allés prendre des forces. Les bourrées étaient sur le bord du fossé, et déposaient évidemment contre le téméraire. Cerdagne entra dans une colère, mais dans une colère..... qui céda cependant aux prières douces et insinuantes de Séraphine. « Puisque tu le veux, mon enfant, il ne lui arrivera aucun mal. Tu prendras, pour cette nuit, un autre appartement, et nous laisserons faire cet audacieux. Il entrera, je le ferai saisir, et on le reconduira à ses parents, qu'il faudra bien qu'il me nomme : voilà, je crois, l'unique moyen de nous en débarrasser. — Mais, mon père, si ses parents étaient dignes de vous? — Il n'aurait pas pris un nom supposé. — Peut-être des raisons particulières, légitimes mê-

me..... — Chimères que tout cela. »

Cerdagne conduit sa fille dans la salle à manger, et ordonne de servir. Sa fille, triste et pensive, ne mange pas, n'entend rien des choses obligeantes qu'il lui adresse. Elle se retire de très-bonne heure; Théodora la conduit à la chambre que son père lui a fait préparer; elle se jette habillée sur un lit, d'où l'inquiétude écarte le sommeil.

Cerdagne doit être prêt à tout. Il reste à table, il boit, ou il en fait semblant; il répète toutes ses vieilles romances, et il en sait assez pour chanter jusqu'au jour. Ses domestiques, étonnés, n'entendent rien à une fantaisie si éloignée de ses habitudes; mais il faut qu'ils restent, qu'ils servent, qu'ils écoutent.

Pédrillo a le double emploi de fournir aux besoins du seigneur d'Aran et de son épouse, et de venir

rendre compte des moindres démarches de Mendoce : confidents et autres, tout le monde est occupé.

Mendoce et Trufaldin reviennent avec une nouvelle ardeur. Ils regardent fièrement un fossé de vingt pieds de largeur, dans lequel trois pieds d'eau fangeuse reposent sur une toise de boue. Les fascines sont saisies, lancées; elles surnagent; mais on attaque le mur extérieur du fossé; la pince de fer fait sauter la première pierre, les autres cèdent au moindre effort; en peu de temps on fait brèche aux retranchements du beau-père; il n'est pas une heure du matin, et un pont étroit, mais solide, est établi sur ce fameux fossé. Mendoce s'avance le premier, l'épée au côté, la hache à la ceinture; Trufaldin le suit, la pince sur l'épaule et la lanterne sourde accrochée à une boutonnière de son pourpoint.

Nos héros passent le fossé, ils suivent les tours, les murs à crénaux; Trufaldin, baissé, présente sa lanterne, on arrive à un soupirail; il y en a d'autres, sans doute; mais, pourvu qu'on entre, il n'importe par où, quand on ne connaît pas l'intérieur de la place. Ce soupirail est fermé par deux barres de fer. Il est aussitôt décidé qu'on en fera sauter une, et qu'on attachera la corde à l'autre. La pince joue; la barre, à demi-rongée par la rouille, résiste peu; on examine l'ouverture, elle est plus que suffisante; la corde est fixée, comme on fait tout quand on ne prend le temps de rien. Le fougueux Mendoce s'accroche et se laisse couler dans la cave; Trufaldin, que l'âge a rendu pesant, descend avec précaution; et il est encore à vingt pieds de terre, que son maître a reconnu les lieux en partie, et se récrie

sur les charmes de son expédition. « Les belles voûtes! comme elles sont humides, comme elles sont noires! comme ces conduits paraissent prolongés! —Allons donc; un peu de légèreté. Tu es aussi lent à agir qu'à te déterminer. — C'est que cette manière de voyager est un peu nouvelle pour moi; je préfère la terre ferme. N'importe, m'y voilà, et sans la moindre contusion........ Ah! mon Dieu! il était temps; le nœud a coulé, la corde se détache, elle vient après moi, la voilà tombée. — Tant mieux, morbleu! me voilà précisément dans la position de ce général d'armée qui en abordant la côte ennemie, brûla ses vaisseaux et se mit dans la nécessité de vaincre ou de mourir. —C'était un malavisé que ce général-là : il faut toujours se ménager une porte de derrière. — Tu discourras une autre fois. Faisons une recon-

naissance exacte des lieux. Ah! ah, un grand escalier! — Ce n'est pas celui-là qu'il faut prendre. Il mène peut-être à la salle à manger; voilà l'heure du souper; on ne compte pas sur nous. — Voyons par ici, s'il vous plaît. Tenez, voilà une porte grillée qui ouvre peut-être sur quelqu'escalier dérobé. — Donne-moi ta lanterne. »

Mendoce passe sa lanterne à travers les barreaux de la porte, et il trouve un caveau au vin. Il tourne d'un autre côté, et vis-à-vis de la grille il voit une seconde porte, il en voit une troisième, une quatrième, une cinquième... « Que de portes! s'écrie Trufaldin; et laquelle attaquer, bon Dieu! — Il n'importe pas. La pince! la pince! Des bras, de l'opiniâtreté, et la fortune fera le reste. »

Il s'attache à une porte qui lui pa-

raît moins solide que les autres; il insinue sa pince en bas, en haut; il la glisse dans la serrure, sous les gonds; il pousse, il tire, il travaille, se fatigue, il déchire ses gants, il s'écorche les mains; mais la porte s'ébranle, et il est insensible à la douleur. Trufaldin croit toucher au moment de revoir son Inès, il jouit par anticipation; mais un certain bruit calme tout à coup sa joie et ses transports. Il ne craint rien du comte de Cerdagne, mais ses gens peuvent l'assommer sans l'entendre; et puis il est minuit, c'est l'heure des revenants, et Trufaldin y croit : c'est tout simple. Il se colle à Mendoce; il le tire par son pourpoint. « Vous n'entendez pas, seigneur? on marche. — Tu rêves. — On parle. — Chansons. — On met une clef dans une serrure. — C'est vrai. »

Mendoce tourne sa lanterne, il se

retire, avec Trufaldin, du côté opposé à celui d'où vient le bruit ; ils se tapissent tous deux derrière un gros pilier en pierre, et ils attendent, sans souffler, que l'ennemi paraisse.

Pédrillo était entré plusieurs fois dans la salle à manger. Il avait dit quelques mots à l'oreille de Cerdagne ; Cerdagne lui avait répondu de la même manière, et ses domestiques, qui ne l'avaient jamais vu aussi intime avec ses gens, étaient toujours plus étonnés. « Il a passé le fossé au sud, avait dit la première fois Pédrillo. — Retourne, et ne le perds pas de vue, avait répondu Cerdagne. — Il est descendu dans la cave, était revenu dire Pédrillo. — Laisse-moi faire maintenant, avait répondu le comte. Qu'on appelle Théodora, dit-il tout haut à ses gens. »

Théodora, prête à se mettre au lit, descendit avec une dose d'hu-

meur de plus que de coutume. Elle se sentit prête d'éclater quand Cerdagne lui dit qu'il voulait boire, et lui ordonna d'aller chercher du vin au petit caveau. Elle se contint cependant, et se contenta d'observer, d'un ton très-sec, que sa coadjutrice Rotrulde était la plus jeune, et aurait pu de préférence descendre à la cave, à cette heure indue. Cerdagne voulait que Mendoce marchât de difficultés en difficultés ; il ne voulait pas employer des hommes, parce qu'il savait que Mendoce n'entendait pas raillérie, et qu'il ne voulait pas ensanglanter la scène ; il ne voulait pas non plus employer Rotrulde, que le jeune homme eût reconnu. Il répliqua plus sèchement encore à Théodora : « Allez où je vous envoie, et pas de réflexions. »

Il fallait que la duègne obéît. Mais en allumant un flambeau, en cher-

chant le trousseau de clefs, elle grondait; elle grondait en descendant l'escalier, en ouvrant la porte; elle était au milieu de la cave, et elle grondait encore.

Trufaldin se rassura en voyant une femme qui ne ressemblait pas du tout à un esprit; Mendoce sourit en voyant entre ses mains les clefs qui sans doute ouvraient toutes les portes; il fut enchanté quand il la vit entrer dans le caveau grillé et laisser le trousseau à la serrure. Il se lève doucement, il se glisse le long du mur, il arrive au bienheureux caveau, il pousse la porte, tourne la clef, et enlève le trousseau.

Théodora cherchait dans le vin de Chypre, d'Alicante et autres, celui qui assoupirait plus promptement le patron. Le bruit de la serrure et les éclats de rire de Mendoce lui persuadent que quelqu'un des gens de

la maison a l'insolence de se permettre une mauvaise plaisanterie. Elle vient à la grille, en trotillant, et les poings sur les hanches : « Quel est le malavisé de là-haut qui se joue à une femme comme moi ? Par saint Dominique ! je crois que c'est notre étourdi de tantôt. — Pour qui vous n'êtes plus à craindre, très-acariâtre dame. — Et par où a-t-il pénétré jusqu'ici ? — Par le soupirail. — Et qu'espérez-vous y faire ? — Ma paix avec vous et le bonheur de ma vie. Voulez-vous bien m'indiquer, avec vos grâces ordinaires, le chemin qui conduit chez votre adorable maîtresse ? — Oh ! le petit scélérat. — Je suis le plus fort, et des injures ne vous tireront pas de là. — Et il a les clefs ! — Oui, j'ai les clefs. Quelles sont celles qui faut prendre ? Capitulez, je vous le conseille ; faites-vous un mérite de la nécessité. — Et

que lui voulez-vous à cette chère enfant? — Lui jurer un amour, un respect, une constance à toute épreuve. — Je ne vous aurais pas cru capable do tout cela.— C'est que je ne me suis pas encore montré de mon beau côté. — A la vérité elle est si jolie, qu'on ne peut vous faire un crime d'en être amoureux. — Prenez donc garde; ce ton doucereux ne vous est pas naturel. — Ouvrez-moi, et j'irai jurer à Séraphine tout ce qu'il vous plaira. — Pas si dupe; je vous soupçonne des intentions hostiles, et je vous garde en ôtage. — Votre insolence vous coûtera cher. Les écuyers, les pages, les valets sont encore sur pied : je serai vengée, n'en doutez pas. » Ici Trufaldin s'effraie et sérieusement; il croyait avoir une armée à ses trousses. Il tire Mendoce par l'habit, et Mendoce, qui se moque de tout, tourne les talons

à la duègne, et essaie ses clefs à toutes les serrures.

« Au secours! à moi, à moi donc! criait Théodora... Ah! mon Dieu! ils ne m'entendront pas. Soixante marches et deux portes là-haut que j'ai tirées sur moi! — Ah! reprit Mendoce, c'est indiscret ce que vous dites-là. M'avertir que je n'ai rien à craindre, vous si fine et si prévoyante! J'ai donc le temps de combiner mes démarches, et de terminer avec réflexion ce que j'ai commencé assez étourdiment, je l'avoue. »

Il pense, il combine, il compare. Il était clair que l'escalier par où Théodora était descendue conduisait à la salle où le seigneur de Ripal attendait son vin de dessert, et il n'était pas prudent de l'approcher de trop près. Or, comme ledit seigneur ne pouvait pas être en deux endroits à la fois, toute autre porte qui ouvrirait était

celle qu'il fallait prendre, et Mendoce recommence à essayer toutes les clés. L'une était trop grande, l'autre trop petite; il était d'une impatience!... plus il se hâtait, et moins il trouvait la vraie clé.

Cerdagne jugeait, du retard de Théodora, qu'elle avait rencontré l'ennemi, et qu'ils étaient en présence. Mendoce ne courait aucun risque; Théodora était exposée au plus à quelques taloches, si elle s'avisait de se servir de ses ongles; le comte pensait que Mendoce, déjoué par la présence de la duègne, remonterait au soupirail, sortirait comme il était entré, et tenterait le lendemain quelqu'autre entreprise dont on serait averti, et qui ne réussirait pas mieux.

Un grand flandrin de valet, de ces valets qui font les entendus, qui croient prévenir les désirs de leurs

maîtres, et qui les servent fort mal, parce qu'ils devinent de travers, un de ces valets crut voir de l'impatience dans les yeux du comte. Il ne doute pas qu'elle ne soit occasionnée par la lenteur de Théodora; il sort sans consulter personne, il descend à la cave, et il marche droit au caveau, en grondant à son tour. « Un grand quart d'heure pour une maudite bou teille de vin! Le seigneur maître va s'endormir sur le dernier couplet du combat de Tancrède et de Clorinde. —Quand on dort, reprend Mendoce; on n'a besoin ni de vin ni de domestique. » Le valet jette un cri en entendant une voix étrangère; il veut s'échapper, l'expéditif Mendoce le tient par une oreille; Trufaldin aguerri le tire par l'autre; on le pousse, on le conduit vers le caveau; Mendoce en ouvre la porte, jette le valet à côté de Théodora, et les enferme ensemble. Reconnaissance,

plaintes, gémissements, cris des deux prisonniers : « A l'assassin, au feu, au feu, à l'assassin! — Vous oubliez, leur dit Mendoce, qu'on ne peut vous entendre de là-haut. Possède-toi, mon garçon, et sois plus raisonnable que madame. Nous ne sommes ni des voleurs, ni des incendiaires. Je suis amoureux, voilà tout. Prends cette bourse, et dis-moi par où on arrive chez ta jeune maîtresse. »

Le valet se croyait madré. Il lui paraissait clair qu'un amoureux qui aurait l'assentiment du père, n'entrerait pas au château par la cave. Il jugea qu'il fallait jouer de finesse. « Eh! que ne vous expliquiez-vous plus tôt? Vous êtes amoureux : il n'y a pas de mal à cela. Vous êtes généreux, c'est très-louable, et certainement je vous aiderai. Prenez la porte... » Théodora croit qu'en effet le fripon se laisse séduire, et qu'il va

mettre le méchant petit homme dans le droit chemin. Elle lui ferme la bouche avec la main ; le valet fait un saut de côté, et crie : « Prenez la porte en face, le corridor à gauche, l'escalier vis-à-vis, et le pavillon au nord. »

Si Mendoce avait raisonné, il se serait souvenu que l'appartement de Séraphine était au sud, et il se serait défié de ce que lui disait le grand coquin. Il court à cette porte ; par un hasard qui ferait croire à la fatalité, la première clé l'ouvre ; Mendoce se précipite, et laisse le trousseau à la serrure ; Trufaldin le suit. La porte était battante, elle retombe sur eux ; la serrure était saillante, elle se ferme. Mendoce retourne la lanterne, et cherche le corridor à gauche. Il arrive au fond du caveau, et s'aperçoit, en jurant, qu'il est pris comme ceux qu'il a enfermés vis-à-vis.

Pour achever de le désoler, Théodora et son compagnon se moquaient de lui. « Il est pris! il est pris! Ah! ah! ah! Tirez-vous de là, monsieur l'amoureux, tirez-vous de là. Mendoce était comme un lion, Trufaldin riait de sa colère dans sa barbe; il ne regrettait que l'absence d'Inès, et se consolait en pensant qu'il la retrouverait le lendemain. « Si du moins, s'écriait Mendoce, si du moins j'avais ma pince! Mais je l'ai laissée derrière ce malheureux pilier où nous nous sommes cachés quand la vieille est descendue. »

Cerdagne ne se doutait pas qu'elle fût prisonnière; il ne soupçonnait pas davantage que le valet, qui était descendu sans son ordre, partageât sa captivité. Que diable, disait-il en lui-même. Il n'est pas possible que mon jeune homme fasse l'amour à Théodora, il n'est pas croyable, si

elle l'a rencontré, qu'elle ne vienne pas crier ici de manière à m'assourdir. Il y a du plus ou du moins dans cette affaire. Il faut voir cela par mes yeux.

Il ordonne à ses valets de souper dans la salle même, et de se retirer dans leurs chambres, il leur défend d'en sortir la nuit, quelque chose qu'ils entendent, à peine d'être chassés : il leur défend surtout de le suivre, et il sort un flambeau à la main.

.. Les valets se jettent sur les restes du souper, discourent sur l'absence de Théodora et de leur camarade, sur la conduite extraordinaire du patron, concluent de ce qu'ils ont vu et entendu qu'il y a dérangement au cerveau ; mais comme un maître extravagant peut chasser ses gens, et même les battre avant de les mettre à la porte, ils exécutèrent de point en point ce qui leur était prescrit.

Cerdagne se fait accompagner par Pédrillo. Ils descendent ensemble, ils entendent les cris de Théodora et du valet, les jurements de Mendoce; la scène était comique, et le comte s'en amusa d'abord. Il réfléchit cependant que tout cela ne menait à rien; que Mendoce ne pouvait s'échapper; qu'il faudrait donc lui rendre la liberté; et cette condescendance, qui le laissait maître des opérations qu'il voulait tenter, devait lui paraître suspecte. Trufaldin, d'ailleurs, qui se fourrait partout, se trouvait pris avec son maître, et la crainte ou la complaisance pouvait le porter à déclarer à Mendoce que tout cela n'était qu'un jeu. Comment faire?

Cerdagne ordonne à Pédrillo de prendre les clefs, d'en détacher adroitement celle qui ouvrait le caveau de Mendoce, de rendre la liberté à

Théodora et à son compagnon, et de venir le retrouver chez monsieur et madame d'Aran.

Pédrillo joua assez bien la comédie. Il feignit d'avoir entendu les ris et les cris de Théodora, en faisant sa ronde de nuit; il les tira du milieu des vins de liqueurs, et Théodora, avant de remonter, ne put se refuser le petit plaisir d'insulter au malheur du chevalier. Elle lui lâcha une bordée de railleries amères, et courut chercher Cerdagne pour lui apprendre qu'on tenait le petit scélérat sous la clef.

Pédrillo voulut en vain l'arrêter, en lui représentant que c'était à lui à rendre compte des événements de la nuit, puisque c'était lui que le maître avait chargé de la surveillance générale. Théodora trottait toujours, n'écoutait rien, et le vieux Pédrillo ne la suivait que de loin. Elle trotta

si bien, elle ouvrit tant de portes, qu'elle entra, sans savoir où elle était, dans la chambre où les grands parents tenaient conseil.

Elle fut frappée de la vue du comte et de la comtesse d'Aran, qu'elle croyait bien tranquilles dans leurs terres; elle resta stupéfaite en les voyant retirés dans une espèce de galetas, eux pour qui tout le château était en l'air, lorsqu'ils faisaient au patron le plaisir de le visiter; elle entra en fureur quand Cerdagne lui prit la main, et lui dit, en la serrant avec force : « Vous n'aviez pas besoin ici; vous y êtes venue, j'en suis fâché pour vous, mais vous n'en sortirez plus. Bavarde et méchante, vous publieriez ce que vous savez, et même ce que vous ne savez pas. Restez là jusqu'à nouvel ordre. Brodez ou dormez. Demain, Pédrillo vous apportera à déjeuner. Mais pas de

bruit, ou je vous fait descendre dans le plus profond des souterrains. »

Théodora voulait répliquer; la colère la suffoquait; elle ne put articuler un mot. Cerdagne sortit avec ses amis, ferma très-exactement la porte, et conduisit d'Aran et son épouse dans la chambre que Séraphine avait quittée l'après-dîner, et où ils étaient au moins logés convenablement.

C'est là que Pédrillo les joignit, fatigué d'avoir couru, monté, descendu après Théodora. On s'arrêta sur le danger de laisser plus longtemps Mendoce avec Trufaldin, qui pourrait oublier le serment de discrétion si solennellement prononcé. On proposa d'abord d'envoyer tout simplement Pédrillo leur ouvrir la porte, en affectant pour eux un intérêt tel qu'il ne balançait pas à trahir son maître. Pédrillo, plus calme, observa que le jeune homme, avec qui il avait

voyagé, le reconnaîtrait infailliblement, et que cette reconnaissance lui donnerait les soupçons les mieux fondés. On arrêta alors que Cerdagne mettrait dans sa confidence un autre domestique, et le bon Pédrillo observa que Mendoce avait ses poches pleines d'or; que celui qu'on enverrait ne serait peut-être pas à l'abri de la séduction; que d'ailleurs Mendoce, piqué d'avoir été la dupe de son propre stratagème, pourrait, avant d'entendre aucune explication, faire un mauvais parti à l'homme quelconque qui se présenterait.

Le conseil trouva cette observation judicieuse, et prononça qu'on chargerait une femme de tirer le beau chevalier de la prison. Mais à laquelle confier cette mission délicate? Mendoce reconnaîtra Rotrulde; les autres étaient tellement en sous-ordre, qu'elles pourraient aussi se laisser gagner.

« Parbleu ! j'ai précisément ce qu'il faut, s'écria tout à coup Cerdagne. Mon page Guzman m'a amené une très-jolie femme; sa vue n'inspirera à Mendoce ni colère, ni défiance. Elle a déjà de la fortune, et je lui ai donné un emploi assez avantageux pour qu'elle soit incorruptible. Je ne crois pas non plus qu'elle manque d'adresse, j'ai quelque raison de lui en croire beaucoup. Va la chercher Pédrillo. »

Pédrillo part et revient un instant après. « Je n'ai pas trouvé la petite femme. Son mari est couché, il l'attend, et ne sait à quoi elle est occupée. Je l'ai cherchée à l'office, aux différents magasins, et je ne sais où l'aller prendre. » Cerdagne sourit, et prévit quelque nouvelle escapade il ne se trompait que sur le genre. « Allons, Pédrillo, il faut absolument rassurer Trufaldin, si on ne peut le

séparer de Mendoce, et il n'y a qu'un moyen, c'est de les tirer de ce caveau. Descends doucement, ouvre brusquement leur porte, et sauve-toi derrière les piliers, ou gagne le boyau qui conduit au grand souterrain ; fais pour le mieux, mais va leur ouvrir. »

Le bon Pédrillo descend sans flambeau. Il tâtonne, il retient son haleine, il ne pose le pied qu'avec une extrême précaution ; il arrive près de la porte, il s'arrête, il écoute, il n'entend pas le moindre bruit. Ah! dit-il en lui-même, nos prisonniers sont endormis. Tant mieux, j'opérerai plus sûrement. Il prend sa clef, il cherche l'entrée de la serrure, il ouvre, pousse la porte aussi loin qu'elle peut aller, et se sauve aussi promptement qu'on peut le faire quand on n'y voit pas. Quelques secondes après, cette porte retombe avec un bruit qui fait résonner les voûtes souter-

raines; Pédrillo s'arrête, il écoute encore : le plus profond silence règne autour de lui. « Parbleu, dit-il, ces gens-là dorment d'un profond sommeil. » Il revient à la porte, l'ouvre de nouveau, l'arrête avec une tuile qui se trouve sous ses pieds; il s'éloigne. Il écoute : personne ne parle, personne ne remue. Il ramasse quelques petits cailloux; il revient pour la troisième fois; il jette ses cailloux l'un après l'autre : bien certainement ils attrapperont le bras, la jambe, ou même le nez des dormeurs; il les entend distinctement retomber sur la terre; il se décide, il entredans le caveau. Quelque chose de chaud s'embarrasse dans ses jambes, il y porte la main, c'est une lanterne sourde; il la tourne, le caveau est éclairé, et Pédrillo voit très-distinctement que les prisonniers sont partis. Mais par où? les murs sont intacts, la porte

entière, elle était bien fermée, et lui seul en avait la clef. Il y avait de quoi se donner au diable ; le bonhomme trouva plus simple d'aller raconter les détails de ce nouvel incident.

Si Cerdagne avait moins connu Pédrillo, il aurait soupçonné sa bonne foi ; mais trente ans de fidélité, un service doux, et de fréquents bienfaits l'assuraient du vieillard. Le tour lui parut très-bien joué ; mais quand il fallut l'expliquer, Cerdagne, d'Aran, et sa femme restèrent muets comme Pédrillo. On se contenta de s'amuser de cette évasion comme on s'était amusé de tout jusqu'alors, et, certains de quelqu'événement nouveau et prochain, les papas résolurent de ne pas se coucher, envoyèrent Pédrillo avec sa lanterne examiner les dedans et les dehors du château, et madame d'Aran se laissa déshabiller par son mari, en observant qu'on

avait assez tourmenté son cher fils. « Oh! que non, oh! que non, dit Cerdagne. Il faut le guérir radicalement de la manie des aventures. Si après le mariage il est tenté de faire... ce que font beaucoup de maris, cette leçon l'engagera à mettre de la circonspection dans sa conduite. Il apprendra qu'on ne trouble pas impunément la paix des familles, et que ce n'est point par la cave qu'on arrive chez une femme respectable. — Eh! monsieur le comte, comment pousserez-vous les choses plus loin? — C'est mon secret, madame. »

Revenons à ce cher enfant pour qui rien ne paraît impossible, et prouvons qu'il n'était rien moins que sorcier.

Séraphine avait promis à son père de ne pas chercher à le voir, mais elle ne s'était pas interdit les moyens détournés, innocents, d'engager cet

intéressant jeune homme à renoncer à une entreprise qui alarmait sa timidité, et qui lui semblait devoir être funeste à quelqu'un.

Elle ne pouvait douter qu'il fût entré dans le château. Elle comptait assez sur ses charmes et sur le cœur du jeune homme pour l'engager à se retirer sans crainte d'essuyer un refus; mais la bienséance, et ce qu'elle avait promis à son père, ne lui permettaient pas de chercher Mendoce elle-même; et à qui se confier? Théodora l'aborderait avec des reproches qui l'aigriraient au lieu de la ramener à des sentiments plus modérés; Rotrulde n'avait nulle relation avec elle: Cerdagne aimait le plaisir et respectait l'innocence de sa fille. Il ne permettait de l'approcher qu'à des femmes qu'il croyait pures comme elle, et, parmi ces femmes, elle n'en voyait point qui eussent cet esprit liant qui

sait tout concilier, cette sensibilité qui seule sait bien rendre les sensations qu'on lui confie. Elle avait entendu parler, dans la journée, d'une petite femme fort jolie qui avait épousé Guzman, et à qui son père avait donné une place distinguée. Il lui semblait qu'une jeune et jolie femme, qui épouse un beau garçon, doit avoir le cœur tendre, et femme qui aime compâtit toujours aux peines d'un amour malheureux.

Séraphine marqua aux filles qui étaient près d'elle le désir de voir cette petite femme, qui causait tant de jalousie. On s'empresse d'obéir, on cherche, on trouve, on amène la petite, dont la figure inspira d'abord la confiance. On commença, selon l'usage, à parler de choses indifférentes; insensiblement on éloigna des témoins importuns, on la conduisit dans un cabinet où on avait en-

fermé la plus jolie tourterelle; on la fit passer de là dans un arrière-cabinet, où on voulait lui faire admirer une tapisserie qui représentait Godefroi de Bouillon avec une vérité frappante. En marchant, on disait à la petite de ces choses flatteuses qui coûtent si peu, qui plaisent tant aux inférieurs, et qui les disposent si favorablement! Ce fut dans cet arrière-cabinet que Séraphine fit à la petite, à voix basse, et en rougissant, l'aveu de sa tendresse et de ses craintes. « Vous sentez bien, ma chère, que cet étranger, que rien n'intimide, que rien n'arrête, est dans ce château, comme j'ai lieu de le croire, mon père et lui se rencontreront infailliblement. Tous deux fiers, courageux, violents, à quelles extrémités ne se porteront-ils pas? L'éclat serait affreux, et je veux le prévenir. Allez, ma chère, faites tout pour approcher cet insensé, pour

lui parler; dites-lui bien que, s'il m'aime, il ne peut me le prouver qu'en mettant un terme à mes larmes, et en se retirant aussitôt. Dites-lui que je lui tiendrai compte de sa docilité; dites-lui..... dites-lui ce que votre cœur vous inspirera de touchant, tout, tout, excepté l'impression qu'il a faite sur moi. »

La petite, accoutumée à l'intrigue, aimait passionnément tout ce qui en avait l'apparence. Fière de la confiance de la jeune dame, flattée de lui être utile, curieuse sans doute de voir le petit être charmant qui tournait une si jolie tête, elle prômit tout, et se disposa à faire plus qu'elle n'avait promis.

Elle sortait de la chambre de Séraphine au moment où Cerdagne sortait de la cave, et allait se concerter avec d'Aran et sa femme. La petite le rencontra; il lui fit une légère in-

clination, et passa : il était préoccupé. La petite ne connaissait guère que les usages de la campagne; mais il lui parut extraordinaire qu'un grand seigneur, qui a trente domestiques, descendît à la cave sans quelque motif particulier. L'air à la fois plaisant et pensif de Cerdagne lui donna à réfléchir; et Théodora, qui passa devant elle en courant, et Pédrillo qui courait après Théodora, tout lui persuada que la cave était le lieu de la scène.

Elle passa à la cuisine, personne; à l'office, personne encore. Elle prend un flambeau, l'allume, cherche l'escalier des souterrains, et descend avec l'intrépidité d'une femme qui est jolie, qui le sait, et qui croit que la rencontre d'un joli homme ne peut rien avoir de désagréable.

L'obscurité, la solitude du lieu, lui firent cependant éprouver un léger

frémissement ; la voix de Mendoce, qui continuait de tempêter, la remit à l'instant. Il lui sembla que cette voix ne lui était point inconnue ; les jurons ne lui ôtaient pas d'ailleurs ce velouté, cette douceur qui font toujours supposer une très-jolie figure. Elle marcha droit à la porte du caveau où étaient renfermés Mendoce et Trufaldin ; elle frappe, elle annonce qu'elle vient au nom de Séraphine. A ce mot, Mendoce se calme et la supplie de lui ouvrir. Comment y parvenir? elle n'a pas la clef; Mendoce, qui ne perd jamais la tête, lui dit que derrière un pilier qui n'est pas éloigné, elle trouvera sa pince de fer. La petite y va, la trouve en effet; mais ses mains sont aussi faibles que blanches et potelées ; elle fait quelques efforts qui n'aboutissent à rien; elle se décourage, elle se désole. Mendoce lui conseille d'introduire la

pince dans la gâche, et de faire rentrer le pène dans la serrure. Elle essaie ce nouveau moyen, il réussit parfaitement; la porte s'ouvre, les prisonniers sortent, et cette porte retombe.

Mendoce va à la petite pour lui arracher son flambeau, et courir par le château, au hasard de ce qui en pourrait arriver. Ils se regardent, Ils se reconnaissent. « Hé! c'est ma petite veuve. — Hé! c'est mon cher Mendoce — Comment donc, ma petite, par quel miracle....... Pourquoi...... Que signifie....... — Pas de temps à perdre, et rien à vous cacher. Séraphine vous adore; elle craint que vous ne soyez d'un rang indigne d'elle, et avec quelle ivresse elle apprendra que vous êtes le fils du meilleur ami de son père! — Mais mon père à moi ne m'a jamais parlé de ce comte de Ripal....— Hé!

vous êtes chez Cerdagne. — Chez Cerdagne! chez Cerdagne! Ah! tout est éclairci, et je suis l'homme du monde le plus heureux. Vite, vite, ma petite, conduis-moi aux pieds de Séraphine, que j'y tombe, et que je me rende digne, à force de respect, de l'amour que tu dis qu'elle a pour moi. Elle ne sait donc pas qui je suis? — Hé! non, vous dis-je. — Ah! laisse-moi le plaisir de le lui apprendre. Marche, marche donc...... Je meurs d'impatience et de plaisir. »

Ils remontent, et avancent rapidement, sans penser qu'ils peuvent être rencontrés à chaque pas; ce qui serait arrivé sans doute, si le trop prévoyant seigneur n'avait consigné ses gens dans leurs chambres. Le beau page Guzman avait aussi reçu l'ordre de garder la sienne. Arrivé de la veille, il n'en soupçonnait pas

la raison, et ne s'en inquiétait guère. Il mangeait en paix les bons morceaux que Pédrillo lui portait, et s'amusait avec sa femme quand elle voulait bien venir passer une heure avec lui. Pour la petite, elle n'avait reçu aucune injonction du patron qui fût relative à Mendoce, et la raison en est simple : Cerdagne ne savait rien des aventures du jeune homme ; il ignorait donc certaines particularités très-piquantes, et il s'était contenté d'éloigner de son chemin Rotrulde et ceux qui l'avaient accompagnée.

Trufaldin n'oubliait pas ses amours clandestins. En marchant, il demandait à la petite où étaient les basses-cours. La petite, qui connaissait à peine les êtres, les lui indiqua à peu près. Trufaldin enfila le corridor qu'on lui montra en sortant de la cave ; il laissa son maître suivre ses brillantes destinées, et fort de la so-

litude qui régnait partout, il jura, assez fort même, de trouver son Inès, dût-il payer une nuit heureuse de l'ennui d'un engagement éternel. « Il faut faire une fin, disait-il, en trottant. Inès n'est pas belle de visage, et ne tentera personne. Je lui connais des beautés, moi, et cela me suffit. »

La petite et Mendoce avaient parcouru une partie du château sans rencontrer personne. Ils avançaient dans une parfaite sécurité, et ils ignoraient que le vieux Pédrillo, persuadé que la chambre de Séraphine était le but où tendaient les désirs de l'amoureux, s'était caché dans l'embrâsure d'une porte voisine.

Le bonhomme, qui avait suffi à tout, qui était sur les dents, mais qui s'amusait autant que son maître de cette petite guerre, le bonhomme s'assura bien que Mendoce était entré chez Séraphine, que la conversation

était engagée, et il fut avertir le patron de ce qu'il avait vu. Il avait à traverser toute une aile de soixante à quatre-vingts toises de longueur, un étage à monter; il fallait qu'il s'expliquât, que Cerdagne prît un parti : tout cela ne demandait pas beaucoup de temps, mais il en faut bien peu aux amants pour s'entendre.

Il est impossible de peindre le trouble, l'embarras qu'éprouva Séraphine à la vue inattendue de son amant. Mendoce était à ses pieds, il parlait, il était en délire, il mouillait ses mains de larmes brûlantes, et tout cela n'aidait pas l'aimable jouvencelle à se remettre. Elle répondait à ce qu'on ne lui disait pas; elle interrogeait, et n'attendait pas la réponse; elle jurait amour éternel, et ne voyait plus Mendoce : comment aurait-elle pensé à le renvoyer?

Mendoce se possédait jusqu'à un certain point... il entendait, il appréciait tout, son amour était au comble. « C'en est trop, c'en est trop, adorable Séraphine ; c'est à moi à vous jurer, à vous tenir les promesses que m'adresse votre bouche charmante. — Qu'ai-je donc dit, grand Dieu ! — Ce qui comble mes vœux les plus doux.

Ciel! je me suis trahie. — Ne vous en repentez point, confirmez cet aveu si doux, permettez que je tombe aux pieds de votre père, que je me nomme, que je vous obtienne : daignez autoriser cette démarche. — Vous m'avez entendue, j'ai perdu le droit de vous la défendre. — Eh bien! je ne vous quitterai pas sans avoir justifié la prévention qui vous parlait secrètement pour moi. Apprenez, madame, que mon rang, ma fortune me rendent votre égal. — De quel poids je suis soulagée! — Mon

père... — Eh bien!... votre père.... son nom?... »

Ici un carillon infernal se fait entendre à la porte. Mendoce se relève, et met la main sur la garde de son épée. Séraphine s'évanouit, la petite se sauve dans un cabinet voisin, et se cache dans une armoire. Cerdagne paraît, suivi d'une douzaine d'archers qu'il a été prendre au corps-de-garde du pont-levis. Mendoce rit en le voyant, et croit qu'il n'a qu'à se nommer pour arranger l'affaire. Cerdagne lui réplique que le fils de son meilleur ami, qui force son château, et qui veut séduire sa fille, est plus coupable qu'un autre, et ne doit pas compter sur sa clémence. A ces mots, Mendoce, rendu à sa vivacité, tire l'épée, et se rappelant aussitôt ce qu'il doit au père de Séraphine, il la dépose à ses pieds. Les archers entourent, pressent, saisissent, en-

lèvent le jeune homme. Un d'eux, qui lui soutenait la tête, approchait fréquemment son visage du sien, et le mouillait de larmes. « Porte ailleurs ta pituite, lui disait Mendoce. » Il ne savait pas qu'il parlait à son père, qui s'était mêlé à la foule pour embrasser un fils ingrat, qui ne le reconnaîtrait point.

On porte monsieur l'amoureux dans une tour à triple porte, à fenêtres si bien grillées, qu'un enfant n'y passerait pas la main. Du reste, un bon lit, des aliments sains, et grand feu à la cheminée gothique. « Au moins, dit Mendoce aux archers qui se retiraient, vous avez pensé à tout, et je vous en remercie. Je vais me coucher, puisque je n'ai rien de mieux à faire. »

Cerdagne était resté près de sa fille; qui n'avait rien vu, rien entendu, et dont l'état était alarmant.

« Allons, dit-il à Pédrillo, je vois qu'il est temps que tout ceci finisse. Ma fille souffrirait moins des infidélités de son mari, que de la crainte de ne pas l'obtenir. Je les marie après-demain; mais demain encore... Ah! va me chercher Théodora, qu'elle délace, qu'elle soigne cette enfant, et compte, toi qui m'a si bien servi, sur un joli présent de noces. »

Pendant que Pédrillo allait tirer Théodora de sa prison, Séraphine ouvrit ses grands yeux, et les referma en sentant sa main couverte des baisers de son père. « Ah! seigneur, quelle indulgence, — Puis-je cesser de t'aimer? mais si je cède aux sentiments que tu m'inspires, je n'en suis pas moins sensible à l'outrage que tu viens de recevoir. — Personne ne m'a outragée, mon père. — Quoi! cet insolent qu'on a surpris à tes pieds... — Vous m'avez promis de le

ménager et de le renvoyer à ses parents. — Oui, mais dans la supposition qu'il se bornerait à te regarder de loin, à t'écrire, à s'introduire en plein jour et par la porte, et que je n'aurais à me défaire que de ses importunités. Mais combler le fossé de mon château, forcer le soupirail de ma cave, mettre tout en combustion chez moi, entrer à minuit dans ton appartement, contre ton gré, c'est plus qu'aucun mortel n'eût osé, et ce que je dois sévèrement punir... Oh! j'oubliais!.... Ce qui caractérise des intentions criminelles, c'est le nom supposé sous lequel il s'est présenté. » Ici Cerdagne s'arrête et fixe sa fille. Il ignore si Mendoce lui a déclaré qu'il est fils du comte d'Aran, et le silence de Séraphine lui persuade que son espiègle n'a pas eu le temps de se faire connaître.

« Enfin, mon père, quel parti

prendrez-vous? — Je veux faire revivre un usage antique et révéré, toujours cher aux chévaliers espagnols. J'invoquerai des statuts qui ont toujours été la sauvegarde des dames. — Ciel! vous allez convoquer une cour d'amour..... — Que tu présideras. — Moi, mon père? — C'est le droit de la beauté plaignante. — Mais je ne me plains pas, mon père. — Finissons, ma fille, il est des lois... — Bien absurdes. — Dites bien respectables. — Parce qu'elles sont consacrées par le temps? — Il est le père de l'opinion. — Et l'opinion..... — Est la reine du monde. — Et c'est à cette chimère que vous allez sacrifier l'honneur d'un damoisel qui n'est coupable... — Que de t'aimer, n'est-ce pas? — Et cela est bien pardonnable, mon père. — Sans doute, tu es si aimable! — Ce n'est pas ce que je veux dire. — C'est ce que tu pen-

ses, et tu as raison. — De l'ironie à la place du sentiment? — Ah! tu veux du raisonnement? Le mien sera court. Devais-je lui laisser passer le reste de la nuit à tes pieds, et puis-je revenir sur l'éclat que j'ai été forcé de faire? Mes archers..... — On peut leur imposer silence. — Faire taire douze ou quinze soldats toujours enclins à médire de leur chef : impossible, mon enfant. — Ainsi, ce malheureux va comparaître devant un tribunal qui ne pardonne pas un outrage fait aux dames? — Ah! tu conviens qu'il t'a offensée. — Et il faut que je préside, moi..... — Refuser serait convenir que tu es d'intelligence avec lui. — J'en suis bien éloignée; mais comment ne pas défendre un jeune homme intéressant?... — Oh! bien intéressant, je l'avoue. — Qui paraît être de la première distinction. — Je commence à le penser comme toi.

— Ah! mon père, si la pitié ne vous parle pas en faveur de cet infortuné, mettez-vous un moment à la place d'une tendre mère, dont il est l'amour et l'espoir. Faut-il, pour satisfaire à un vain point d'honneur, la condamner à des larmes éternelles? — Comment, diable, tu parles comme un ange! Jamais cour d'amour n'aura eu un semblable président. — Vous insultez à ma douleur. Vous serez vengé, puisqu'absolument vous le voulez; mais, je le sens, je mourrai de chagrin. Ce serait un peu fort. D'ailleurs il n'est pas condamné encore. Il lui sera loisible de se défendre, et comme il a de l'esprit..... — Ah! je vous entends, mon père : vous satisferez à l'usage, et vous lui donnerez des moyens de se sauver en lui faisant de ces questions simples..... Mais, mon tendre, mon digne père, s'il répond juste? — S'il répond

juste... s'il répond juste... — Songez que c'est l'infamie s'il se trompe. — Et qu'il a droit à une indemnité s'il satisfait le tribunal. — Mon père..... — Ta main, par exemple. — C'est encore un usage consacré par le temps. — Il est le père de l'opinion, n'est-ce pas? — Et l'opinion est la reine du monde. Je crois que je raisonne aussi. — Je le vois bien. Ecoute : je n'ai pas le talent de prévoir l'avenir; mais je t'engage à ne pas mourir avant l'événement. Moi, je vais commander mes hommes d'armes, et tout disposer pour déployer, dans cette circonstance, la pompe des premiers siècles Catalans. »

Il sortit, et laissa sa fille flottant entre la crainte que Mendoce n'encourût la dégradation, et l'espoir de devoir son bonheur à sa pénétration et à son esprit. La petite sortit aussitôt de son armoire, courut à Séra-

phine, essuya ses larmes. « Calmez-vous, madame, calmez-vous. Je vais achever ce que votre amant n'a pas eu le temps de vous dire, et ce que la malice, un peu cruelle, de votre père vous a laissé ignorer. Ce beau jeune homme, qui vous intéresse tant, et qui vous inspire de si vives alarmes, est le fils du comte d'Aran. — Du comte d'Aran! du comte d'Aran! dites-vous? Ah! mon cœur, me voilà donc en paix avec toi. Mais, ma chère, d'où savez-vous?... — Je le tiens de votre amant lui-même, que j'ai rencontré dans ses voyages... — Ah! que je suis heureuse! voilà sans doute le fils de ce frère d'armes..... C'est lui, c'est lui. La colère de mon père, à travers laquelle perçait toujours la gaîté, la plaisanterie, la finesse... Oh! oui, je présiderai. Je vous rendrai, seigneur Cerdagne, toutes les malices que vous m'avez

voulu faire. Et mon jeune ami est-il rassuré, sait-il de qui il est le prisonnier? — Eh! madame, je lui ai tout dit en le tirant de son caveau. — Ah! ma petite, ma chère petite, je n'oublierai jamais les services que tu viens de me rendre. »

Dans la situation où était Séraphine, on ne pense pas au sommeil. Il fallut cependant qu'elle se laissât mettre au lit par Théodora, qui arriva en grondant et qui donna ainsi le temps à la petite de regagner son armoire. Mais, dès que la vieille fut sortie, la petite vint s'asseoir auprès de la tendre amante; on passa le reste de la nuit à causer; et vous devinez aisément de quoi on parla. De ce moment, il y eut dans le château deux partis bien prononcés, bien opposés et également disposés à s'amuser l'un de l'autre.

Cerdagne, en quittant sa fille, était

allé rejoindre le comte et la comtesse d'Aran à l'extrémité de sa maison. Il fut frappé, en approchant leur chambre, d'entendre des coups très-forts, des sanglots, des cris étouffés, tout ce qui caractérise un acte de la dernière violence. Etonné, mais toujours prompt à servir ses amis, il tire l'épée, il se hâte, il entre, on s'explique, et il rit.

Nous avons laissé Trufaldin errant sans lumière, dans le corridor que la petite lui avait indiqué, et cherchant sa grosse Inès. Après avoir tâtonné bien des portes, qui toutes se trouvèrent fermées, il parvint à en ouvrir une. Il descend dans une cour, il tourne autour des bâtiments, et ne trouve rien qui annonce que sa belle ait ses occupations et son domicile dans cette partie du châteru. Il traverse la cour, ouvre une autre porte, se trouve dans un second corridor,

entre dans une chambre ouverte, entend ronfler, s'approche d'un lit, il le croit du moins; il avance une main, et recule de quatre pas en sentant un corps velu comme celui d'un ours. Avec quelque légèreté qu'il ait touché ce je ne sais quoi, le dormeur se réveille, pousse un long soupir, et saute par terre. Trufaldin veut fuir; le je ne sais quoi vient s'embarrasser dans ses jambes, le renverse; et Trufaldin, en voulant se retenir, accroche une paire de cornes qui ajoute à son effroi. Comme il ne dépendait pas de lui de se relever aussi promptement que l'ordonnait sa terreur, et qu'il fallait qu'il se débarrassât, provisoirement, du je ne sais quoi qu'il avait entraîné dans sa chute, et qui roulait avec lui sur le carreau, il fut obligé de se servir encore de ses mains, et il reconnut, à sa grande satisfaction, que ce qui lui avait fait tant de peur

n'était qu'une chèvre, et le lit d'où elle était sauté, un tas de paille.

Il tourna par la chambre, et trouva quelques animaux de la même espèce, qui dormaient d'un plus profond sommeil, et qui ne firent pas le moindre mouvement. Trufaldin conclut, avec beaucoup de sagacité, que cette chambre devait être dépendante des basses-cours, et que les appas de la grosse Inès devaient reposer à quelques pas de là. Il était possible d'entrer chez quelque valet grossier et brutal; mais Trufaldin se promettait bien, en cas d'*un quiproquo*, de prévenir toutes voies de fait, en criant qu'il avait l'honneur d'appartenir au comte d'Aran. D'ailleurs il aimait sa grosse, il était sûr d'en être bien reçu, et cela valait bien la peine qu'il hasardât quelque chose.

Il ouvre une chambre voisine, et vingt ou trente agneaux viennent bê-

ler autour de lui, et le confirment dans la persuasion qu'il ne peut être loin d'Inès. D'une troisième, d'une quatrième, d'une cinquième chambre s'échappent des poulets, des pigeons, des lapins, des chiens courants; les chiens courent après les lapins, les lapins effraient les poules, les poules volent, les pigeons les suivent; le corridor offre en petit le tableau de l'arche en désordre. Trufaldin écoute, aucune porte ne s'ouvre. L'écuyer, prompt à tirer des conclusions, pense qu'Inès ni personne ne couche en bas, parce que quelqu'un serait infailliblement sorti au bruit de la chasse générale que faisait la meute de monseigneur.

Il suit ce corridor pour trouver un escalier qui le conduise au but chéri de ses désirs; il est renversé cinq à six fois par les chiens; il écrase deux ou trois agneaux, les poules qui ont

des petits le relèvent à grands coups de bec ; il va toujours ; il brave tout ; il est amoureux, et il est chez le comte de Cerdagne.

Il arrive enfin à un petit escalier en forme d'échelle, il monte, un autre descend. C'est sans doute quelque valet que le bruit a tiré de sa couchette. Il importe à Trufaldin de passer sans explication, il se cramponne d'une main, il allonge l'autre ; il saisit le bas d'une jambe qui lui paraît tout à fait masculine ; il tire de toute sa force ; il envoie, par-dessus sa tête, le valet tomber au pied de l'échelle. Sans s'arrêter aux gémissements qui frappent son oreille, il monte avec vivacité et poursuit son chemin : l'amour en avait fait un petit crâne.

Il pousse une porte entrouverte, la seule qu'il rencontrât ; il entre dans une chambre, il y trouve un lit tout

chaud et vide. « Ah! c'est sans doute celui du piqueur que je viens d'envoyer avec la meute. » Il sort, il avance; une porte encore lui barre le chemin; il tâte, la clef est à la serrure, il tourne, et la porte ne s'ouvre point; il pousse fortement avec l'épaule; les clous qui condamnent cette porte de l'autre côté, ne cèdent point; mais une planche crie, se détache, Trufaldin la soutient, la pose à terre doucement, et passe par le trou qu'il vient de faire.

Il se trouve dans un corridor si vaste, qu'il juge devoir réfléchir. Ce corridor devait être un des principaux du château. Cependant, la maison était si grande, qu'on pouvait en avoir abandonné une partie aux filles de basse-cour. La porte qui ouvrait près de l'escalier en échelle donnait quelque vraisemblance à cette idée. Il ignorait qu'elle fût condamnée, et

selon lui elle n'avait résisté que parce que mademoiselle Inès, ou une autre, tirait probablement les verroux avant de se coucher.

Fort de ce jugement, le pauvre écuyer suit le corridor; encore une chambre ouverte : il entre comme il a fait partout. « Est-ce vous, mon ami? dit une voix de femme à demi-éveillée. — Oui, oui, c'est moi. — Ah! contez-moi donc ce qui s'est passé depuis que vous m'avez quittée. » A ces mots, Trufaldin ne doute plus qu'il n'ait enfin trouvé sa grosse.

Ardent comme un charbon, il ne répond pas; mais il se déshabille en un tour de main, et se glisse sous la couverture.

La femme étonnée de sa pétulance, veut parler; Trufaldin ne lui en donne pas le temps; elle soupçonne du micmac; Trufaldin confirme ses soupçons : c'est Hercule sous

l'enveloppe d'un goujat. La femme, convaincue qu'il y a erreur ou attentat, s'agite, se démène, jette l'assaillant de côté, et saute dans la ruelle. Trufaldin l'y suit; elle se glisse sous la couchette en poussant les hauts cris; Trufaldin, à qui tout champ de bataille est bon, poursuit opiniâtrément la dame; le combat s'engage sous le lit. La dame pince, mord, égratigne, fait lâcher prise à l'assaillant, et se roule au milieu de la chambre. Dix fois Trufaldin a touché au port sans pouvoir y entrer; furieux et incapable de distinguer la différence des voix et des formes, il redouble d'effort, et regagne la position avantageuse qu'il a si souvent perdue, et qu'on lui dispute encore. Les forces de la dame sont épuisées : elle va céder involontairement sans doute, et va céder sans pécher, lorsqu'un chevalier paraît inopinément, un flam-

beau à la main : ce chevalier est le comte d'Aran.

Les cris et la résistance de sa femme lui prouvent évidemment qu'elle n'a pas consenti à son déshonneur. Il ne conçoit pas quel est l'enragé qui viole une femme de cinquante ans; mais, quel qu'il soit, il doit être châtié. Le châtiment commence par vingt ou trente coups de flambeau appuyés sur les reins. La poix, la résine enflammées coulent sur la peau du malheureux Trufaldin, la brûlent, la corrodent. Il se lève en poussant des cris affreux; il reconnaît le comte, la comtesse; il se croit mort, et ne peut prononcer que ces mots : « Je croyais que c'était mademoiselle Inès. — Inès ou Isaure, coquin, reprend le comte, est-ce ainsi qu'on courtise les dames? Tu mérites la mort, et tu vas la recevoir de ma main. » Trufaldin à genoux demandait grâce, et

prétendait qu'une méprise n'est pas un crime. Le comte, blessé à l'endroit sensible, avait pris le bâton d'une vieille hallebarde, et répondait aux arguments de l'écuyer, en lui frappant à outrance les fesses, le ventre, l'omoplate, les cuisses, la tête. C'en était fait du pauvre homme, si Cerdagne, qui sortait de chez sa fille, ne fût entré fort à propos.

Il ne sait quel est le drôle qu'il trouve tout nu chez la comtesse, et qu'on fait périr sous le bâton; il voit un malheureux qui ne sait que se plaindre; il se jette devant son ami, lui représente que le vainqueur des Maures ne doit point tuer un ennemi sans défense. « Eh! reprend d'Aran, cet ennemi est un drôle que je nourris depuis quinze ans, et qui m'a fait.... — Non, mon ami, non répliqua la comtesse, il ne t'a pas fait.... — Corbleu! madame, en êtes-vous

bien sûre? — J'en jure par l'amour que j'ai toujours eu pour toi. — Vous avouerez du moins qu'il s'en est fallu de bien peu de chose. — Ah! mon petit, je ne dis pas non. — Seigneur Cerdagne, continue Trufaldin, j'honore, je respecte madame; jamais je n'ai levé un œil profane sur elle. J'aime mademoiselle Inès, c'est elle que je cherchais, et je le répète, c'est avec elle que je croyais être. — Allons, mon cher ami, dit Cerdagne, je ne vois pas, puisque tu en es quitte pour lapeur, qu'ilf aille assommer ce malheureux. Cependant cette aventure est de celles qu'il faut ensevelir dans le silence : les rieurs ne seraient pas de ton côté. Voyons docteur, quelle est cette Inès, mets-nous au courant de tout ceci, ou je te fais jeter dans les fossés de mon château. »

Trufaldin avait trop d'intérêt à se

justifier dans l'esprit de ses maîtres, pour ne pas entrer dans tous les détails qui pouvaient le disculper. Il raconta comment il s'était lié avec mademoiselle Inès, fille de basse-cour, que Rotrulde avait emmenée pour la servir; comment ils étaient tombés dans la rivière; comment une oie lui avait fait le tour que vous savez, lorsqu'il cherchait à guérir sa maîtresse de la colique; comment ils avaient été au moment d'être brûlés ensemble; comment il était naturel qu'il la cherchât dans un château où tout le monde dormait ou paraissait dormir; comment, en la cherchant, il avait lâché les chèvres, les agneaux, les poules, les pigeons, les lapins et les chiens courants; comment il avait jeté par-dessus sa tête un valet qui descendait un escalier en échelle; comment il avait enfoncé une porte; comment, en cherchant une fille de

basse-cour, il était entré chez la comtesse, qu'il ne savait pas être au château. « Enfin, mes bons seigneurs, dit-il, si j'ai cédé à la concupiscence, le châtiment a été plus loin que la faute; car enfin je n'ai rien fait, rien du tout, et mon corps n'est que plaie, que meurtrissures. Ah! mon Dieu, mon Dieu, comment donc faire pour avoir cette fille-là? »

La narration de Trufaldin avait été assaisonnée de traits si naïfs et si originaux, que Cerdagne riait aux éclats en l'écoutant, et rit encore lorsque le conteur eut fini. D'Aran prétendait que ces saillies de gaîté étaient très-déplacées; il ordonna à l'écuyer de prendre ses habits, et d'aller dans le corridor se mettre dans un état décent. La comtesse avait regagné son lit, et prétendait qu'elle ne reviendrait pas des contusions qu'elle sentait partout, et qui s'étaient multipliées dans ces

combats consécutifs. « Ah! mon ami, mon cher ami, vous que j'ai tant aimé, et à qui j'ai été si fidèle, cette nuit est plus cruelle que celle où nous essayâmes de donner un petit frère à Mendoce, et où ce malheureux ciel de lit tomba sur nous deux. Au moins c'était vous qui partagiez mes plaisirs et ma disgrâce; mais cet affreux Trufaldin! quel gouverneur vous aviez donné à votre fils! Il faut pourtant que je convienne qu'il se présente joliment. — Bah, bah! madame, c'est bien le moment de penser à ces balivernes.

— Hélas! disait Trufaldin en se rhabillant, il faut que je sois né sous une bien triste étoile! Batilde m'a fait cocu vingt fois sans que j'osasse m'en plaindre, et je ne puis tenter de m'approcher d'Inès, qu'il ne m'arrive quelque chose de funeste. Comment diable aussi ai-je été prendre une

vieille comtesse pour une jeune fille de basse-cour? Ah! dame, le désir, la précipitation..... et puis la nuit, tout cela se ressemble. J'aurai mon Inès pourtant, car je l'épouserai pour n'en point avoir le démenti, et nous verrons si la fatalité qui me poursuit empêchera la consommation du mariage. »

Qu'eût dit le malheureux écuyer, s'il eût su que le lit qu'il avait trouvé chaud était celui de sa maîtresse, que le prétendu valet à la jambe masculine, à qui il avait fait faire le saut, était Inès elle-même?

Cependant, Cerdagne, en s'efforçant de contenir sa gaîté, en consolant d'Aran et sa femme, en apportant à son ami de l'eau-de-vie camphrée pour bassiner les contusions de madame, Cerdagne pensait à ce valet que Trufaldin avait tué, ou à peu près. Il sentit que, pour n'être pas noble; on

n'en est pas moins homme, et que tout être qui souffre a droit au secours de ses semblables. Il prit un flambeau, gagna le diable d'escalier, au pied duquel il vit une grosse fille nue, dont le postérieur avait écrasé un agneau, et qui n'était évanouie que de l'effet de sa frayeur. Cerdagne jugea que, à la figure près, Inès méritait les empressements de Trufaldin et de tout autre, et son premier mouvement fut d'appeler Pédrillo. Il réfléchit pourtant que cette aventure était d'un tout autre genre, et pouvait avoir d'autres conséquences que les amours de Séraphine et de Mendoce; il jugea qu'il fallait laisser ignorer à Inès la cause de sa chute; et mettre Trufaldin dans l'impossibilité de jaser. En conséquence, il appuya contre le mur son flambeau, dont la grosse fille se servirait pour regagner son lit, quand elle aurait repris ses sens. Il

entra dans son chenil, où s'étaient retirés ses chiens, fatigués de manger des lapins; il prit, de ses nobles mains, le baquet où s'abreuvait sa meute, il le vida sur le corps d'Inès, qui, saisie de cette immersion glaciale, ouvrit les yeux, regarda devant elle, et ne vit pas son seigneur, qui montait l'échelle derrière elle, aussi lestement qu'un écureuil. Cerdagne retrouva Trufaldin à la même place, assis contre le mur, les mains jointes, tournant ses pouces, et faisant la plus vilaine grimace. Le comte pensa que, puisqu'il avait été discret avec Mendoce, il pourrait l'être encore dans cette conjoncture. Cependant, s'il le laissait libre dans le château, il se ferait panser par quelque valet à qui il faudrait donner une cause de toutes ces brûlures, et Cerdagne savait que Trufaldin n'était pas un esprit inventif. D'ailleurs, en allant et ve-

nant plus tard, il rencontrerait inévitablement le comte et la comtesse, pour qui son aspect n'aurait rien d'amusant : toutes ces réflexions faites, Cerdagne appela Pédrillo, le chargea d'une terrine d'eau-de-vie camphrée, prit Trufaldin par l'oreille qui lui restait, le mena à la porte de Mendoce; Pédrillo ouvrit, poussa dedans l'écuyer et la terrine, referma soigneusement la porte, et fut se coucher, jusqu'à nouvel ordre.

Cerdagne, très-fatigué, jugea à propos de reposer quelques heures; il engagea d'Aran et sa femme à suivre cet exemple. Ils dormirent tous, comme on dort lorsqu'on est fortement préoccupé, c'est à dire assez mal. Aussi, à la pointe du jour, tout le monde était debout, et même la pauvre Inès, qui était loin de penser que ce fût son amant en personne, cet amant si désiré, si attendu, qui

avait failli à la tuer, et qui pourtant ne lui avait fait aucun mal.

Dans l'autre partie du château, on n'était pas levé encore, mais on n'avait pas fermé l'œil, et on n'en était pas moins jolie : pensers de bonheur sont un baume qui rafraîchit le sang. Séraphine et la petite n'avaient pas cessé de jaser. La jolie demoiselle se promettait bien de tourmenter un peu son papa : mais il était important de prévenir Mendoce de ne s'alarmer de rien, et d'être bien persuadé que sa Séraphine était d'intelligence avec lui. Un billet bien tourné, bien tendre, était écrit depuis deux heures au moins; il n'y avait qu'une difficulté, c'était de le faire parvenir à son adresse, et on ne savait dans quel coin du château était enfermé Mendoce.

Le demander était le moyen de ne rien savoir; l'espionnage parut l'unique ressource. Mais comment la pe-

tite femme serait-elle partout à la fois? c'était une autre difficulté. Elle va trouver son mari, qu'elle avait singulièrement négligé depuis son entrée au château; elle fit sa paix comme la font des époux qui s'aiment, ou qui en ont l'air; elle conta au page ce qu'elle savait des aventures de la nuit, et ce qui était résolu pour cette journée. Le page, charmé de pouvoir faire quelqu'espiéglerie, se prêta à tout de la meilleure grâce du monde, et prononça, sans hésiter, que Cerdagne avait trop de confiance en Pédrillo pour qu'il ne fût pas un des meneurs de cette petite guerre.

Cependant, il n'était pas prudent que Guzman s'attachât aux pas du vieux domestique; il savait de quoi un page est capable. Il était plus naturel que la petite, qui avait cent prétextes d'aller et de venir pour les affaires de la maison, se chargeât

d'observer le vieillard, pendant que son mari observerait, autant qu'il le pourrait, sans inspirer de défiance et sans paraître enfreindre l'ordre qui le retenait chez lui. Encore une difficulté, la petite ne connaissait pas Pédrillo.

Mais, quand une femme a adopté un projet, connaît-elle des obstacles qui en empêchent l'exécution? Celle-ci se mit à trotter par tout le château. Elle avait besoin à la cave, au grenier, à l'office, au garde-meuble; destinée à seconder Théodora, il fallait qu'elle se mît au courant : ce fut la réponse qu'elle fit à Cerdagne, qui la rencontra trois ou quatre fois en une heure, et qui eut la bonté de la croire.

Un valet à cheveux blancs se trouve nez à nez avec elle; elle l'aborde de l'air le plus gràcieux, et lui dit que, sur le bien qu'elle a entendu dire, elle avait conçu le plus vif désir de faire

connaissance avec le respectable Pédrillo. « Hélas! reprend le valet, je suis vieux comme Pédrillo, mais je n'ai pas comme lui l'honneur de posséder la confiance du maître, et d'éprouver tous les jours sa générosité. — Je suis persuadée, mon ami, que vous méritez l'une et l'autre, et je me ferai un vrai plaisir de vous recommander. — Grand merci, petite et charmante dame. — Mais faites-moi donc connaître ce trop fortuné Pédrillo. — Oui, trop fortuné, car enfin qu'a-t-il fait plus qu'un autre?... Tenez, tenez, le voilà qui file en tapinois au bout du corridor. Je vous assure que mon zèle..... mes services.... mon.... » La petite n'avait plus besoin de lui, elle était déjà bien loin.

Les domestiques qui servaient dans l'intérieur du château étaient toujours consignés dans leurs chambres; les palefreniers, les piqueurs,

les valets de chiens, avaient seuls reçu l'ordre de reprendre des fonctions qu'ils exerçaient à l'extérieur, ou dans des parties éloignées du lieu de la scène, et c'était un de ces messieurs que la petite avait eu le bonheur de rencontrer.

Elle traversa le corridor que suivait Pédrillo, en chantant, et en tenant en évidence un plateau chargé de conserves qu'elle portait, n'importe où. Elle tourne la tête du côté du vieillard, et passe rapidement; elle avait pourtant fait ses remarques. Pédrillo tenait un panier, très-probablement garni de vivres, et il marchait vers une porte qui était au fond du corridor.

Le rusé vieillard avait entendu et vu la petite. Il avait trouvé extraordinaire qu'elle apportât des conserves d'une partie de la maison où on n'en avait jamais mis. Il ne se doutait pas

que la petite eût encore parlé à Séraphine, et cependant il eut des soupçons. Il était essentiel que le jeune homme ne s'évadât point, et les plus faibles moyens sont quelquefois les plus sûrs. Pédrillo ne prévoyait point comment la petite préparerait une évasion; il ne jugeait pas même qu'elle y eût le moindre intérêt : mais les conserves étaient suspectes, et Pédrillo ne se souciait pas de voyager quinze jours pour ramener le seigneur Mendoce.

Cependant, après s'être assuré que les corridors étaient libres, le vieillard ouvrit les deux premières portes, passa un excellent déjeuner par le guichet de la troisième, referma toutes ses serrures, et fut faire part de ses soupçons à Cerdagne. Le comte crut faire un coup de maître en consignant aussi la petite : il s'était à peine écoulé un grand quart d'heure,

et l'heureux amant de Séraphine tenait déjà le tendre billet.

La petite avait conté en quatre mots à son mari ce qu'elle avait observé; elle avait dépeint aussi brièvement les corridors qu'elle avait traversés; et une petite cour carrée, entourée des écussons du maître, et qui donnait sur le corridor que suivait Pédrillo, avait éclairé maître Guzman. « Ma bonne amie, ma bonne amie, il est dans la tour qui sert de prison aux pages. Trois chambres l'une sur l'autre que je connais pour les avoir habitées en trois mois.... Donne-moi ton billet. — Tu as donc une clef de cette tour? — Non. — Et par où entreras-tu? — Je n'entrerai point. — Que feras-tu donc? — Tes jarretières, tes lacets, tes rubans; noue-moi vite tout cela ensemble, attache le billet à l'un des bouts. Je monte dans le grenier qui est au-

dessus de nous : de celui-là je passe dans un autre ; je sors par la lucarne.... — Tu te tueras, malheureux ! — Non. Je descends par une pente assez douce sur la terrasse de la tourelle, je descends le billet le long des croisées, qui sont l'une sous l'autre, et Mendoce le prendra par la fenêtre de la chambre où il se trouvera. »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Mendoce étourdi, gai, mais sensible et bon, plaignait, consolait, pansait son pauvre Trufaldin, lorsque le billet suspendu à une attache légère vint voltiger devant sa fenêtre. Il ne douta point que sa tendre Séraphine ne se fût occupée de lui. Il brûlait de tenir le précieux parchemin, mais la fenêtre était à dix pieds de terre, et c'est ce qu'avait oublié l'obligeant et trop pétulant page. « Comment faire, bon Dieu ! ne pas prendre ce billet ! renoncer à une consolation si néces-

saire à un captif! allons Trufaldin, un peu de courage, mon ami, viens ici, et je sauterai sur tes épaules. — Mais, seigneur.... — Hé! viens donc, bourreau.... Si la main bienfaisante qui me présente ce vélin allait se retirer!.... Viens donc. » Le billet est pris, lu, relu, baisé, baisé encore, et Guzman est heureusement rentré chez lui, quand Pédrillo vient, de la part de monseigneur, ordonner à la petite de garder les arrêts.

Une précaution en amène une autre. Les archers qui avaient conduit Mendoce à la tour, pouvaient jaser avec les domestiques : on interrompit encore toute communication entre le corps-de-garde et le château. Il était temps! Oh! l'amour fera toujours des dupes.

Cependant tout se disposait pour la tenue de la cour d'amour, qui devait rappeler ce qu'on avait vu de plus

fameux en ce genre à Avignon, à Pierre-Feu, à Romanin, sans compter cette fameuse cour d'amour tenue par la reine Berthe, pour juger le chevalier Robert. C'est ce tribunal qui connaissait de toutes les injures faites aux belles, qui n'offrait qu'un jeu d'esprit lorsqu'il n'était question que de bagatelles, mais qui punissait par la dégradation et même par la peine de mort, les chevaliers qui s'étaient portés aux derniers outrages. Ces cours étaient ordinairement présidées par les plus grands seigneurs du pays, qui, pendant la cession s'appelaient *princes d'amour*. Les juges, les assesseurs, les hérauts d'armes étaient choisis parmi les femmes les plus qualifiées et les plus jolies du canton; les formalités, les cérémonies, tout respirait la plus noble galanterie, et si on convient de l'influence qu'a toujours eue le sexe sur

les mœurs des hommes, on avouera que ces siècles étaient ceux de l'ignorance, et non pas de la barbarie.

Le but de Cerdagne était de faire à Mendoce une peur qu'il n'oubliât de sa vie, et qui le rendît sage. Il n'osait se flatter que sa fille seule opérât ce prodige, et, avec un homme comme Mendoce, on ne pouvait rien attendre que de la raison cachée sous la forme des grâces, et embellie par le sentiment.

Déjà sept à huit piqueurs étaient partis pour avertir une cinquantaine de gentilshommes les plus voisins, qui devaient arriver dans la journée, armés de pied en cap. Des palefreniers conduisaient des mules aux plus jolies des vassales de monseigneur, qui avait, pour les habiller magnifiquement, la garde-robe tout entière d'une épouse qu'il avait tant aimée. Pédrillo avait reçu l'ordre d'arranger

avec la plus grande pompe la salle où s'assemblaient les officiers haut-jusciers du comte; et le comte, qui avait besoin de Théodora pour pousser vivement Mendoce, était allé en personne lui donner ses instructions. « Bonjour, ma chère Théodora. — Eh bien! seigneur, qu'y a-t-il de nouveau? Allez-vous mettre ma patience à de nouvelles épreuves? — Toujours grondeuse, Théodora. — Il y a longtemps que vous le savez. — Et que je m'en plains. Au reste... — On ne change plus à quarante ans; j'achève votre pensée. — Je vous en remercie. — Au fait, seigneur, que me voulez-vous? — Je viens vous proposer de vous charger d'un grand rôle. — Ah! ah! et de quel genre est ce rôle? — Un insensé, un téméraire a manqué de respect à ma fille, et je veux l'en punir. — Ah! vous en revenez à mon sentiment. Je le savais

bien qu'on m'écouterait à la fin. Et de quel genre de mort le punirez-vous? — Comment, de quel genre de mort? — Allons, n'allez-vous pas ménager un paltoquet qui a l'insolence de plaire, qui entre chez vous par un soupirail, et qui m'enferme dans un caveau au vin. Votre haut-justicier, ses conseillers, ses gens de plume sont-ils avertis, sont-ils arrivés? l'audience va-t-elle s'ouvrir? — Je n'ai besoin d'aucun de ces gens-là. — Ah! vous le ferez expédier sans formalités : c'est plus bref. Mais quel rôle jouerai-je donc dans tout ceci? — Voulez-vous me faire la grâce de m'entendre? — Eh! je ne fais que cela. — Il me semble, au contraire, que vous m'interrompez à chaque mot. — Je suis muette. Voyons vite le rôle que vous me destinez. — Je convoque une cour d'amour. — C'est une misère que cela. — C'est tout

pour un homme d'honneur. La dégradation de la chevalerie...... — Et s'il n'est pas chevalier?—Il l'est. — Mais son valet, au moins.... — Oh! nous verrons ce qu'on en fera. Je convoque donc une cour d'amour, et ma fille présidera. — La belle idée! —A la rigueur, je devrais me nommer prince d'amour; mais je suis le seul ici qui sache lire et écrire, ainsi je me charge de la partie des écritures. — Mais votre fille ne condamnera pas un homme que je la soupçonne fort d'aimer. — Elle n'a pas le droit de l'absoudre : d'ailleurs je lui donne pour rapporteur quelqu'un qui n'a jamais plaisanté, et que je crois incorruptible. — Et qui, s'il vous plaît? — Théodora. — Rapporteur, moi? Je suis rapporteur! Ah! quel rapport je vais vous faire! Je sais par cœur celui qu'on prononça dans la fameuse affaire de Pierre de

Provence et de la belle Maguelone : il n'y aura que quelques mots à changer. Ah ça, et qui proposera les questions à résoudre par le délinquant ? — Moi. — Il faut ici des questions bien entortillées, bien obscures ; des questions...... — Insolubles, n'est-ce pas ? — Insolubles, c'est le mot. — J'en ai trouvé dans les procès-verbaux des cours d'amour d'Avignon, de Pierre-Feu, de Romanin. — Bon, et dégradé à la minute, s'il répond de travers. — Je vais vous envoyer des habits magnifiques. — Bien. — Pédrillo vous servira à dîner dans votre chambre ; ainsi rien ne vous empêchera d'être prête quand on viendra vous avertir. »

Cerdagne s'en fut dîner en petit comité, avec monsieur et madame d'Aran. Il leur parlait de ses dispositions magnifiques, comme d'une chose qui devait lui faire autant d'honneur,

qu'elle serait utile à leur fils. « Je veux voir cela, disait le comte d'Aran. Vous me prêterez encore votre armure bien complète, et je me mêlerai parmi vos hommes d'armes. — Mais, mon cher Cerdagne, reprit la comtesse, savez-vous que je n'approuve pas trop votre projet? — Et pourquoi cela, madame? — Mon fils a de l'esprit, beaucoup d'esprit, infiniment d'esprit, et cela est incontestable. Mais si l'aspect imposant de l'assemblée, un mouvement de frayeur, une distraction, le faisaient répondre de travers, il perdrait la noblesse, lui, plus noble, bien plus noble que le roi d'Aragon, et l'unique espoir de notre postérité. — Il ne perdra rien, madame. — Mais les arrêts des cours d'amour sont sans appel. — Oui, quand elles sont compétentes. Celle-ci est composée de moi, de ma fille, de ses femmes, de mes vassaux, et,

bien certainement, on ne peut être à la fois juge et partie. Nos jeunes gens et les autres, qui ignorent les plus simples éléments du droit naturel, ne s'aviseront pas de récuser le tribunal; mais je le casserai, moi, de mon autorité privée, si je vois les choses tourner mal. — Vous me rassurez, cher comte, et, bien qu'excessivement fatiguée, je veux être présente aussi. Le cher enfant, je ne l'ai pas vu depuis six ans. — Moi, je l'ai embrassé, et le coquin a pris mes larmes paternelles pour de la pituite. — Mais, madame, reprit Cerdagne, votre fils vous reconnaîtra. — Je prendrai un habit de matrone et un grand voile noir. — Théodora a votre affaire. — Je me mêlerai parmi les conseillères. — Fort bien. — Et j'opinerai contre mon libertin de fils..... si pourtant je peux résister à l'envie de l'embrasser à mon tour. — Ah! résistez, madame,

par grâce, résistez; vous gâteriez tout. — Ah çà, cher comte, comment finira la séance? — Hé, parbleu! par ce que nous désirons tous. La procédure sera suivie d'un bal, le bal d'un gala, et de la table à l'autel. Puisse votre fils rendre ma Séraphine heureuse! et, ma foi, je l'espère. Il est étourdi comme je le fus à son âge, mais il a le cœur bon comme moi. J'ai dû beaucoup à ma femme, de glorieuse mémoire, et j'aime à me persuader que la sienne le ramènera. —Ainsi soit-il, cher comte.—Hé! quel bruit entends-je dans mes cours? »

Cerdagne se lève, sort et revient. « C'est une cinquantaine de mes hommes d'armes, couverts de leurs plus riches armures. Ce sont les plus jolies de mes vassales que des habits somptueux vont rendre plus belles encore. Pédrillo! — Monseigneur? —Fais mettre les chevaux de bataille.

dans mes écuries; conduis les maîtres à la salle à manger, sers-leur ce que tu trouveras de mieux, et envoie-moi la femme de Guzman. Ah! va prendre un habit de duègne complet chez Théodora, et apporte-le à madame la comtesse. Passe à mon arsenal et prends-y l'armure que le comte a endossée le jour que l'espiègle a pénétré jusqu'à moi. Ah! va dans mon cabinet, ouvre mon grand bureau noir, prends l'écrin de madame de Cerdagne, porte-le à Séraphine, et dis-lui, de ma part, de charger de diamants sa coiffure et ses habits. — Ah! je vous en prie, monseigneur, ne m'ordonnez plus rien. — Non, que de faire sortir tous mes gens des arrêts, de conduire un détachement de mes hommes d'armes à la tour, pour amener l'aimable prisonnier, quand il en sera temps. Tu t'iras coucher après, si tu veux; je t'y engage même,

car il est au moins inutile que Mendoce te reconnaisse. »

Le comte et la comtesse d'Aran sont travestis. La bonne dame, exténuée de la façon de Trufaldin, essaie de marcher par la chambre, appuyée sur une canne en béquille; la petite vient prendre, en riant, les ordres de monseigneur; monseigneur, qui aime les femmes gaies, la prie, en riant aussi, et sans savoir pourquoi, de faire rafraîchir ses vassales, de les conduire à la salle haute, entourée d'armoires, où sont les habits de cour de feue madame la comtesse, de les distribuer selon l'âge, la taille, la grosseur; de faire les pinces et les replis nécessaires, et surtout de mettre à cela autant d'ordre qu'on en a mis depuis au magasin de l'Opéra.

La petite part en sautant; Cerdagne sort, donne un signal à son nain, et, aussitôt, les cornets à bouquin, les

trompettes, la grosse cloche de la chapelle, celle qui appelle les commensaux à dîner, le carillon de la grande horloge, les tambours, tout sonne et joue à la fois. Quel dommage qu'il n'y eût pas alors de canon! Tous ceux qui étaient dans le château fussent devenus sourds pour la vie. Le bruit de ce concert infernal pénétra jusqu'aux bas-fonds de la tour où gisait Trufaldin. Il sauta, malgré ses douleurs, du lit que son bon maître lui avait abandonné, et il s'écria : « Voilà les inquisiteurs de Pallarols qui viennent prendre leur revanche! — Toujours poltron? — Et malgré cela toujours battu. Si vous l'aviez été comme moi, vous auriez peur de votre ombre. — Imbécile, tu ne vois pas que le futur beau-père veut s'égayer à nos dépens. Que le diable m'emporte si je ris de ces essais-là. — Mais, bélitre, je t'ai lu le billet, le

doux, le charmant billet de l'adorable Séraphine! — La belle caution! les amants voient tout de travers, et j'en ai su quelque chose quand j'ai pris madame votre mère pour Inès. — Faquin, s'il t'arrive jamais de dire un mot de cette impertinence, à moi, à qui que ce soit au monde, à Inès même, je te coupe l'oreille qui te reste. — J'entends bien, monseigneur, et je ne vous en parle que pour vous prouver..... — Paix! — Qu'un roturier... — Paix! — Se trompe comme un noble, et un noble comme un roturier. — Paix, paix, pour la dernière fois, paix! — Ah! mon Dieu! on ouvre les portes. — Et sans cela comment sortirions-nous? — Vous vous tirerez d'affaire, vous, et moi..... — — Et toi, qu'as-tu à craindre chez le comte de Cerdagne? — Mais j'étais chez lui quand votre père m'a si bien étrillé. — Je t'aurais tué, à sa place;

ne me romps pas la tête davantage. »

Les portes s'ouvrent en effet; dix à douze hommes d'armes, couverts de fer, la visière basse et la lance en arrêt, ordonnent à Mendoce de les suivre. « Un moment, messieurs, j'ai là un petit miroir d'acier qu'il faut que je consulte : je ne paraîtrai pas, quoique vous fassiez, dans le désordre où me voilà. — Allons, presto, dit un homme d'armes en grossissant sa voix. — Ah! monsieur le bourru, reprit endoce en arrangeant les crevasses de ses manches et de son haut-de-chausses, en donnant une tournure élégante aux boucles de ses blonds cheveux; ah! monsieur le bourru, je vois bien que vous n'êtes pas amoureux. — Presto, seigneur, prestissimo. — Si nous étions tête-à-tête en rase campagne, je vous presserais bien autrement. — Vos armes tomberaient devant moi. — Diable!

— Elles tomberaient vous dis-je. »
En effet, c'était son père qui lui parlait.

Mendoce sortit de sa tour en levant les épaules devant le bourru, en se caressant le menton et en arrangeant les plis de sa fraise. On ne saurait penser à tout, et Cerdagne n'avait pas donné d'ordres au sujet de Trufaldin. L'écuyer, qui ne se souciait pas de rester seul dans la tour, se mit à côté de son maître, et marcha avec lui entre deux escouades de ces hommes bardés de fer, qui les conduisirent, au petit pas et au son des trompettes, dans la salle où s'était établi le tribunal.

Sur les côtés, étaient des banquettes couvertes de draperies écarlates, relevées en bosse d'or. Sur ces banquettes étaient assises vingt ou trente femmes, plus jolies les unes que les autres; et parées de tout ce que l'art

peut ajouter à la beauté. Dans le fond était un fauteuil à bois doré, couvert de coussins cramoisis, chargés de galons et de crépines d'argent; ce siége était occupé par Théodora, travestie en rapporteur. Au milieu de l'audience était le comte de Cerdagne, vêtu d'un tissu d'or, relevé d'une broderie en argent. Il était assis devant une table couverte d'un tapis et chargée de papiers. A côté du fauteuil de Théodora était un dais surmonté de plumes, à rideaux de velours vert, retroussés avec des glands d'or; le fond présentait, en grand, les armes de la maison de Cerdagne, brodées à l'aiguille, et du travail le plus parfait. C'est sous ce dais que paraissait Séraphine, élevée au-dessus des autres femmes, plus encore par ses charmes que par le rang. La soie ondoyante eût laissé deviner ses formes, si les pierres précieuses qui les couvraient

n'eussent ébloui l'œil le plus téméraire et le plus perçant. Derrière le dais étaient rangés les hommes d'armes, qui s'étendaient circulairement le long des banquettes. En avant de Cerdagne, une balustrade en cuivre doré séparait le tribunal de l'auditoire, composé de vassaux roturiers et des domestiques du comte. C'est parmi eux qu'étaient cachés Pédrillo, Rotrulde, Inès, Guzman, la petite et ceux à qui il était défendu de se laisser voir.

Mendoce ne put se défendre, en entrant dans cette salle, d'un mouvement de respect et d'admiration, et dès qu'il parut, il fixa tous les regards. Beau comme l'Apollon du Belvéder, fait comme lui, il portait un habit de satin blanc à crevasses couleur de rose. Des bottines d'un vert clair, un petit chapeau de la même étoffe que ses crevasses, surmonté de

plusieurs plumes qui badinaient au gré de l'air ; ses graces et son air modeste complétaient sa parure.

Il traverse la salle, frappé du silence profond qui règne autour de lui. En passant devant Séraphine, il met un genou en terre, et se recueille un moment devant la divinité qu'il adore. Fort de ses promesses, et disposé à la seconder quoi qu'elle fasse, il se tient debout, à la place qu'on lui désigne, et Trufaldin le suit pied à pied : il est devenu l'ombre de son maître.

Cerdagne n'avait pas prévu que monsieur l'écuyer accompagnerait Mendoce. Sa présence ne lui plut pas du tout ; en effet le bavard pouvait répondre, aux interrogations qu'on lui adresserait, certaines choses d'un rapport trop direct à certaine aventure qui ne pouvait pas flatter certain comte. Mais enfin ce diable d'écuyer

était là ; Cerdagne ne pouvait le renvoyer sans entrer dans certains détails : il jugea à propos de laisser là Trufaldin, mais il se promit bien de ne pas toucher la corde délicate.

Mendoce regarde Séraphine. L'air sérieux de la demoiselle l'avertit de garder celui qu'il avait pris d'abord. Théodora se leva de l'air le plus important, et se disposa à parler. « Un moment, s'écria Trufaldin. — Silence, dit un héraut d'armes. — Je parlerai morbleu ! — Silence, silence. — Oui, quand j'aurai fini. Vous saurez que je ne mérite pas l'honneur d'être jugé par une cour d'amour, que je ne suis pour rien dans cette affaire, que mon maître est un fou, qui n'a pas voulu m'écouter, que vous en ferez ce qu'il vous plaira, et que je vais vaquer à mes affaires. »

En finissant ce burlesque plaidoyer, Trufaldin traverse la salle en

courant, et les hommes d'armes coururent après lui. En dépit de ses brûlures, il sautait la balustrade, et allait se faire jour à coups de poing à travers la valetaille, lorsque le comte d'Aran, qui lui en voulait, et très-fort, l'arrêta par le talon, le jeta le nez par terre, et le reconduisit à sa place, le fer de sa lance dans les reins. « Encore un accident, disait Trufaldin, en se frottant le visage. Il n'y a pas de raisons pour que cela finisse. »

Malgré le grand sérieux qu'affectait Mendoce, il était difficile qu'ennuyé de la lenteur de Théodora, il ne revînt un peu à son caractère. « Allons donc, dit-il, aimable rapporteur, voyons les griefs à ma charge. — Du respect pour vos juges, répond Théodora, en fronçant le sourcil. — Vous êtes sans doute très-respectable. — N'oubliez pas, dit Séra-

phine, avec dignité, que c'est moi qui préside. » Mendoce ne répond que par une profonde révérence. Diable! disait à part lui Cerdagne, ma fille a le ton magistral. « La session est ouverte, reprend Séraphine. Voyons, madame, votre rapport. »

Théodora, toujours debout, attendait avec impatience le moment de faire briller son éloquence. Elle passe la langue sur ses lèvres, elle baisse les yeux, elle se relève, et commence.

« Quand je me remémore tant de romans fameux, qui font les délices de nos soirées d'hiver, quand j'y vois des chevaliers brûler trente ans consécutifs d'un amour respectueux, et ne baiser la main de leurs princesses qu'après les épousailles, quand j'y vois arracher le baudrier et les éperons au téméraire qui exprime simplement un désir injurieux, que dirai-je de celui qui est l'objet d'une

procédure qui va fixer l'attention de tout le monde chrétien ?

« Rappellerai-je au tribunal des félonies malheureusement trop connues? Un nom supposé, un père menacé, un asile violé.... Non je ne retracerai pas des crimes dont la seule idée fait frémir d'indignation tous les honorables membres. J'applaudirai, je partagerai ce sentiment, garant terrible et sûr de la pudicité du sexe, et je terminerai en quatre phrases. »

Ah! bon, dit Trufaldin en lui-même, elle ne conte pas à ces dames que j'ai eu l'honneur de coucher avec la comtesse. Gardons-nous bien d'en dire un mot.

Théodora tousse, crache, se mouche et se résume.

« Il est constant, il est avéré que ce chevalier déloyal est coupable au premier chef, d'après les statuts de la chevalerie : il est donc évident

qu'il a encouru la dégradation. Cependant la cour, dans sa clémence, lui accorde la faculté de se défendre, et son honneur dépendra de la manière dont il va répondre aux questions qui lui seront proposées. »

Ici, Cerdagne regarde son gendre en dessous, en ayant l'air de feuilleter ses paperasses. Ici, Mendoce prend un air pensif, et même timoré. Ah; ah! se disait le beau-père, le fripon ne rit plus, il commence à avoir peur. Je savais bien que je le corrigerais. Le cher comte ne s'apercevait pas qu'à chaque instant Mendoce fixait Séraphine, la devinait au coup d'œil, et s'arrangeait un visage selon le vœu de sa charmante maîtresse.

Quant au valet, complice de ces projets audacieux, reprend Théodora, il ne mérite pas, ainsi qu'il l'a observé lui-même, l'honneur d'être jugé par une cour d'amour. — Ah!

grand merci bonne dame. — Je conclus à ce qu'il soit livré à la justice ordinaire du seigneur de Cerdagne, et pendu dans les vingt-quatre heures. — Voilà une femme bien endiablée après moi. Ça vous parle de pendre un homme, comme un ivrogne de casser une bouteille vide. Quoi! parce qu'il m'est arrivé cette nuit de prendre une dame pour une grisette...... Aie, aie, aie! finissez donc, monsieur l'homme d'armes, je peux défendre mon cou, peut-être? « C'était encore le comte d'Aran, qui pour faire taire Trufaldin, lui piquait le derrière avec sa lance. « Si tu ajoutes la moindre chose sur la grisette ou la dame, dit Cerdagne, d'un air courroucé, tu seras pendu sans formalité. — Seigneur Mendoce, mon cher maître, plaidez ma cause, au moins tirez-moi des mains de ces gens-là. — Mon pauvre Trufaldin, je

n'ai pas la parole. — Il faut la prendre, morbleu ! — Silence, crie le héraut. — Silence, silence ! Je voudrais bien vous y voir. Vous vous laisseriez pendre sans rien dire, n'est-ce pas? » Puis s'adressant de nouveau à Mendoce : « Et vous qui perdez la parole quand il n'est question que de vos éperons et de votre baudrier, vous aviez bien besoin de me fourrer dans ce galimatias. Seigneur Cerdagne, ayez pitié d'un pauvre diable, qui ne vaut pas le cordon ; renvoyez-moi, mariez votre fille comme vous l'entendrez, et si j'approche seulement de vos frontières....... — Il me semble, poursuivit Cerdagne, que sans être justiciable de la cour, le valet peut suivre le sort de son maître. — A la bonne heure, dit Théodora, je retire la dernière partie de mes conclusions : condamnés ou absous ensemble.

« Condamné à perdre mes éperons, reprit Trufaldin...... Ah! parbleu, les voilà, et les bottines aussi. Je vous salue, et je m'en vais. » Il jette ses vieilles bottes au milieu de la salle, et se remet à courir. Il trouve partout la pointe de la lance du comte d'Aran, redevenu leste par le désir de se venger, et l'écuyer est encore forcé de se remettre à sa place.

Tous ceux qui étaient dans le secret se pincèrent les lèvres pour ne pas éclater. Inès seule, Inès, tremblant pour son écuyer, murmurait, se plaignait et allait adresser au tribunal des remontrances telles quelles, lorsque Pédrillo, qui avait l'œil à tout, qui prévoyait tout, et qui parait à tout, prit la grosse fille par la main, et la mit à la porte.

Cerdagne, bien remis, reprit la parole : « J'ai proposé, dit-il, que les deux coupables fussent condamnés

ensemble, mais je n'ai pas entendu qu'ils subissent la même peine. Trufaldin tu es le plus âgé, tu n'est pas sot, et tu as sans doute été l'instigateur de tout ceci. —Non, par saint Pancrace! Seigneur Mendoce, rendez-moi au moins cette justice. » Théodora, qui ne demande qu'à déployer la sévérité de son emploi, déclare que d'après la sentence de l'officier de plume, elle persiste à la peine prononcée contre le valet.

« L'enragée n'en démordra pas-s'écrie l'écuyer. Au moins, seigneur Mendoce, n'allez pas répondre de travers. »

Jusqu'alors la belle, la sensible Séraphine avait gardé le silence. Elle crut qu'il était temps d'exercer ses fonctions, et s'adressant à Mendoce de l'air le plus sérieux : « Vous avez entendu, dit-elle, ce dont on vous accuse; qu'avez-vous à dire pour

vous justifier ? — Je ne puis nier les faits qui me sont imputés. — Que diable, on nie toujours, dit Trufaldin. — Écrivez qu'il avoue, reprit Théodora. — Mais, continue Mendoce, je demanderai à tous ceux qui verront Séraphine, s'il est possible d'écouter sa raison auprès d'elle, et si le délire qu'elle a fait naître ne doit pas trouver grâce à ses yeux.

— Voilà, s'écrie d'une voix aigre la dame rapporteur, voilà un argument bien tourné. C'est-à-dire que si elle était votre femme, il serait permis de l'aimer à tous ceux qui la verraient, il leur serait loisible de faire les extravagances qui leur passeraient par la tête, sans qu'elle, ni vous puissiez le trouver mauvais, et cela, parce qu'elle a de beaux yeux! Vous ne vous tirerez pas d'affaire par-là, mon cher ami. »

Bien, fort bien, disait tout bas

Cerdagne, et il se frottait les mains, et il sautait sur l'humble pliant qu'il avait pris en qualité de greffier. « Je suis, dit Séraphine, plus sérieuse que jamais, je suis de l'avis du rapporteur. Cette réponse du chevalier, faite avec réflexion, est plus offensante peut-être que les démarches qui l'ont précédée. »

Cerdagne ne saute plns, les bras lui tombent, et il ne conçoit pas que sa fille, qui a fait l'aveu de sa tendresse, poursuive aussi son amant. Pendant qu'il s'étonne, qu'il réfléchit à la bizarrerie des femmes, Théodora, qui ne perd pas son objet de vue, requiert l'homme de plume d'écrire que l'accusé n'a rien à dire pour sa défense, et de passer de suite aux trois questions d'usage.

Ici la crainte, l'inquiétude, les alarmes de Trufaldin redoublent. Il s'approche de l'oreille de son maître ;

« Tenez-vous bien, au moins; ce n'est pas un jeu d'enfant que ceci. »

Cerdagne lève la tête, et propose la question suivante, avec toute la solennité qu'il peut mettre dans son maintien et dans sa voix.

« Quel est celui qui produit sans cesse, et qui sans cesse dévore ses enfants? »

Mendoce réfléchit; sa mère cachée derrière le dais de Séraphine, tremble qu'il ne compromette sa réputation d'homme d'esprit; son père s'aperçoit avec plaisir que le jeune homme ne marque aucun embarras; et comme il n'est pas de sot qui ne soit plein de confiance en sa pénétration, Trufaldin réfléchit aussi de son côté.

« Quel est celui, reprend Cerdagne, qui produit sans cesse, et qui sans cesse dévore ses enfants. — C'est un

lapin, s'écria Trufaldin. — C'est le temps, répond modestement Mendoce. — Parbleu, dit Cerdagne d'un air de satisfaction, voilà précisément ce que répondit Lancelot à la cour d'amour de Pierre-Feu. »

Il allait motiver la validité de la réponse, lorsque la dame au grand voile noir, enchantée de la sagacité de son fils, quitta sa cachette, et courut à lui les bras ouvert. Cerdagne se leva précipitamment, lui prit respectueusement la main, et la conduisit derrière le président. Quelle est donc, se disaient tous les assistants, d'Aran et Pédrillo exceptés, quelle est cette femme à qui le comte marque tant d'égards?

Ce petit incident avait suspendu la discussion, mais n'avait pas détourné Séraphine de son objet. Elle voulait intriguer son père à son tour, et,

rappelant l'attention sur la réponse de Mendoce, elle soutint qu'elle était fausse, et de toute fausseté.

Cerdagne commença à trouver l'opiniâtreté de sa fille plus qu'extraordinaire, et il devint, sans s'en apercevoir, le défenseur de celui qu'il avait poursuivi. « Comment, dit-il, ce n'est pas le temps qui produit sans cesse, et qui sans cesse détruit ses enfants? — Non, seigneur. Le temps détruit sans doute, mais la nature seule a la faculté de produire. — Ces dames, reprit Théodora, sont sans doute de l'avis du président? » Ici toutes les bachelettes se lèvent *spontanément*.

« Ecrivez, poursuivit le rapporteur, que l'accusé ne sait ce qu'il dit. — Prenez donc garde à ce que vous faites, dit Trufaldin à son maître; que diable, vous allez me faire pendre. »

Cerdagne écrivait de fort mauvaise

grâce, et de plus mauvaise humeur. Il fixa alternativement sa fille et Mendoce, ne remarqua aucun signe d'intelligence, pas la moindre marque de gaîté, et passa à la seconde question :

« Quel est le plus parfait des deux sexes ? »

« Ah ! par exemple, reprit Mendoce, voilà une question tout au plus propre à embarrasser des enfants. — Un moment s'écria Trufaldin, consultez-vous un peu; on n'est pas de cette étourderie-là. Je vois bien que vous ne risquez que des éperons. »

« Quel est, répète Cerdagne, le plus parfait des deux sexes? — Le féminin pour un homme galant; le masculin pour une femme sensible.

— Ta, ta, ta, ta, reprit le rapporteur, c'est là tout ce que vous savez, beau chevalier? Je suis une femme sensible, j'espère, et je vous soutiens

que nous valons mieux que vous. Qu'en pense le tribunal?

Tous les assesseurs étaient debout avant qu'on eût demandé leur avis. « Ecrivez, pour la seconde fois, poursuivit Théodora, que l'accusé ne sait ce qu'il dit. — Me voilà perdu, s'écria Trufaldin »

Le comte et la comtesse d'Aran étaient très-mécontents du tribunal. Il leur semblait que leur fils avait répondu comme un ange, et ils commençaient à se repentir de s'être prêtés à l'épreuve de Cerdagne. Pour le père de Séraphine, il était d'une colère, mais d'une colère qu'il contenait à peine, et qui parut à l'altération de sa voix, lorsqu'il prononça la troisième question :

« Quel est l'état le plus heureux pour la femme? »

« C'est celui de l'amour, répondit Mendoce, parce qu'alors la femme

reprend sur nous l'empire que nous affectons sur elle en toute autre circonstance.

— Ah ! dit Cerdagne avec un long soupir, je me flatte que, cette fois, vous ne contesterez pas la justesse de sa réponse. — Elle n'a pas le sens commun, interrompit le rapporteur. Qu'est-ce que c'est, s'il vous plaît, que l'empire des hommes dont on nous parle ici ? Je ne suis pas mariée, et sans doute je ne me marierai jamais : je n'estime pas assez ces messieurs pour cela ; mais amante ou épouse, indifférente ou non, un homme, quel qu'il soit s'avisât-il seulement de me regarder de travers, jour de Dieu ! je lui ferais voir que cet empire ne soumet que des sottes. — Hé ! madame, répliqua Cerdagne en fureur, vous oubliez que le capitaine Diégo..... — Diégo était un brigand. — Il ne vous a pas moins

soumise. D'ailleurs ce sont des raisons qu'il faut ici, et non de l'emportement. — J'en donnerai, et d'excellentes, dit froidement Séraphine. — Parbleu, je vous en défie, lui répondit son père. — Je ne nierai point, reprit la jeune personne, que l'homme, en général, n'abuse de son empire; mais, lorsqu'il y renonce volontairement, qu'il soumet, qu'il abandonne tout son être à l'objet qui a su le charmer, quelle femme délicate et raisonnable pourrait s'en prévaloir? Ne sentira-t-elle pas que l'amour n'est qu'un échange de soins et d'égards, qu'il s'éteint au seul soupçon de la crainte, et que, pour plaire long-temps, l'épouse doit être la plus aimable et la plus douce? »

« Je suis mort! » s'écrie Trufaldin, et il se jette la face contre terre. Cerdagne, hors de lui, saute sur son pliant, sur la table, envoie, d'un

coup de pied, son écritoire au bout de la salle, menace Théodora, et, s'adressant à sa fille : « Quelle fureur avez-vous donc de faire de l'esprit, et même contre vous? Il y a une heure, vous tremhliez pour ce jeune homme, et vous le poursuivez avec un acharnement... — Ce n'est pas à l'homme de plume que je vais répondre, il n'est là que pour écrire; c'est à mon père, qui ne saurait perdre ses droits. Seigneur, votre juste ressentiment est entré dans mon cœur. Je ne vois plus dans Mendoce qu'un homme digne d'une punition exemplaire, et je vais la prononcer. — Allons, c'est trôp fort, et ceci n'est pas naturel. Séraphine, tu me joues..... Ah! tu ris, méchante fille! — J'avoue, seigneur, que je me suis un peu vengée des inquiétudes que vous m'avez causées, et le jeune comte d'Aran, le fils du frère d'armes, était d'intelli-

gence avec moi. — Comment! vous saviez tous deux... — Oui, que nous n'avions rien à craindre. Pardonnez-nous cette tricherie, seigneur: je n'ai pas prévu l'état où elle vous a mis. — Il faut bien, parbleu, que je pardonne, puisque mes ruses sont découvertes : d'ailleurs, je comptais toujours en venir là. — Ce pardon sera le dernier, je vous le jure, lui répliqua Mendoce. Mon amour n'est comparable qu'aux charmes de Séraphine : qui pourrais-je lui préférer jamais? — Mais il me semble, reprit le comte d'Aran, en levant sa visière, qu'on a aussi besoin de mon indulgence. — Moi, je commence par tout oublier, dit la comtesse en levant son voile, et se jetant dans les bras de son fils.—Mon père... ma mère...—Cher Mendoce! sois sage... sois heureux. Et les embrassements et les exclamations durèrent un quart d'heure.

Séraphine était rayonnante. Il est si doux pour la beauté d'accorder sa vertu et son cœur! Le grand sérieux du tribunal avait fait place à la joie la plus vive; on se mêlait, on souriait, on parlait tous à la fois : c'était charmant. Cerdagne apprit de Mendoce qu'il savait l'arrivée de son père et de sa mère. Il loua la délicatesse qui avait porté le jeune homme à jouer la surprise, pour éviter à la comtesse le désagrément de certaines explications, sur lesquelles cependant Trufaldin s'était suffisamment étendu dans la tour. Le comte augura bien de la discrétion de son gendre, et, regardant sa Séraphine avec attendrissement : « Sois son époux, demeure son amant, et, par pitié pour mes vieux ans, sois-lui toujours fidèle. Je renonce aux preuves, renonce aux aventures. — Je vous le jure, mon père, par l'amour et par l'honneur. »

Théodora était la seule qui n'avait pris aucune part à la satisfaction générale. L'étonnement où l'avait jetée ce dénouement imprévu, lui avait ôté l'usage de la parole ; mais, revenant enfin à son caractère, elle mit ses poings sur les hanches, et sortit en disant à Cerdagne : « Ce jeune fou épouse Séraphine; il ne le devait pas; je ne le voulais pas; je suis outrée, furieuse, désespérée, et je ne sais qui je dois blâmer le plus, de l'amoureux ou du beau-père. »

Trufaldin, lui qui se croyait pendu, ou prêt à l'être, était resté étendu sur le plancher. Mendoce, qui lui était vraiment attaché, quitta, pour le secourir, la belle Séraphine à qui il avait tant de choses à dire. La joie du bonhomme fut extrême quand il apprit que sa vie était en sûreté, et qu'il pourrait revoir Inès sans être exposé à de nouveaux accidents. « Sei-

gneur Cerdagne, dit-il, pendant que vous êtes en train de faire des mariages, daignez consentir au mien. Mademoiselle Inès n'en sera pas fâchée; elle vous servira avec plus de zèle, et je ferai mes efforts pour vous être agréable. — Ah! tu comptes donc rester avec moi? — Hé! comment voulez-vous, après ce qui s'est passé cette nuit, que la comtesse d'Aran... — Ah! diable, je ne pensais plus à cela. Allons, je te fais mon lecteur. Va annoncer cette nouvelle à ta grosse fille, à qui, par considération pour toi, je donnerai une place plus relevée, et soyez prêts tous deux pour cette nuit. — Quoi! s'écria Mendoce, c'est cette nuit, cette nuit même?... — Oui, mon ami : ce qu'on perd en bonheur ne se retrouve jamais, et accélérer celui de ma fille, c'est céder à mon cœur. Mesdames et seigneurs, passons dans la salle de bal;

je me sens de force à l'ouvrir avec la future comtesse d'Aran : c'est le privilége des papas. »

On court, on se presse, la joie commune fait oublier l'étiquette. Les vassaux nobles se mêlent avec les gens titrés. Telle comtesse ne dédaigne pas une sarabande que lui propose un simple gentilhomme. On ne pouvait admettre les roturiers sans une dérogeance absolue; mais ils se dédommageaient, dans une salle voisine, avec les principaux domestiques du comte. Rotrulde, la petite, Guzman, donnèrent le signal du plaisir; Inès, enchantée, sautait à enfoncer le plancher, et le bon Trufaldin, oubliant le passé, vivant dans l'avenir, dansait, et dansait bien, car c'était de tout son cœur.

Mendoce prétendait, à la fin de chaque danse, qu'il devait être minuit. La modeste Séraphine n'osait convenir qu'elle trouvait la soirée

longue; elle répondait simplement : Oui, je crois qu'il est tard. Cerdagne, qui était le maître d'avancer le moment, sourit d'abord de l'impatience des amants, s'y rendit ensuite, et fit passer ses convives dans la salle du banquet. Le chapelain du château prononça, d'un ton grave et traînant, un *Benedicite* qui fut écouté très-dévotement, mais qui ne bannit point la gaîté. Chacun était content, et chacun fut aimable. Ce n'était pas l'amabilité de nos jours, ces jolis riens, ces bagatelles insignifiantes, auxquelles on ne trouve de sens qu'en disséquant les phrases et les mots : c'était la bonne gaîté de la nature, cette gaîté franche qui s'exprime clairement, se permet un mot gaillard, et ne séduit ni femme ni fille : c'était la gaîté du douzième siècle.

On la poussa jusqu'à improviser des couplets à la fin du repas. Men-

doce voulut chanter son bonheur; Cerdagne et quelques autres esquissèrent aussi des vers. Vous ne les trouverez pas bien bons, car les couplets ne finissent pas par une pointe ; mais les bonnes gens lisaient l'épigramme, et chantaient des chansons. Au reste, les voici. Ils vont assez bien sur l'air de la romance du *Cousin de tout le monde*. Mendoce adressa le premier à Séraphine :

Une belle obtient mon hommage ;
D'une autre, l'amabilité
Me séduit bientôt davantage;
Une troisième a la gaîté ;
Charmes divers subjuguent l'âme ;
On veut tout avoir aujourd'hui ;
Mais quand on a tout de sa femme,
On laisse en paix celles d'autrui.

Cerdagne, piqué au jeu, riposta par le couplet suivant :

Le voisin a femme piquante ;
On a bien mieux que le voisin ;

Mais la voisine est agaçante,
Et souvent on lui cède enfin.
Bravant les attraits de la dame,
Malgré l'usage d'aujourd'hui,
Sois toujours l'amant de ta femme,
Toujours froid pour celles d'autrui.

« Ah! dit madame d'Aran, je chanterai aussi. » Et elle commence en chevrottant un peu :

Vous qui dédaignez de vous rendre
Au langage de la raison,
Pardonnez si j'ose entreprendre
De vous faire ici la leçon.
Gardez-vous de troubler nos dames;
Malgré l'usage d'aujourd'hui,
Donnez le bonsoir à vos femmes,
Souhaitez-le à celles d'autrui.

Le comte d'Aran ne voulait pas qu'on eût plus mauvaise opinion de son esprit que de celui des autres. Il commença :

On voit encor plus d'un bon père....
On voit encor....

« Ah! m'y voilà.

On voit encor plus d'un bon père
Se mettre parfois....
Parfois en courroux.....

Diable! diable! je ferais cent premiers vers si je voulais; c'est le second qui ne vient pas. — Il est minuit, s'écria Cerdagne, qui voulait ménager l'amour-propre de son ami. — Il est minuit, répéta Mendoce. » Il se lève, et il présente la main à Séraphine. Leurs parents, leurs amis se précipitent sur leurs pas; Inès et Trufaldin se mêlent avec les autres, et on arrive à la chapelle.

Je vous fais grâce de la cérémonie nuptiale, de celle qu'on observa en couchant les mariés. Mendoce et Séraphine sont heureux; voilà tout ce qui vous intéresse, tout ce que vous voulez savoir. Hélas! Trufaldin et sa grosse femme comptaient bien l'être aussi; mais l'infortune est un

cercle qu'on parcourt sans s'arrêter, il n'a pas de fin.

Les garçons et les filles ont couché les pauvres époux ; ils se sont retirés en leur souhaitant ce qu'on souhaite en pareil cas ; mais, hélas! ces souhaits ne se réalisent pas. Trufaldin s'étonne d'abord de sa nullité, et s'en afflige ensuite ; Inès est au désespoir, et ne conçoit pas cet étrange accident. *Tantum mutatus ab illo*. Épouse soumise et complaisante, elle agit, elle se fatigue, elle se repose, elle recommence... Rien. Trufaldin se lève en colère, et prétend qu'il y a dans le château quelque sorcier qui lui a noué l'aiguillette; il oubliait que la frayeur qui l'avait violemment agité était l'unique sorcière dont il eût à se plaindre. Plein de son idée, il court trouver le chapelain, et le prie de l'exorciser. Le chapelain, homme très-profond, ne doutait pas de la puis-

sance des noueurs d'aiguillettes, et croyait plus fortement encore à celle de l'eau bénite et des prières. Il exorcisa tant, il pria tant, il secoua tant de l'aspersoir, que Trufaldin, qui était nu, se sentit glacé jusqu'à la moelle des os. « Mouillez, révérend, mouillez plus fort, plus fort encore. Le maléfice augmente je me sens prêt à mourir de froid. » Le révérend mouilla si bien, qu'il fut impossible au pauvre mari de se relever du coussin sur lequel il s'était mis à genoux; il était paralysé des jambes et des cuisses.

Le révérend, plein de charité, chargea le perclus sur ses épaules, et le reporta dans son lit. Inès, qui n'entendait pas être la femme d'un paralytique, jeta les hauts cris. Le révérend l'exhorta à se soumettre à la volonté de Dieu. « Dieu, répliqua Inès, veut que j'aie un homme, parce

que je les aime. Que ferais-je de cet animal qui n'est bon à rien ? — Mais, ma chère sœur, vous avez promis à l'autel de garder votre mari en santé comme en maladie. — Mon mari, oui ; mais cet estropié ne l'est pas. — C'est ce qu'il faudra faire vérifier par les matrones. — Et que diront-elles, vos matrones? qu'il me manque quelque chose? et qu'est-ce que cela prouvera? Croyez-vous, révérend, que j'aie vécu trente ans sans avoir eu des mouvements de curiosité? — Fi, ma sœur, fi! quelle indignité! — Indignité tant qu'il vous plaira, cela ne laisse pas d'être.... »

Plaintes amères d'Inès, désolations de Trufaldin, consolations pastorales du bon chapelain, employèrent le reste de la nuit et une partie de la matinée.

Séraphine et Mendoce, au contraire, étaient sortis de la couche

nuptiale brillants comme le soleil qui s'élevait sur l'horizon. D'Aran et Cerdagne partageaient la félicité de leurs enfants; les seigneurs, les dames jouissaient de l'allégresse des heureuses familles ; on était réuni pour le déjeuner, lorsque le chapelain entra d'un pas grave et d'un air recueilli, qui annonçaient quelque chose d'extraordinaire. Mendoce accablait sa Séraphine des plus tendres caresses; le comte d'Aran parlait à sa femme de la certitude de se voir bientôt renaître dans un petit-fils ; Cerdagne, toujours vif, demanda au chapelain ce qui l'affectait si profondément. « Un mariage qui n'est pas consommé, monseigneur, un mari devenu paralytique par la vertu de l'eau bénite, une femme qui veut faire casser son mariage. — Quel galimatias me faites-vous là, monsieur l'abbé ? — Il n'y a pas de galimatias,

monseigneur. On a noué l'aiguillette à Trufaldin. Je l'ai exorcisé, la force des exorcismes l'a rendu perclus ; et Inès qui s'est levée, dit-elle, comme elle s'est couchée, ne veut plus de ce mari-là, et défie toutes les matrones, parce que depuis longtemps elle a perdu tout ce qu'elle pouvait perdre. — Je vais arranger cette affaire-là, seigneur abbé. » Et Cerdagne monte à la chambre nouvelle qu'on avait donnée à madame Trufaldin.

Il trouve les époux aussi éloignés l'un de l'autre que le permettent des murs que la haine conjugale ne saurait faire reculer. « Ta femme se plaint de toi, dit-il à Trufaldin ; voyons si ses plaintes sont fondées : évertue-toi, et fais à l'instant le mari. — Je l'ai souvent fait sans l'être, monseigneur. — Raison de plus pour le paraître quand la circonstance l'axige. — Vous ne concluez nonc pas de ma nullité

de cette nuit, que je doive être nul en ce moment? — Non, sans doute; de plus honnêtes gens que toi ont éprouvé cet accident. — Eh bien! monseigneur, puisque vous me passez la nuit, pourquoi ne m'accorderiez-vous pas un jour, un mois, un an? Ma virilité a disparu au moment où je m'y attendais le moins; elle peut me revenir de la même manière. — L'abbé, ce raisonnement me paraît concluant. — Pour vous, monseigneur, qui n'y perdez rien, dit Inès; mais je vous observe, moi, que si mon mari ne m'épouse que dans un an, il peut bien aussi ne m'épouser que dans deux, dans six, dans quinze, enfin pas du tout; ce qui n'est pas plaisant pour une femme qui entend remplir ses devoirs, mais qui veut avoir les bénéfices avec les charges. — Autre raisonnement concluant, reprit Cerdagne. Je suis vrai-

ment embarrassé : quoique l'histoire offre mille affaires de ce genre, bien ou mal jugées, ma foi, je m'en tiendrai à la décision du pape Alexandre III, qui n'était pas un sot. Une femme mariée tombe malade : *Instrumentum ejus impeditum est.* Nous donnons au mari, dit le pape, la permission d'en prendre un autre. Je retourne la décrétale, et je dis à Trufaldin : *Instrumentum tuum impeditum est,* et je donne à Inès la permission de se pourvoir comme bon lui semblera. — Mais Monseigneur, observa le chapelain, Honorius III ordonne qu'une femme qui se plaindra de l'impuissance de son mari, demeure huit ans avec lui, jusqu'à divorce. — Ah! le pape Honorius a dit cela? — Je m'en tiens, s'écrie Trufaldin, au jugement du pape Honorius. — Cet Honorius ne sait ce qu'il dit, s'écrie à son tour Inès. Ap-

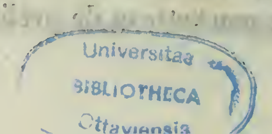
paremment que ce pape-là n'était homme que tous les huit ans. — Ma foi, je suis très-embarrassé, dit Cerdagne. Au reste, voilà ce que j'ordonne de mon autorité privée : Je supprime les exorcismes et l'eau bénite, parce que je ne crois pas aux sorciers. On mettra à l'instant le mari honteux dans un bain de lie de vin cuite avec de la sauge. Il prendra toute la journée de bons consommés et des viandes succulentes; ce soir une rôtie au vin de de la Manche, chauffé avec des herbes aromatiques, et nous verrons demain.

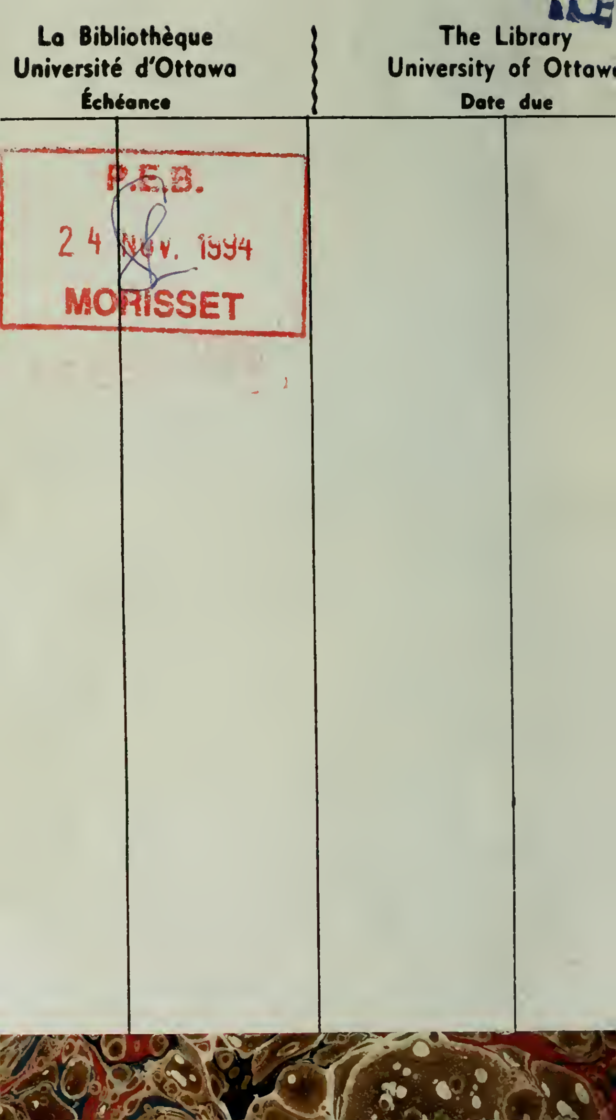
Le lendemain tout allait à merveille. Le bain avait détendu les nerfs qui commençaient à se raidir; la rôtie avait dissipé le maléfice; Trufaldin avait le diable au corps, et, le lendemain, sa femme fut supplier le comte de lui laisser son cher petit mari.

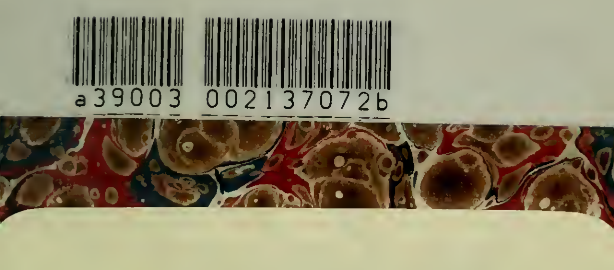
les servages, les jansénistes, les molinistes, les miracles, les moines ; et, comme il faut être extrême en tout, la religion, qui ne faisait point de mal et qui consolait les faibles, la piété filiale, la fidélité conjugale, la morale et la probité, qui étaient utile à tous.

N. B. Adieu, mon cher lecteur, adieu, jusqu'au revoir. Vous êtes mécontent peut-être, et vous vous écriez, en jetant le livre : Quelles misères ! quel fatras ! Eh parbleu ! soyez donc d'accord avec vous-même. Je vous ai humblement offert ANGÉLIQUE ET JEANNETON, petit ouvrage d'un genre tout-à-fait opposé; vous n'avez daigné l'acheter ni le lire ; mon libraire s'est plaint amèrement, et je crois qu'il faut écrire ponr tout le monde : je suis certain que tout le monde entendra cet ouvrage-ci, depuis le fournisseur jusqu'à sa cuisinière.

FIN DU QUATRIEME ET DERNIER VOLUME.






a39003 002137072b

